

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LE RÉGIME DES OFFRANDES

DANS

LA SOCIÉTÉ SUMÉRIENNE

D'APRÈS LES TEXTES PRÉSARGONIQUES DE LAGAS

*Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

YVONNE ROSENGARTEN

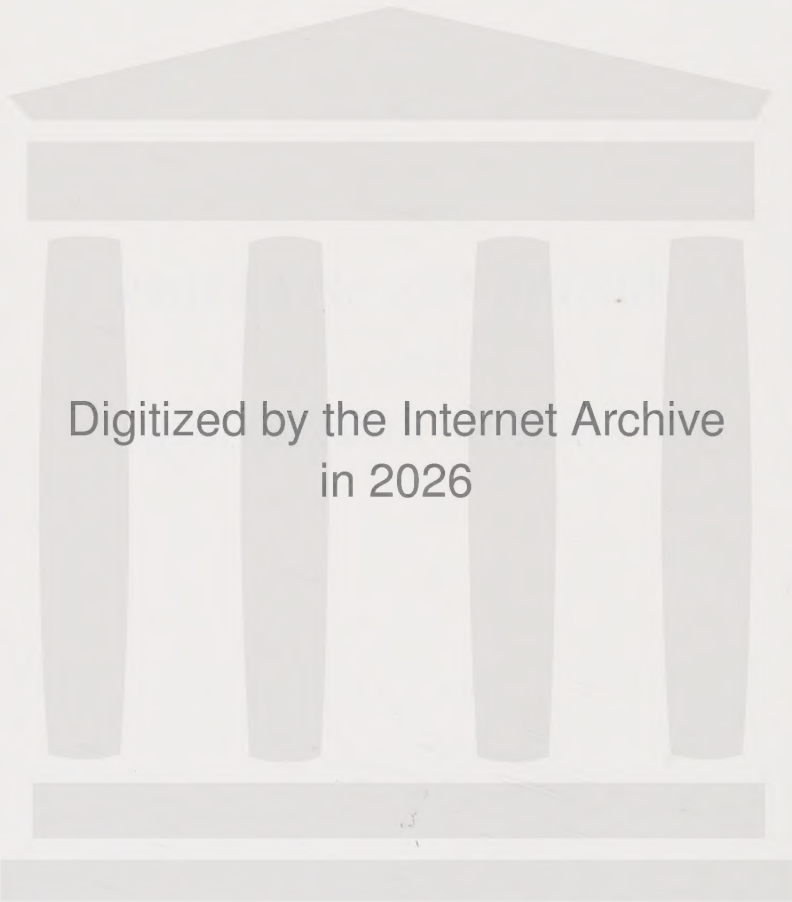
ÉDITIONS E. DE BOCCARD,
1, RUE DE MÉDICIS, 1
PARIS

—
1960
—

LE RÉGIME DES OFFRANDES

DANS

LA SOCIÉTÉ SUMÉRIENNE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LE RÉGIME DES OFFRANDES

DANS

LA SOCIÉTÉ SUMÉRIENNE

D'APRÈS LES TEXTES PRÉSARGONIQUES DE LAGAŠ

*Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

YVONNE ROSENGARTEN



ÉDITIONS E. DE BOCCARD,
1, RUE DE MÉDICIS, 1
PARIS

1960

A MONSIEUR ANDRÉ DUPONT-SOMMER

Professeur à la Sorbonne

HOMMAGE RECONNAISSANT

NOTA

Les abréviations désignant les textes cunéiformes figurent en tête de l'Index des tablettes. On trouvera dans la Liste des ouvrages cités les abréviations de leurs titres.

Les colonnes des tablettes sont indiquées par des chiffres romains, immédiatement après la référence du texte. J'ai partout suivi, pour cette numérotation, l'ordre logique imposé par la lecture, comme W. Förtsch dans *VAS XIV*. Les chiffres désignant les colonnes ne sont donc pas conformes, en ce qui concerne les DP, à ceux d'Allotte de la Fuÿe, sauf dans les cas exceptionnels où les cassures rendent incertain l'ordre du texte : j'ai alors reproduit les chiffres arabes de l'édition.

Les transcriptions ont été faites selon le système le plus simple défini par R. Jestin dans *VSC*, p. 8, en donnant, généralement, la forme pleine des racines sans préjuger de leur lecture ; et pour faciliter le maniement du *ŠL*, j'ai cru bon de renvoyer, sauf en cas de confusion possible, aux numéros des pages plutôt qu'à ceux des caractères.

INTRODUCTION

On s'est donné pour tâche, en rédigeant le présent ouvrage, de définir la nature et le rôle des offrandes nommées *maš-da-ri-a* dans la société sumérienne de Lagaš, à l'époque présargonique¹. Quoique dans certains cas « limites », ces offrandes puissent apparaître comme des dons gratuits aux seigneurs, ou comme des sacrifices aux notables morts, et bien qu'un grand nombre d'entre elles aient été consenties à l'occasion de fêtes religieuses, l'étude minutieuse des textes montre qu'il ne s'agissait probablement que d'une façon d'acquitter l'impôt, pour la « classe » des prêtres et des fonctionnaires les plus élevés, et que cette obligation ne s'éteignait pas avec la disparition des princes auxquels il était dû.

Cette conclusion a pu être dégagée grâce au classement de tout ce qu'apprennent les documents relatifs aux offrandes², lorsqu'on les analyse sous des angles divers, afin de mettre en lumière où, quand, comment et pourquoi elles étaient faites, afin de connaître les donateurs, les bénéficiaires, la liste des offrandes et ce qu'il en advient, ainsi que certains de leurs rapports avec les redevances plus ou moins connues.

Les résultats de ce travail préliminaire, quel qu'en soit l'intérêt, ne peuvent être exposés sans choix : l'énumération des gens et des choses imposerait trop de redites, car toutes les circonstances ne varient pas lorsqu'une seule est changée. Qu'il s'agisse, par exemple, des morts ou des vivants, les offrandes reçues sont sensiblement les mêmes, et les donateurs aussi. Il a donc fallu cerner de plus en plus le problème du véritable caractère de ces offrandes, en se débarrassant, au fur et à mesure, de tous les éléments dont les variations ne pouvaient plus rien enseigner.

Une étude critique des traductions proposées était indispensable. Elle a permis de fixer quelques traits essentiels de l'acte d'offrir évoqué par l'expression *maš-da-ri-a*. Le chapitre consacré aux offrandes dédiées aux notables défunts fait connaître la plupart

(1) Cf. *CSC*, p. 9, n. 5.

(2) Cf. *Or.* 26, p. 1; *infra*, p. 28, n. 4 et *CSC*, p. 9, n. 4.

des donateurs et le plus grand nombre des produits généralement sacrifiés. Lorsque les bénéficiaires sont les princes vivants, le facteur le plus intéressant à considérer est celui de la date des textes. On ne pouvait répéter la démonstration pour chacun des princes et de leurs enfants. C'est pourquoi le chapitre III commence par l'énumération de ces derniers, les documents pouvant être repris ensuite, dans leur ensemble, pour opposer les offrandes des jours de fête à celles qui parvenaient au Palais mensuellement. Les chapitres IV et V tendent à prouver que les *maš-da-ri-a* avaient leur place dans le vaste système des redevances sumériennes, et que ces offrandes étaient employées selon les nécessités économiques et pour les besoins du culte, plus encore que pour l'entretien des princes.

Un tel exposé n'a été possible, sous la forme du présent opuscule, qu'en raison d'une étude préalable du vocabulaire sumérien de l'époque et de la ville en question. Les résultats que j'ai considérés comme acquis, laborieusement obtenus au moyen de recoupements qui dépassent le cadre d'un travail effectué à propos des seules offrandes, me semblent confirmés par l'utilisation que j'en ai faite ici. On voudra bien se reporter au *CSC* chaque fois que ce sera nécessaire, pour retrouver soit la preuve, soit le caractère de très grande probabilité des interprétations proposées ci-dessous : je me suis efforcée d'éviter, dans la mesure du possible, les notes et les développements extérieurs au sujet.

L'Index des tablettes permet de rassembler ce qui a été dit sur chacun des textes cités, et l'Index du vocabulaire renvoie aux exemples ou aux discussions susceptibles d'éclairer le sens d'un mot.

Monsieur A. Dupont-Sommer et Monsieur Ch. Virolleaud ont bien voulu se charger de présenter en Sorbonne ce modeste ouvrage. Je les prie de trouver ici l'expression de toute ma gratitude, ainsi que mes plus vifs remerciements.

TABLE DES MATIÈRES

I. Les traductions du mot maš-da-ri-a.....	13
II. Les offrandes dédiées aux morts.....	25
III. Les offrandes aux princes	
1) <i>Les bénéficiaires</i>	33
2) <i>Les offrandes des jours de fête</i>	
a) <i>de la fête de la déesse Ba-ú</i>	38
b) <i>des fêtes de la déesse Nanše</i>	41
c) <i>de la « fête » du ki-sugx</i>	45
3) <i>Les offrandes datées d'un nom de mois, ou d'un événement particulier</i>	47
IV. Les offrandes et les redevances.....	55
V. L'utilisation des offrandes.....	71
Conclusion.....	81
Index des tablettes.....	87
Index du vocabulaire.....	91
Liste des ouvrages cités. Abréviations.....	93

I. Les traductions du mot maš-da-ri-a

Peu de mots sumériens ont reçu, de la part des assyriologues, autant de traductions que le nom verbal maš-da-ri-a. Dès 1909, H. de Genouillac écrivait : « On distinguait plusieurs espèces de sacrifices dont le nom commun était *nīg-ĝiš-tag-ga*. Le *maš-da-ri-a* était le sacrifice dû, la redevance ou encore, dans un sens large, la dîme. » (*TSA*, p. LVI). Les maš-da-ri-a sont donc considérés à la fois comme des redevances et comme une sorte de sacrifice entrant dans la catégorie des *nīg-ĝiš-tag-ga*. B. Landsberger, en 1915, rappelle le sens étymologique de l'expression — « Lämmer Opfergabe » (*Kult. Kal.*, p. 44, n. 2) — qui désigna par la suite n'importe quelle offrande, et introduit un mot composé, « Schlachtopferabgabe » (*op. cit.*, p. 44), pour traduire, en les unissant, deux mots sumériens de DP 25, *nīg-ĝiš-tag-ga maš-da-ri-a*.

En 1927, A. Deimel, dans *Or.* 26, rassemble un très grand nombre de transcriptions où figure le mot maš-da-ri-a, et donne à ce chapitre le titre de « Religiöse Abgaben » ; il définit, toutefois, ce genre d'offrandes d'une manière différente, p. 26, ainsi que dans le *ŠL*, p. 166, 312, en traduisant maš-da-ri-a par « Festabgabe ». Ch.-F. Jean, en 1931, dans son étude sur la religion sumérienne, fait état des maš-da-ri-a comme « oblation sacrée » et comme « redevance due au Palais » (*Rel. Sum.*, p. 191). R. Scholtz, en 1934, propose une traduction nouvelle grâce à un mot composé dont la langue française n'offre pas d'équivalent : « Verpflichtungsgeschenk » (*MVAG XXXIX*, p. 89). Elle est accompagnée d'une analyse grammaticale déjà donnée dans *Or.* 26, p. 26 : le nom maš-da-ri-a aurait été formé du verbe composé *da...rig₅* et de son sujet maš (litt. : « Zicklein, zur Seite gebracht », *op. cit.*, p. 88, VAS XIV, 1, 179, n. 3). Il est moins certain que R. Scholtz ait eu raison d'admettre, à la page suivante, un verbe composé maš-šè...*rig₅*, d'après Nik 174,II : maš-šè *mu-na-rig₅-a* peut être expliqué par l'emploi du nom maš suivi de la postposition -šè (en tant que redevance (?)) et du complexe verbal *mu-na-rig₅* ponctué par l'assertif -àm réduit à -a (cf. *CSC*, p. 92, n. 8).

Notons que cette phrase pourrait donner à Nik 174 un sens différent de celui qu'aurait le texte si maš-da-ri-a y figurait (cf. *infra*, p. 37, n. 1).

Il n'en résulte pas que maš puisse être traduit par « redevance » dans l'expression maš-da-ri-a. Selon les nuances exigées par le contexte, R. Jestin utilise les deux traductions de « présent » et d'« offrande », en 1943 dans *VSDI*, p. 186, et en 1946, dans *VSP*, p. 229. On peut encore relever, de la part de B. Landsberger (*JCS IV*, p. 60 — mais il ne s'agit que de la reprise d'une traduction de *Kult. Kal*, 44.2 —), et de A. L. Oppenheim (*AOS* 32, p. 246, 1948), respectivement « (kid) offering » et « type of offering », et enfin, dans une traduction de Fö 38 par M. Lambert (*RA* 47, p. 63, 1953), le terme de « cadeaux », comme équivalents de maš-da-ri-a. M. Lambert précise, dans la note de la page 62, qu'il est question de bakschich ; voir également *RA* 47, p. 108, où maš-da-ri-a est rendu par « présent ».

Toutes les traductions rappelées ci-dessus se rapportent plus ou moins à des textes découverts à Tello, de l'époque d'En-èn-tar-zid, de Lugal-an-da et d'Uru-ka-gi-na, qui constituent la comptabilité du Palais ou Grand Temple (?)¹. Pour la commodité de l'examen, elles peuvent être classées en deux groupes : celles qui tentent de préciser la nature de l'offrande en lui attribuant, tantôt le caractère religieux du sacrifice, tantôt la qualité de redevance, c'est-à-dire d'une simple obligation, et celles qui, volontairement prudentes, ne décrivent que d'une manière très vague l'action de donner ou d'offrir.

La plupart des traductions du premier groupe, sauf celles, on le verra, qui semblent résulter d'un contresens, peuvent avoir été inspirées à juste titre par les textes auxquels on se réfère. Mais aucune d'elles n'est acceptable pour l'ensemble des documents. Il est à peu près sûr, toutefois, même sans évoquer la formation du composé maš-da-ri-a, que cette expression n'était pas dégénérée à l'époque ici considérée, et ne peut recevoir tous les sens qu'il nous plairait de lui donner, selon nos conceptions du sacrifice, de l'offrande, de l'impôt. Bien que j'aie dû me résigner à utiliser, dans les traductions, le terme d'« offrande » — à défaut de mieux —, je crois que le mot maš-da-ri-a peut être précisément compris grâce à l'analyse de toutes les circonstances où il apparaît. Compte tenu de tout ce qu'on ignore à ce jour, il est cependant possible de mettre en évidence certaines des règles auxquelles obéissaient les donateurs, de manière à définir ce que j'ai nommé le « Régime des Offrandes ». L'examen critique des traductions

(1) É-gal ; cf. *CSC*, p. 347, n. 9.

proposées permettra de déterminer d'abord quelques points essentiels, et, en premier lieu, les rapports de l'offrande et du sacrifice nommés respectivement *maš-da-ri-a* et *nīg-ḡiš-tag-ga*¹.

Si on laisse provisoirement de côté les textes fort nombreux où l'on ne trouve que *maš-da-ri-a* en apposition à diverses denrées, la majorité des documents consignant des offrandes se termine par une phrase analogue à celle-ci : (*šu-niḡín*) 3 udu 1 sila₄ 2 maš *maš-da-ri-a saḡa-saḡa-ne izin-^dBa-ú-ka Bár-nam-tar-ra mu-na-túm* : « 3 moutons, 1 agneau, 2 chevreux ; offrandes des prêtres ; le jour de la fête de la déesse Ba-ú, à Bár-nam-tar-ra on les a apportées » (DP 205).

Au lieu d'être en apposition, *maš-da-ri-a* peut jouer le rôle de complément d'objet direct ; le nom des donateurs énumérés par le texte n'est pas forcément rappelé ; la date peut être un nom de mois au lieu d'un nom de fête, ou la mention d'un événement quelconque. Enfin, le lieu où les offrandes ont été livrées est parfois indiqué : (*šu-niḡín*) 26 *maš-da-ri-a id₇-udu-šè-še-a-^dNanše-ka PAB.PAB ama-uru-ra É-gal-la mu-na-túm* : « 26 offrandes ; le mois où l'on apporte aux moutons l'orge et l'eau en l'honneur de la déesse Nanše², à PAB.PAB³, mère de la ville, dans le Palais, on les a apportées » (RTC 44).

Le complexe verbal *mu-na-túm* comprend le préfixe *mu-*, qui exprime une action orientée vers une « sphère supérieure »⁴, et l'infixe *-na-* du datif, que rappelle la postposition *-ra* après le nom du bénéficiaire. Mais il n'est pas nécessaire, quand on a l'habitude, de lire le document jusqu'au bout pour deviner ce qu'il contient. La première phrase, quelle qu'en soit sa longueur, en avertit déjà : 1 udu 1 sila₄ *maš-da-ri-a Sig₄-ki-bi-gi₄ saḡa-^dNanše* : « 1 mouton, 1 agneau, offrandes de Sig₄-ki-bi-gi₄, prêtre de la déesse Nanše » (DP 205,I). Dans DP 59,I, l'énumération des offrandes occupe une longue colonne et se termine par : *maš-da-ri-a Sig₄-bi-gi₄* (variante du nom du personnage nommé dans DP 205) *saḡa-^dNanše* (DP 59,II).

Il peut aussi arriver que le mot *maš-da-ri-a* ne soit pas exprimé au début du texte (cf. DP 82,I,II), mais la liste des

(1) J'emploie de manière tout à fait conventionnelle, et pour plus de clarté la traduction d'« offrande » pour *maš-da-ri-a*, de « sacrifice » pour *nīg-ḡiš-tag-ga* ; le contraire serait également possible, à cela près que le mot « sacrifice » susceptible d'évoquer le sacrifice sanglant, traduit mieux, il me semble, le verbe *ḡiš...tag* (frapper, abattre). Mais ce verbe a évolué jusqu'à admettre comme compléments d'objet des produits tels que de la farine ou des fruits...

(2) Cf. *CSC*, p. 26, n. 2, et *infra*, p. 49.

(3) Surnom de Bár-nam-tar-ra ; cf. *CSC*, p. 270, n. 4.

(4) Cf. *VSP*, p. 37.

offrandes suivie de la mention du donateur (le plus souvent un prêtre, ou un fonctionnaire de l'administration, ou leur femme)¹ suffit à faire entendre ce que sera la dernière phrase de la tablette. Les princes, vivants ou morts, on le verra plus loin, sont toujours les bénéficiaires de la donation².

Au contraire, le personnage princier, en général la femme du PA.TE.SI ou du lugal, est le sujet du verbe *giš-bi-tag*, s'il est énoncé, dans tous les textes où les denrées sont qualifiées de *niġ-giš-tag-ga*. Ainsi se termine DP 67, col. VI et VII : (de la farine, de la bière, de l'huile, des dattes, un entremets³, du poisson et du bétail) *niġ-giš-tag-ga izin*-^d*Ba-ú-ka Bár-nam-tar-ra dam Lugal-an-da PA.TE.SI Lagaš^{ki}-ka-gé izin-kisal-ka giš[-bi]-tag-ge* : « sacrifices de la fête de la déesse Ba-ú ; Bár-nam-tar-ra, femme de Lugal-an-da, PA.TE.SI de Lagaš, lors de la fête du Parvis⁴, les a sacrifiés ». Ici encore, il n'était pas nécessaire de lire le document jusqu'au bout pour connaître la teneur de la dernière phrase : chaque liste de produits sacrifiés est suivie du nom d'un dieu ou d'un sanctuaire⁵ : le dieu Nin-ġir-su, la déesse Ba-ú, la Digue du Fleuve de la Steppe (Ib-íd-edin-na) sont énumérés aux colonnes I, II, III. Cette disposition est toujours respectée, mais le plus souvent le scribe n'utilise pas, à la fois, le verbe *giš...tag* et l'épithète *niġ-giš-tag-ga*. On lit seulement *giš-bi-tag* dans DP 47, XIV. L'épithète *niġ-giš-tag-ga* est fréquemment suivie, comme dans Nik 26, X, XI, d'un complément de temps, et du nom de la femme du PA.TE.SI, ou du lugal, responsable évidemment de l'action.

Retenons de cette double analyse que les offrandes nommées *maš-da-ri-a* sont consenties aux princes par le peuple, mais que les sacrifices appelés *niġ-giš-tag-ga* sont accomplis par le personnage princier et adressés aux dieux. Une source possible de confusions se trouve dans le fait que *maš-da-ri-a* et *niġ-giš-tag-ga* peuvent également qualifier des offrandes dédiées aux notables morts : anciens PA.TE.SI, membres de leur famille, grands prêtres, etc... (cf. DP 59, XVI, et Nik 25, II, III).

Mais il faut considérer comme distincts dans leur essence le sacrifice accompli par le prince, ou plus généralement par la princesse, qui se traduit, dans la comptabilité, par une « sortie »

(1) Cf. *infra*, pp. 27, 41 ss.

(2) Cf. *infra*, pp. 25, 33.

(3) C'est un mélange de raisin (*ġeštin*), de lait caillé ou de yaourt (LAK 490) et de blé amidonnier (*ziz*). Cf. CSC, p. 252, n. 5.

(4) On la célébrait au cours de la fête de Ba-ú. Cf. CSC, pp. 309 et 424.

(5) *Niġ-giš-tag-ga* est également employé à propos des sacrifices aux morts. Cf. RTC 60 et DP 40.

des stocks (Nik 25), et l'acte d'offrir, lorsque les donateurs sont les sujets du prince (DP 59). Tout laisse supposer, d'ailleurs, que si les dons du peuple étaient faits à l'intention des notables défunts, le personnage princier, sans doute en raison de certaines prérogatives religieuses, avait seul le pouvoir de les leur sacrifier¹. Entre temps, les offrandes séjournaient dans les magasins ou dans les bergeries du Palais (cf. DP 212, et *infra*, pp. 30 ss.). Il n'est pas possible, cependant, d'affirmer, avec H. de Genouillac, que les offrandes dites *maš-da-ri-a* soient à classer parmi les sacrifices « dont le nom commun était *níġ-ġiš-tag-ga* » (cf. *supra*, p. 13), avec Ch.-F. Jean, que *maš-da-ri-a* et *níġ-ġiš-tag-ga* étaient « pratiquement synonymes » (*Rel. Sum.*, p. 191).

L'auteur cite, à l'appui de cette conclusion, un certain nombre de textes dont l'interprétation est contestable. Une erreur de référence (cf. p. 191, n. 4) ne permet pas de savoir quel est celui qui contiendrait « *maš-da-ri-a* au lieu de *níġ-ġiš-tag-ga* ». Mais on peut expliquer, je crois, pourquoi il semble que des « matières *maš-da-ri-a* » soient appelées, dans un même contexte, *níġ-ġiš-tag-ga* ou *sá-dug*₄.

DP 62, en effet, consigne les sacrifices accomplis par Bár-nam-tar-ra, le jour de la fête du *še-kú* de Nin-ġír-su², en l'honneur de différentes divinités. Or (voir col. V), le complexe verbal *ġiš-bi-tag* est suivi de la mention *maš-da-ri-a-am*₆ : « *maš-da-ri-a*, certes ! », qui à mon sens, signifie : « C'étaient des offrandes ». On le comprend facilement grâce à DP 217³, où les faits sont décrits dans l'ordre chronologique : une brebis a été offerte par la femme du prêtre du Temple *Blanc* ; dans le sanctuaire de la Rive (?) du Fleuve, le mois où dans *leur* « Maison » on tond les moutons⁴, Bár-nam-tar-ra l'a sacrifiée (*ġiš-bi-tag*). Mais cet animal sortait des bergeries du « régisseur »⁵ En-kug, et un *sukal* (messager, ou représentant) avait été chargé, je pense, de l'en faire sortir et de l'amener sur les lieux du supplice. Cela veut dire que la brebis n'avait pas été immolée immédiatement après l'offrande, et que l'on gardait, pour les animaux reçus et envoyés dans les bergeries, à titre de « carte d'identité », le souvenir de leur provenance, définie en l'occurrence par le nom du donateur.

Quant aux *sá-dug*₄ relevés par Ch.-F. Jean dans DP 82 ou

(1) Cf. *CSC*, chap. VII.

(2) Cf. *CSC*, chap. VI.

(3) Cf. *CSC*, p. 244.

(4) Cf. *CSC*, p. 421 : *id*₇-Ġá-udu-ur₄-ra-ka.

(5) Cf. *CSC*, p. 104, n. 2 (LAK 535).

DP 215, ils ne représentent, comme il arrive souvent, dans les tablettes économiques de cette époque, qu'une unité de mesure pour la bière, égale à 30 sila¹.

DP 25, tablette à propos de laquelle B. Landsberger composa le nom « Schlachtopferabgabe » (*Kult. Kal.*, p. 44) est plus difficile à interpréter. Il faut comprendre, me semble-t-il, que le « panier » de tablettes (pisan-dub) dont ce texte constitue l'étiquette, permettait de ranger et de conserver des documents relatifs aux sacrifices (nīg-ġiš-tag-ga) et des documents relatifs aux offrandes (maš-da-ri-a). Il me paraît impossible de considérer l'un de ces mots sumériens comme complément de l'autre dans un texte pareillement elliptique (cf. col. I). On lit d'ailleurs, dans la colonne suivante, d'une part : zíz-ba ninda-ba bir-ra² nīg-ġiš-tag-ga : « distribution d'amidonner, distribution de « pain » des *ouvriers*, sacrifices » ; d'autre part : En-en-né-ne maš-da-ri-a-bi : « offrandes aux notables défunts »³ et še-ba zíz-ba usar-ré-ne : « distribution d'orge, distribution d'amidonner aux usar », sans qu'il vienne à l'esprit de concevoir, autrement que comme juxtaposés, les éléments différents de ces deux groupes. Notons que les documents ainsi décrits étaient, vraisemblablement, placés eux-mêmes les uns à côté des autres dans le récipient.

Examinons maintenant les textes cités par Ch.-F. Jean (*Rel. Sum.*, p. 191), d'après lesquels il distingue, pour maš-da-ri-a, deux acceptions : « oblation sacrée » et « redevance due au Palais ». La seconde a été inspirée par DP 82, 84, 214, 90, sous le prétexte évident que (sauf dans le cas de DP 214), les offrandes — c'est l'auteur qui cite — ont été apportées au Palais (é-gal-la mu-na-túm) ou au Palais de la Princesse (é-mí-a mu-na-túm). Nombreux sont les textes analogues, cependant, où le complément de lieu est omis sans que la signification soit autre, puisque Bár-nam-tar-ra ou Šag₅-Šag₅ se trouvent nommées comme bénéficiaires de la donation (cf. DP 85, 205, 209, etc.). La traduction de maš-da-ri-a par « redevance » est pourtant impropre dans tous les documents qui relatent les offrandes aux anciens PA . TE . SI et autres morts non moins respectables. Elles étaient déposées au Lieu de libations (ki-a-naġ)⁴.

Sans doute est-ce la mention de ce ki-a-naġ qui inspira l'autre traduction de maš-da-ri-a, celle d'« oblation sacrée », à

(1) Cf. *CSC*, pp. 180, n. 2 ; 197, n. 3.

(2) Cf. *CSC*, p. 395, n. 2.

(3) Cf. *CSC*, p. 306, et *infra*, p. 18.

(4) Cf. *infra*, pp. 29 ss.

propos de DP 59¹, DP 212² (cf. *op. cit.*, p. 191, n. 7), ou seulement la présence d'un nom de dieu dans le complément de temps (DP 62, IV ; DP 42, IX), ou la conduite d'un animal dans le temple de la déesse Nin-mar^{ki} (DP 213, I). Mais cet animal est une ânesse ; elle est confiée à un ânier. Ce texte ne diffère pas essentiellement de DP 214, selon lequel le don d'une autre ânesse à Bár-nam-tar-ra est interprété par Ch.-F. Jean comme le paiement d'une « redevance » (*loc. cit.*). A vrai dire, il est extrêmement difficile de distinguer les actes religieux des actes profanes, dans une société où les princes représentent les dieux, maîtres véritables de la ville et de tout ce qu'elle contient d'inerte et de vivant.

Néanmoins, les raisons pour lesquelles A. Deimel traduit maš-da-ri-a par « Religiöse Abgaben » ou « Festabgaben » ne sont pas convaincantes. Ces offrandes, en effet, ne sont pas toujours faites à l'occasion des fêtes religieuses (bei Gelegenheit der religiösen Feste, *Or.* 26, p. 1). D'autre part, une donation au prince n'est pas obligatoirement « religieuse » pour la seule raison qu'elle est accomplie au moment d'une fête religieuse. Enfin, je ne crois pas que l'on puisse traduire maš-da-ri-a par « offrande de fête » (Festabgabe) sous prétexte que le nom d'une fête est souvent joint au compte rendu de la livraison (Dass es eine « Festabgabe » ist, scheint aus der HAÜFIGEN Hinzufügung des Namens des Festes hervorzugehen, an welchem die Ablieferung erfolgte. *Or.* 26, p. 26).

Bien des listes d'offrandes sont, en effet, datées d'un nom de mois³. La plupart d'entre elles semblent avoir été rédigées à titre de document de comptabilité consignait les « entrées » dans les bergeries. Aussi ne peut-on conclure à la légère que les offrandes ou redevances ainsi notées étaient dues « pour le mois », sans être sûr que ce genre de bilan mensuel excluait les animaux parvenus au Palais les jours de fête. La question est d'autant plus délicate que le nom du mois contient souvent celui d'une fête : le mois de la fête de la déesse Ba-ú, par exemple (id₇-izin-^dBa-ú-ka). Il faut, toutefois, retenir, comme argument en faveur de l'existence possible d'« offrandes mensuelles », que certains apports de bétail ou de poisson, qualifiés de maš-da-ri-a, sont datés du mois de la moisson (id₇-še-gur₁₀-kud-du, VAT 4825, *Or.* 20, p. 31) ou simplement du huitième mois (id₇-8-til-la-a-a, DP 333)⁴, dont les noms ne rappellent aucune fête religieuse. D'autres raisons

(1) Cf. col. XVI.

(2) Cf. col. II.

(3) Cf. *infra*, p. 47.

(4) Cf. *CSC*, pp. 410 et 423.

invitent à croire, on le verra plus loin¹, que les maš-da-ri-a étaient tantôt des offrandes « de fête », tantôt des offrandes « de mois ».

En tout cas, il est sûr que des événements dont la contingence est manifeste invitaient ou obligeaient à faire des offrandes, également nommées maš-da-ri-a: par exemple, la naissance d'une fille de Bár-nam-tar-ra (cf. Nik 157, IV; 209, II), ou la venue du P. A. T. E. S. I au Palais de la Princesse (É-mí), qui, même au cas où elle serait rituelle, ne peut être confondue avec une fête religieuse proprement dite (cf. Fö 159)². Un autre texte signale des offrandes reçues à l'occasion d'un *rassemblement périodique* de bétail, le ka-sig₉, dont le caractère religieux reste à démontrer³ (maš-da-ri-a ka-sig₉-sila₄-è-G ŪB-ka, VAT 4877, Or. 9/13, p. 239)⁴. Enfin, nous savons aussi qu'un vase *pour les repas* (bur-níĝ-kú)⁵ avait été remis, à titre de maš-da-ri-a, par un garàš⁶, alors qu'il livrait au Palais des marchandises acheminées par bateau (RTC 20). Le texte ne dit pas si le donateur est bien le garàš⁷, ou l'un des personnages inconnus, et peut-être étrangers, auxquels les produits avaient été achetés. Mais le sens originel du mot maš-da-ri-a (chevreau apporté) que tout le monde admet, et que confirment plusieurs tablettes mentionnant l'offrande d'un chevreau par employé⁸, ainsi que l'abondance des documents signifiant clairement que les maš-da-ri-a étaient des dons aux princes, de la part des prêtres ou des serviteurs d'un rang élevé, inclinent à croire que le garàš était l'auteur d'un cadeau plus ou moins exigé par les circonstances.

Étudions maintenant Fö 38. Si j'interprète sans lui faire violence la traduction de M. Lambert (cf. RA 47, p. 63), nous serions en présence d'un cas unique où des marchandises appartenant à Lugal-an-da auraient été transmises à quelqu'un de Dilmun, à titre de maš-da-ri-a, par l'intermédiaire du marchand Ur-^aEn-ki, qui les tenait de l'intendant Šubur⁹. Le texte indique seulement que ce marchand emporte pour Dilmun deux groupes de

(1) Cf. *infra*, p. 50.

(2) Cf. *infra*, pp. 35 ss., et p. 61.

(3) Cf. CSC, pp. 155; 156, n. 3, et 395. Le mot maš-da-ri-a figure dans une tablette écrite à propos d'une inspection de bétail, mais cela ne paraît pas signifier que l'offrande ait été faite à cette occasion. Cf. Nik 236 et *infra*, p. 30.

(4) Cf. CSC, pp. 389, n. 3; 397, n. 1; et *infra*, pp. 22; 53; 71, n. 2; 73.

(5) Cf. CSC, p. 202.

(6) Cf. CSC, pp. 200, n. 5; 201, n. 4, 5, 6.

(7) L'offrande d'un garàš à En-èn-tar-zid mort est signalée par DP 59, VI; celle d'une femme de garàš à Bár-nam-tar-ra, par Nik 157 (cf. CSC, p. 160).

(8) Cf. DP 87; Nik 173, 181; Fö 60; VAT 4752, Or. 9/13, p. 221; et *infra*, pp. 42 ss.

(9) Cf. *supra*, p. 14.

denrées, dont l'une est qualifiée de níġ-šu-tag₄-a-am₆, l'autre de maš-da-ri-a-am₆. Il serait plus facile de comprendre l'apposition maš-da-ri-a-am₆ si l'on savait, sans équivoque, le sens de níġ-šu-tag₄-a-am₆, employé également comme apposition, sans autre commentaire. Du composé šu...tag₄, dont le sens fondamental est « déposer »¹, on connaît trois acceptions :

1) « laisser de côté » : il est question, dans DP 656, du creusement d'un canal, et plus exactement, de la longueur, mesurée en cordes, du travail attribué à plusieurs personnages chargés de la corvée. On lit ensuite (col. II, case 2) : 2 šè 7 gi šu-a-tag₄-a², c'est-à-dire, puisque la corde — 59 m. 40 — vaut 20 gi : « 139 m. 59 laissés » ; il faut entendre, je crois, que ce travail reste à faire.

2) « déposer en offrande », ou « offrir », à des gens, à des morts, ou à des dieux. DP 511 note que Bár-nam-tar-ra a offert à sa mère des parfums (ama-ni šu-e-na-tag₄, col. III, IV). Le même verbe est attesté par RTC 19 (cf. *VSP*, p. 231), à propos d'un échange de cadeaux entre Bár-nam-tar-ra et la femme du P.A.TE.SI d'Adab, Nin-izkim-til, et par DP 51, VII, à propos d'offrandes à ^aNin-a-zu et ^aNin-ki-gal, ainsi qu'au prêtre (nu-saġ) de ^aNin-a-zu, qui, pour être traité comme les divinités, était sans doute déjà mort... Cette hypothèse vient surtout à l'esprit en raison de l'emploi de šu-a-tag₄-a-am₆ dans plusieurs textes où sont énumérés les vêtements offerts « à ceux qui dorment » (KU.KU-ne e-ne-sum; Fö 164, VII)³. Encore n'est-on pas certain que, dans ce dernier cas, le sens de šu...tag₄ ne soit pas « déposer » plutôt qu'« offrir ».

3) « livrer ». M. Lambert a traduit, dans Fö 38, níġ-šu-tag₄-a-am₆ de la manière suivante : « ce sont les marchandises de livraison »⁴, c'est-à-dire, je suppose, puisqu'il s'agit de ce qui est confié au marchand⁵ partant pour Dilmun : « ce sont les marchandises à livrer à Dilmun ». Cette interprétation semble justifiée, du moins en ce qui concerne le sens de šu...tag₄, par son emploi dans VAT 4469 (*Or.* 16, p. 2), bien qu'on ne sache rien du motif pour

(1) La forme šu-a...tag₄ semble indiquer, littéralement, un dépôt « dans » la main. Cf. DP 78, V; Fö 164, VI; mais il est évident que le sens primitif s'était perdu, puisque la postposition locative -a fait partie du complexe verbal utilisé dans DP 656 (cf. ci-dessous).

(2) Nom verbal en fonction de participe passé.

(3) Cf. *CSC*, p. 307.

(4) Cf. *RA* 47, p. 63.

(5) Dam-gār : le personnage ainsi désigné achète et vend pour le compte des princes. Cf. : gal-dam-gār-P.A.TE.SI (DP 59, X), gal-dam-gār É-mi-ka (DP 133, III).

lequel En-èn-tar-zid a fait livrer des « bois » au prêtre du Temple Blanc¹, et surtout par AO 4156, de l'époque d'En-te-me-na (*NFT*, p. 181) : 600 bois de laurier ont été, semble-t-il, « enlevés » (ba-zig) par DÛ-izin-ba ; le surveillant (gal-ùġ-gé)² les a livrés (šu-e-tag₄; cf. col. I, II).

Cependant, si l'on accepte, pour niġ-šu-tag₄-a-am₆, la traduction de M. Lambert, on est conduit à interpréter « parallèlement » la traduction de maš-da-ri-a-am₆ : « ce sont les cadeaux ». N'est-il pas difficile d'admettre, étant donné le sens de maš-da-ri-a, partout ailleurs, que le P.A.TE.SI de Lagaš ait envoyé à Dilmun des cadeaux portant ce nom ? Ne dirait-on pas, s'il en était ainsi, à quel haut personnage ils étaient destinés ?

Je crois que l'on peut comprendre tout autrement ce maš-da-ri-a-am₆, en rapprochant Fö 38 de ce que j'ai dit plus haut, à propos de DP 62 et de DP 217 (cf. p. 8). Cette apposition rappellerait l'origine des marchandises dont dispose Lugal-an-da. L'amidonnier *mondé*⁴ (ziz-AN) et la farine dont il s'agit provenaient des offrandes : « c'étaient des maš-da-ri-a ». Malheureusement il est encore possible d'hésiter, pour traduire niġ-šu-tag₄-a-am₆, entre deux acceptions : si les marchandises avaient été « offertes », il y aurait une nuance, inconnue de nous, entre les deux sortes d'offrandes mentionnées par cette tablette ; je crois plus raisonnable de conclure qu'elles avaient été « livrées », c'est-à-dire livrées au Palais afin d'être remises au marchand, déposées au Palais, si l'on préfère, parce qu'il avait fallu les faire venir des divers entrepôts susceptibles de les contenir. On aurait ainsi rassemblé soixante gur-saġ-ġál d'orge, trois « mines » de cèdre blanc, un dug de graisse à oindre³, dix dug de saindoux et quinze gur d'amidonnier *mondé*⁴.

Quant à l'utilisation, pour le commerce, des offrandes nommées maš-da-ri-a, est-elle plus étonnante que celle dont VAT 4877 (*Or. 9/13*, p. 239) conserve le souvenir ? D'après ce texte, en effet, de l'huile *fine* (i-nun), reçue à titre d'offrande (cf. *supra*, p. 20), a été remise au chef des magasins de matières grasses (ka-šagan-ra e-na-ta-ġar). Il est probable que, selon le sens habituel de la racine ġar, indiquant une « sortie » des entrepôts, aux fins précisées par tous les textes du type še-ġar transcrits dans *Or. 32*,

(1) En-èn-tar-zid P.A.TE.SI Lagaš^{k1}-gé saġa-babbar-ra (sans doute pour : saġa-É-babbar-ra) šu-e-na-tag₄.

(2) Cf. *infra*, p. 26, n. 5.

(3) 1 dug vaut 20 sila; cf. *R.A 78*, p. 135 et *CSC*, p. 365, n. 1.

(4) Cf. *CSC*, p. 215, n. 1.

que cette huile avait été délivrée au ka-šagan afin d'être utilisée pour la fabrication de certains produits : DP 270 nous apprend, en effet, que l'*huile fine* entrait, ainsi que la graisse de vache, dans la composition de quelque pommade ou onguent : 5 dug i-nun, 10 dug i-áb, En-šu-gi₄-gi₄ ka-šagan-ra i-ir-a túm-dè En-ig-gal ... i-na-dé : « 5 dug d'*huile fine*, 10 dug de graisse de vache, au chef des magasins de matières grasses, En-šu-gi₄-gi₄, pour qu'il apporte de la *graisse à oindre*, En-ig-gal... a versé ».

En conclusion, l'examen critique des traductions proposées pour maš-da-ri-a montre que les offrandes ainsi nommées se faisaient dans des conditions déterminées, et que leur caractère plus ou moins religieux, plus ou moins obligatoire, ne peut être dégagé et compris que grâce à une analyse minutieuse des faits. J'étudierai d'abord les offrandes aux morts, qui, à première vue, semblent les plus éloignées de ce que nous nommons « redevance » ou « dîme ».

II. Les offrandes dédiées aux morts

Deux tablettes de la deuxième et de la troisième année de Lugal-an-da (Fö 171 et DP 59) disent expressément que des offrandes (maš-da-ri-a) furent apportées au PA.TE.SI En-èn-tar-zid. Le fait qu'elles aient été vouées à un mort, suggéré par ces deux documents, peut être prouvé, je crois, par d'autres considérations. Des textes semblables, en effet, mentionnent des offrandes au grand prêtre Du-du (RTC 59, DP 41), un autre à En-èn-tar-zid et Du-du (Nik 195 ; cf. *infra*, p. 29). Or, nous savons que ces personnages sont l'objet de sacrifices, de la part du PA.TE.SI ou de son épouse, et que dans les tablettes qui les signalent, ils sont nommés En-en-né-ne, terme respectueux — en signifie « seigneur » — désignant les défunts illustres (cf. CSC, p. 306).

De plus, DP 25,II, semble énoncer clairement, grâce à un génitif emphatique, rare dans les textes économiques, que ces morts recevaient des maš-da-ri-a : En-en-né-ne maš-da-ri-a-bi... e-da-ġál : (litt.) « des notables défunts, leurs offrandes...se trouvent ici », c'est-à-dire, dans le « panier » de tablettes dont DP 25 représente l'« étiquette ».

Des renseignements analogues sont transmis par Fö 191, remarquable par son laconisme, puisque aucune détermination grammaticale ne précise la fonction des mots (encore sommes-nous contraints de traduire ġa-la par un participe passé) : « Panier de tablettes. Offrandes. Seigneurs (défunts). Farine, bière, pain, partagés. Fête de la déesse Ba-ú. Bár-nam-tar-ra, épouse de Lugal-an-da, PA.TE.SI de Lagaš. Première année ». Cette princesse n'est évidemment pas le sujet de l'action exprimée par ġa-la. Son nom, son titre et celui du PA.TE.SI, accompagnés de la date, ne constituent que le sceau du document.

Il ne faut pas déduire du contenu de ce texte, que les morts illustres recevaient seulement des offrandes de farine, de bière et de pain, mais plutôt que la comptabilité sumérienne notait à part les offrandes d'origine végétale, et souvent, séparément aussi, le nombre et la qualité des animaux reçus : voir ci-dessous, pp. 29 ss.,

l'interprétation de Nik 159, Nik 236, DP 212, Nik 195. Ces comptes rendus analytiques étaient sans doute établis à l'aide d'autres documents sur lesquels on inscrivait les offrandes, au fur et à mesure de leur arrivée.

Certaines tablettes consignent, en effet, toutes les denrées reçues, pour un seul bénéficiaire, de la part d'un seul donateur (RTC 59, DP 41) ou de plusieurs (DP 42)¹. Ce dernier texte semble composé selon l'ordre « chronologique » plutôt que selon l'ordre des préséances, révélé ailleurs, et même dans quelques passages de cette liste, par l'importance relative des dons, notés en des séries dont la valeur apparaît, en gros, comme décroissante. Or, DP 42 énumère successivement les offrandes du scribe Amar-MÛŠ-za, du *secrétaire* (agrig) Šubur-me², d'un *substitut* de prêtre (saġa-ġar)³, d'un autre scribe, de l'intendant de la « Maison » des enfants princiers, du prêtre du Palais (ou du Grand Temple : É-gal), du prêtre de la déesse Nanše, du scribe Amar-MÛŠ-za, une deuxième fois.

Fö 171 et DP 59 paraissent donner une meilleure idée de l'ensemble des offrandes reçues par En-èn-tar-zid. Ces tablettes, en effet, sont « composées », comme si elles avaient été rédigées d'après les notes prises auparavant par les scribes. Les personnages les plus importants et les offrandes les plus nombreuses sont mentionnés les premiers : les prêtres de la déesse Nanše et de sa fille Nin-mar^{k1}⁴, un « secrétaire » (agrig), un scribe, des surveillants (gal-ùġ-me)⁵. Cependant, DP 59 nomme plus de trente donateurs, Fö 171, une quinzaine seulement. Cette différence doit être liée au fait que le premier texte consigne les offrandes de la fête de la déesse Ba-ú, le second, celles de la divinité⁶ appelée «Lugal-URU. KÁR^{k1}». Pour la même raison, sans doute, le prêtre d'URU. KÁR^{k1} et celui du Ba-gár⁷ ne figurent que dans Fö 171 (VII, VIII).

On comprend, d'après ce qui précède, qu'il soit difficile de déterminer le nombre des donateurs, le nombre et la qualité des offrandes probablement imposées à chacun d'eux : aucune liste n'est peut-être limitative, et les observations les plus prudentes

¹ Cf. CSC, pp. 138, n. 2 ; 166 s.

² Cf. CSC, pp. 116, n. 3 ; 259, n. 1.

³ Cf. NTSS, p. 18. Le verbe ġar est souvent employé pour indiquer que des gens se trouvent provisoirement dans une équipe, des animaux dans une bergerie. Cf. CSC, pp. 391, 84, 113.

⁴ Cf. CSC, p. 275, n. 3.

⁵ Le gal-ùġ commande une centaine d'hommes : c'est le supérieur des chefs d'équipe (ugula). Cf. DP 136, et surtout, col. XII.

⁶ Cf. CSC, p. 165.

⁷ Cf. CSC, p. 278, n. 1.

paraissent audacieuses, compte tenu de ce qu'on ignore. J'ai pourtant remarqué, trop souvent pour que ce fût l'œuvre du hasard, que le personnel religieux ou administratif était mieux représenté, dans les textes consignant les offrandes aux morts, que les paysans, les bergers, les pêcheurs¹.

Voici à titre d'exemple, les noms de dignité ou de métier contenus dans DP 59 ; ils se rapportent à :

cinq ou six prêtres : saġa-^aNanše, saġa-^aNin-mar^{ki2}, saġa-Ē-babbar, saġa-^aPA-saġ, saġa-^aNin-DAR², saġa-ġar ; ce dernier assumant sans doute les fonctions de prêtre, n'était peut-être pas lui-même un saġa³ ; un exorciste (?) : išib-^aNin-ġir-su ; deux surveillants, supérieurs des chefs d'équipe : gal-ùġ-me ; un *secrétaire* (agrig) ; un inspecteur (niġir)⁴, un contrôleur (ou gardien) des moutons⁵ (mažgim-udu) ; un chef des magasins de céréales (ka-gur₇) ; un chef des magasins de matières grasses (ka-šagan) ; deux responsables du commerce (gal-dam-ġar-PA.TE.SI et garāš)⁶ ; deux écuyers, celui du Palais (saġar-^aNin-ġir-su), celui du domaine de la Princesse (saġar-Ē-mí) ; deux scribes ; l'intendant de la « Maison » des enfants princiers ; un arpenteur (lú-šè-gíd-^aNin-ġir-su) ; un « entrepreneur » de culture du « Domaine de la Steppe » (engar-Gú-edin-na) ; un berger de brebis (sibad-gánam-ka) ; un pâtre (gud-laġ₄) ; un charpentier ; celui qui « apporte l'herbe aux moutons » (ú-TÚM⁷) ; une femme nommée Dam-lugal-ġu-da-kuš ; un nommé Saġ-kalg ; un nommé Ki-ku-lú⁸ ; et enfin le fils du PA-TE-SI, Ur-tar⁹. Aucun autre nom de métier ne figure dans Fö 171, excepté celui de bûcheron (lú-tir), littéralement : « l'homme de la forêt », qui est sûrement le supérieur des manœuvres.

Selon DP 59, En-èn-tar-zid reçoit du prêtre de Nanše l'offrande la plus considérable. Les dons du prêtre de Nin-mar^{ki} et du scribe

(1) Aucun pêcheur n'est nommé dans DP 59 ; l'engar(-ki-gub) cité à la col. IX a rang de chef d'équipe (cf. *infra*, pp. 42 ss.) ; les bergers sont sans doute aussi des chefs, comme les âniers dont il est question à propos d'autres offrandes (cf. *infra*, p. 43).

(2) Cf. col. II et col. X, case 11, où je crois devoir lire : Nin-DAR !

(3) Cf. *supra*, p. 26, n. 3.

(4) Cf. CSC, p. 275, n. 4.

(5) Cf. CSC, p. 160, n. 2 et p. 256.

(6) Cf. *supra*, p. 21, n. 5 ; p. 20, n. 6.

(7) Cf. CSC, p. 121, n. 2 : la lecture ú-du(1) semble également possible.

(8) Cf. CSC, p. 234, n. 1.

(9) Sans doute Ur-tar-sir-sir-ra, fils de Lugal-an-da nommé dans DP 175, VII, une année avant la date de DP 59, quoique le fils d'En-èn-tar-zid, frère de Lugal-an-da, par conséquent, s'appelle aussi Ur-tar-sir-sir-ra (cf. DP 173, V ; E. 3).

Amar-MÛŠ-za sont un peu moins nombreux, mais les trois apports sont analogues quant à la nature des produits, qui ne diffèrent pas sensiblement de ceux que le PA.TE.SI sacrifie, à titre de nîg-ġiš-tag-ga, aux dieux ou aux notables défunts : petit bétail, farine, orge rôtie ou grillée, « pains » à bière de plusieurs tailles, « pains » KA-kú¹, bière, huile, dattes, yaourt ou fromage *caillé* (LAK 490), fruits (ġišġašġur ou ġišpèš), légumes, poissons, deux sortes d'oiseaux (mušen, col. I — mais le šu-niġin précise que ce sont des mušen-tur-tur² — et UD-ŠA^{mušen}, col. III, XV).

Il semble évident que ces offrandes étaient destinées à être « sacrifiées » par le PA.TE.SI, à un moment voulu de la fête célébrée. On peut se demander si un prêtre, ou un scribe, était tenu d'offrir personnellement tout ce qui figure au-dessus de son nom, ou s'il devait augmenter sa contribution de celles de ses subordonnés, de ses collaborateurs ou de ses voisins... La plupart des donateurs nommés sur DP 59 ne livrent qu'un mouton ou un chevreau, accompagné de farine et de bière, ou de produits de brasserie. Toutefois, le charpentier offre des objets en bois mal connus, dont le nom est précédé du déterminatif ġiš³, les pâtres, du lait et des aliments qui en dérivent, ainsi que des « pains » à la graisse de vache (voir DP 59, IV⁴, et Fö 171, V⁵), le bûcheron, des bottes de styrax (A.TUD.GAB.LIŠ); v. Fö 171, V). Tout se passe comme si les personnages les mieux pourvus étaient obligés de faire des dons bien déterminés en nature et en quantité, comme si d'autres étaient moins « imposés », comme si, enfin, il était permis aux moins favorisés d'offrir ce qu'ils pouvaient.

Le caractère obligatoire ou rituel de l'offrande semble apparaître, en tout cas, si l'on examine les apports du prêtre de Nanše, non seulement dans DP 59, mais dans DP 42 et Fö 171 où ils sont

(1) Cf. CSC, p. 319.

(2) « Tourterelles », selon L. Delaporte (RA 8, p. 189).

(3) Ġišmaš-NE-da(-GA₆); ġišĠÛB + UD (LAK 476).

(4) Il s'agit de : i-ninda-bân-da (petits pains à l'huile); LAK 490 -ziz (mélange de fromage *mou* et de blé amidonnier); ga (lait); KIĠ.GUR.RA, « Speise », selon le ŠL, p. 996, 30; mais Deimel a transcrit dans VAT 4724 (Or. 9/13, p. 199) : kin-gur-ra sun-sun. Or sun veut dire « vieux » et s'emploie généralement après des noms d'objets tels que des poutres (cf. CSC, p. 213) ou des *joucs* (ġišġû-ba-sun, TSA 28, III). D'autres KIĠ-GUR-RA sont livrés par des vachers, le jour de la fête de Ba-û : voir DP 569, 570, 571. Deimel a classé ces trois textes parmi ceux qui ont enregistré des maš-da-ri-a (Or. 26, p. 25), bien que ce mot n'y figure pas, et que le complexe verbal mu-tûm ne contienne pas d'infixe renvoyant à la Princesse. On ne peut savoir si les produits énumérés constituent des offrandes, ou s'ils avaient été commandés et livrés en vue d'un repas de fête.

(5) Ninda-bân-da-i-âb, gâr (Fettmilch; cf. ŠL, p. 552, n° 319, 9, et Manuel, n° 319), LAK 490- ziz, et NUNUZ.DU₈.A (ein Festgabe; ŠL, p. 762, 29).

dédiés à En-èn-tar-zid, et dans DP 41 et RTC 59, qui consignent les dons du même prêtre au saġa Du-du. Ces listes diffèrent peu. Certaines variantes peuvent être mises sur le compte de la saison. Dans DP 42, IV,V, comme dans Fö 171,I, figurent un mouton, la même quantité d'huile, de dattes, de fromage *mou* (ou lait caillé; LAK 490), trois sortes de ninda. Cependant, le premier texte mentionne 12 sila d'orge rôtie ou grillée, le second, une certaine quantité de *pommes* (*ġiṣġaṣġur*) et probablement quelques légumes (*udu-SAR*¹ et *SAR.KA + SAR.KA + SAR*¹). Mais, alors qu'En-èn-tar-zid recevait un mouton, le grand prêtre Du-du n'avait droit qu'à un *jeune* chevreau (*maš-sig*; cf. RTC 59,I; DP 41,I et *CSC*, pp. 86, n. 1; 389 n. 3).

Enfin, si les offrandes dédiées à En-èn-tar-zid sont plus nombreuses selon DP 59 que selon DP 42 et Fö 171, la volonté du donateur n'en est sans doute pas responsable, car la première de ces tablettes est datée de la fête de Ba-ú, Fö 171, ainsi que RTC 59, de la fête de Lugal-URU.KÁR^{ki}. La date de DP 41 et de DP 42 est plus difficile à établir; le mot *izin* n'est pas exprimé, mais la phrase qui évoque, à ce que l'on croit, les ablutions d'une divinité nommée Lugal-URU.BAR², rappelle sans doute le nom d'une fête. Des sacrifices aux morts illustres étaient faits à cette occasion³. La cérémonie se déroulait-elle à Lagaš? c'est en tout cas dans cette localité que les offrandes à Du-du et à En-èn-tar-zid étaient alors apportées (Lagaš^{ki}-sa mu-na-túm; DP 41, III; 42, IX).

Deux autres textes nous disent où étaient livrées les offrandes aux morts lors de la fête de Lugal-URU.KÁR : dans URU.KÁR, d'après RTC 59, III, au Lieu de libations (*ki-a-naġ*), d'après Fö 171,XI. Il faut donc apparemment comprendre : au Lieu de libations d'URU.KÁR, localité qui avait aussi son saġa (cf. *CSC*, p. 176, n. 6), puisque c'est également au *ki-a-naġ* qu'étaient regues les offrandes aux morts de la fête de Ba-ú (cf. DP 59, XVI)⁴.

Les mêmes circonstances de temps et de lieu sont évoquées par Nik 195. Mais c'est à nous d'interpréter le texte, car les noms d'En-èn-tar-zid et de Du-du ne sont suivis d'aucune postposition, dans une phrase privée de complexe verbal, donc d'infixe : (che-

(1) Cf. *CSC*, pp. 322, n. 1 et n. 2.

(2) Cf. *CSC*, pp. 165, 166.

(3) Cf. VAT 4875, *Or.* 2, p. 41 et *CSC*, pp. 330 ss.

(4) Le *ki-a-naġ* est aussi le lieu où l'on sacrifiait aux morts les offrandes préalablement regues. RTC 60 semble indiquer que Lugal-an-da y fait porter, pour En-èn-tar-zid, les dons, déjà remis par trois serviteurs, qui représentent « son » sacrifice (cf. *CSC*, p. 325). DP 56 mentionne seulement qu'un bétail a été sacrifié à En-èn-tar-zid, au Lieu de libations (cf. *CSC*, p. 246).

vrette et chevreux (25 animaux)) maš-da-ri-a ki-a-nağ En-èn-tar-zid Du-du sağa-bi-da-kam (col. I, II). Ce qui précède autorise la traduction suivante : « offrandes (apportées au) Lieu de libations, (pour) En-èn-tar-zid et le prêtre Du-du ». La tablette est datée de la troisième année de Lugal-an-da, c'est-à-dire de la même année que DP 59, époque à laquelle En-èn-tar-zid et Du-du étaient morts (cf. *CSC*, pp. 307, 308), et se termine par des indications particulièrement intéressantes : les animaux qualifiés de maš-da-ri-a, lors de la fête de Ba-ú, ont été marqués par les soins de l'intendant En-ig-gal, puis emmenés par un berger (izin-^aBa-ú-ka En-ig-gal nu-bànda zag-bí-šuš Lugal-šag₅-ga sibad-ra e-na-ra: (litt.) « au berger Lugal-šag₅-ga on les a menés »¹ ; cf. col. II, III).

Nous apprenons ainsi que les animaux offerts à l'occasion de la fête de la déesse Ba-ú n'étaient pas sacrifiés immédiatement aux morts — ou, en tout cas, pas tous —, et que, d'autre part, ils étaient livrés vivants, ce que DP 212 exprime grâce au complexe verbal employé à la col. II : mu-gin-gin-na-am₆. Cette tablette ne contient pas les noms des bénéficiaires des offrandes, mais, selon toute apparence — il s'agit de petit bétail, à savoir : dix animaux amenés, lors de la fête de Lugal-URU.KÁR^{ki}, au ki-a-nağ, alors que Fö 171, IX signale onze animaux offerts, au même moment, deux ans auparavant — ces maš-da-ri-a devaient être destinés aux notables défunts. En attendant le sacrifice, ils avaient été marqués, puis confiés au « régisseur » du petit bétail (LAK 535) : le complexe verbal est e-na-sum (col. IV).

S'il n'est pas trop audacieux de conclure de l'exposé précédent que TOUTES les offrandes livrées au Lieu de libations étaient vouées aux morts, et qu'il n'était pas nécessaire de les nommer expressément dans toutes les pièces comptables des bergeries, j'interpréterai selon cette idée les indications laconiques de Nik 159 (12 udu-nitağ maš-da-ri-a ki-a-nağ!-kam) et de Nik 236.

Le second de ces documents signale qu'à l'occasion de l'inspection des chèvres² les chefs des bergers ont rassemblé des peaux qui se trouvaient chez leurs subordonnés³. Certaines d'entre elles (6 [kuš] maš-sig maš-da-ri-a ki-a-nağ-kam Ur-dul sağar) étaient entre les mains de l'écuyer Ur-dul (col. II, III). Je ne vois pas, au cas où des peaux auraient été offertes au ki-a-nağ — ce

(1) RA équivaut à RÁ. Cf. *CSC*, p. 153.

(2) IGI. ĠAR-üz-da-ka (V). Le prolongement -da est habituel après üz. Le -a du génitif est séparé du -a locatif par le -k- intercalaire.

(3) Šu-a-bi-gi₄. Cf. *CSC*, pp. 368 ss.

qu'aucun texte ne permet de croire — les raisons pour lesquelles on les aurait confiées à l'écuyer Ur-dul. Il me semble plus vraisemblable d'admettre, car je sais par ailleurs que cet Ur-dul était chargé d'élever du petit bétail¹, que les mots maš-da-ri-a ki-a-nağ-kam se rapportent à des animaux morts au cours de leur séjour chez lui, et non au mot kuš sous-entendu². Ces animaux avaient été offerts en vue d'être sacrifiés aux notables défunts.

On voit que les textes consignant les offrandes aux morts sont relativement peu nombreux, et qu'ils ont été rédigés pour différents motifs, qui entraînent des modifications dans les termes employés et des variantes dans le discours, plus ou moins explicite. C'est pourquoi il est si difficile d'aboutir à des conclusions certaines. On peut cependant faire ressortir à quel point l'acte d'offrir paraît dépouillé, dans la plupart des cas, de toute spontanéité. L'ordre dans lequel sont notées les offrandes, en commençant par les plus nombreuses et les plus riches, le fait que, surtout, le personnel administratif et religieux les apporte, selon des règles apparemment établies, suggèrent le caractère obligatoire des « dons », au moins pour ces notables.

Il faut réserver la question de savoir si les offrandes plus humbles de tel ou tel chef des bergers, de tel ou tel chef des bûcherons, nous semblent plus « contingentes » en raison du petit nombre de témoignages qui les rappellent. Peut-être ces gens étaient-ils heureux de se joindre aux personnalités importantes dans la mesure de leurs moyens, peut-être étaient-ils tenus d'offrir moins et moins souvent.

Devons-nous, d'autre part, affirmer le caractère religieux des offrandes aux morts illustres du fait qu'elles étaient portées au Lieu de libations, les jours de certaines fêtes religieuses ? Il me semble que l'acte proprement religieux est celui qu'accomplit le P.A.T.E.SI, lorsqu'il sacrifie aux morts les dons du peuple. Puisque ces sacrifices avaient lieu au cours des journées de fête, il était naturel que les denrées périssables, tout au moins, fussent livrées au même moment, et à l'endroit où le sacrifice aurait lieu. On ignore si les animaux vivants étaient ou non consacrés à leur arrivée au ki-a-nağ. Les textes disent seulement qu'ils étaient marqués et confiés à des bergers. Mais si les maš-da-ri-a n'étaient pas des offrandes religieuses, il est du moins évident que les dons étaient réservés, en ce qui concerne les morts, à l'exercice du culte.

(1) Cf. CSC, p. 129.

(2) Son omission ne fait pas de doute, d'après le « total » effectué col. IV.

III. Les offrandes aux princes

1) Les bénéficiaires

Les offrandes nommées *maš-da-ri-a* se distinguent des redevances proprement dites¹ en ce qu'elles sont généralement décrites comme « apportées » à un personnage princier, même, on l'a vu, après sa mort. Cependant, que le prince soit mort ou vivant, le complexe verbal *mu-na-túm* ne figure pas toujours, notamment lorsque le mot *maš-da-ri-a*, utilisé comme épithète, rappelle l'origine de quelque animal ou de divers produits dont l'attribution au prince, alors sous-entendue, a pu être mentionnée ailleurs² ; ou lorsque le scribe se contente de juxtaposer les formules essentielles sans « rédiger » la fin de sa tablette.

On lit, par exemple, dans Fö 60,V : « Total : 12 chevreaux ; offrandes des chefs d'équipe ; fête du *še-kú* de la déesse Nanše³ » (*šu-niġín 12 maš maš-da-ri-a ugula-ne izin-še-kú-^dNanše-ka*). Le sceau de *Bár-nam-tar-ra* achève le document : *Bár-nam-tar-ra dam Lugal-an-da PA.TE.SI Lagaš^{ki}-ka 6* (6^e année).

Mais j'ai remarqué que l'omission de l'infixe et l'emploi de la forme *mu-túm*, lorsque ce verbe a pour objet des offrandes (*maš-da-ri-a*) n'étaient attestés que dans des cas rares et particuliers ; par exemple, lorsque ces offrandes sont enregistrées en même temps que d'autres livraisons (cf. DP 333,V ; TSA 50,III)⁴, ou lorsque le verbe renvoie à un complément de lieu ; la postposition *-ra* est alors remplacée par la postposition *-šè* : *ki-a-naġ En-èn-tar-zid-šè mu-túm* : « (des offrandes) au Lieu de libations, pour En-èn-tar-zid, on les a apportées (Fö 171,XI).

(1) Cf. *infra*, p. 55.

(2) Cf. DP 62, et *infra*, pp. 71 ss.

(3) Cf. *CSC*, chap. VI.

(4) On sait que *mu-túm* est le complexe verbal habituellement utilisé pour signifier que les pêcheurs ont effectué les livraisons correspondant à leurs dîmes (cf. DP 300,III).

On peut, au contraire, citer de très nombreuses tablettes dans lesquelles l'infixe -na- du datif renvoie au nom d'un personnage, accompagné ou non de la postposition -ra. Celui de Bár-nam-tar-ra, épouse de Lugal-an-da, est, de beaucoup, le plus fréquemment cité dans les textes connus.

On la nomme quelquefois PAB.PAB¹, et je pense qu'il faut la reconnaître dans Fö 179,I : 1 maš-sig Sig₄-ki saġa PAB. PAB Lagaš^{ki}-sa! da-mu-na-rig₅ : « un *jeune* chevreau ; le grand prêtre Sig₄-ki, à PAB.PAB, dans Lagaš, l'a apporté en offrande ». Le signe sa est supposé, plutôt que gé, par analogie avec DP 41,III et DP 42,IX ; PAB.PAB est, obligatoirement le complément auquel renvoie l'infixe -na- du complexe verbal. Pourtant, Deimel, ayant identifié en Sig₄-ki le prêtre de Nanše dont le nom est parfois écrit Sig₄-ki-bi-gi₄ (DP 205,I) ou Sig₄-bi-gi₄ (DP 59,II), avait jugé, au mépris de la grammaire, que PAB.PAB représentait ici la déesse Nanše et le complément du nom saġa². Mais ne lit-on pas, dans Fö 179 même, à la colonne IV : Gú-bi saġa, sans autre détermination, à propos d'un personnage bien moins célèbre que Sig₄-ki ?

Les textes où figurent Bár-nam-tar-ra, ainsi que mu-na-túm, sont souvent datés d'un nom de mois ; voir : RTC 43.44 ; DP 81, 85, 86, 206, 207, 208, 209, 210, 211 ; Nik 168. D'autres tablettes rappellent des offrandes livrées à l'occasion de plusieurs fêtes religieuses : celle du še-kú de Nanše³ (DP 131, Fö 179), du bulùġ-kú de Nanše⁴ (Nik 173), celle de la déesse Ba-ú (DP 205), solennités assez bien connues grâce aux textes qui décrivent les sacrifices faits aux dieux et aux sanctuaires par la femme du PA.TE.SI ou du roi, et à l'occasion d'autres cérémonies plus ou moins religieuses, dont nous ne savons presque rien : une réunion dans le Bár-gur₅-a⁵ (DP 214), la *célébration* du ki-sug_x⁶ (DP 84). Enfin, le terme maš-da-ri-a qualifie également des cadeaux reçus par Bár-nam-tar-ra, le jour de la naissance d'une fille (Nik 157)⁷.

La même variété de circonstances apparaît dans les quatre tablettes où mu-na-túm renvoie à Šag₅-Šag₅, femme d'Uru-

(1) Cf. CSC, p. 270, n. 1.

(2) Cf. Or. 26, p. 29.

(3) Cf. CSC, chap. VI et p. 418, n. 1.

(4) Cf. CSC, chap. VI.

(5) Cf. CSC, p. 361.

(6) Cf. CSC, pp. 62 ss. ; 218, n. 1, et *infra*, p. 15.

(7) Texte traduit dans CSC, p. 160.

ka-gi-na : DP 82, TSA 4 et son duplicat Nik 146¹ datent de la fête de Ba-ú, Nik 219 du mois de cette même fête, et TSA 3, du ki-sugx².

Deux tablettes seulement montrent que le PA.TE.SI pouvait être le bénéficiaire des offrandes : Fö 159 concerne Lugal-an-da, Fö 26, un PA.TE.SI en lequel il faut, je crois, reconnaître Uru-ka-gi-na, bien que le texte soit daté de la troisième année de son règne, époque à laquelle les sceaux des tablettes mentionnent toujours son titre de roi³.

Quelle valeur doit-on accorder, compte tenu du hasard des trouvailles, aux précédentes constatations ? Jusqu'à quel point peut-on invoquer les nombres respectifs des textes connus pour affirmer que les offrandes étaient le plus souvent destinées à l'épouse du Prince ? Sans doute nous apparaît-elle, d'après l'ensemble des documents de Tello, marqués presque tous de son sceau, comme la véritable administratrice des biens du Palais et de la ville entière. Sans doute est-il vrai que les offrandes honoraient à travers sa personne, la déesse qu'elle représentait.

Mais il ne faut pas oublier qu'Uru-ka-gi-na, et probablement aussi ses devanciers, n'exerçaient leur pouvoir qu'au nom du dieu seigneur de Ġir-su⁴. Pourtant, les deux textes qui mentionnent des offrandes au PA.TE.SI inclinent à croire que des offrandes maš-da-ri-a lui étaient adressées seulement dans des circonstances particulières : d'après Fö 159, alors qu'il s'était rendu dans l'É-mí, Domaine de la Princesse⁵, d'après Fö 26, lors de sa venue dans un temple neuf (é-gibil).

Des lacunes rendent délicate l'interprétation de ces deux tablettes. Toutefois, É-mí et é-gibil sont bien visibles, ainsi que le complexe verbal d'une relative à sens temporel, mu-til-la-a (« le jour où il se trouvait »). La racine til est employée, en pareil cas, par rapport à un seul sujet, leur multiplication entraînant l'usage de

(1) La différence entre les deux tablettes ne provient sans doute que d'une erreur de scribe ou de copiste : TSA 4 présente quelques cases de plus : 40 ninda-babbir (col. III)... 1 udu (col. IV). Mais Nik 146 a moins de lacunes ; il vaut donc mieux s'y référer comme je le fais ci-dessous, p. 39.

(2) TSA 3 ne contient pas le mot maš-da-ri-a ; mais ce texte possède tous les caractères de ceux qui le comprennent : les offrandes sont faites à Šag_s-Šag_s, par les prêtres, un agrig et un ga_s-šu-du_s (*échanson*). TSA 3, jusqu'au milieu de la colonne V, est un duplicat de Fö 182.

(3) Cf. CSC, p. 247, et p. 298, n. 1.

(4) Cf. CSC, p. 37, n. 1, et *infra*, pp. 36,47 ; Ġim-dNanše, fille de Bár-nam-tar-ra représente manifestement la déesse Nin-mar^{ki}, fille de la déesse Nanše.

(5) Cf. col. IX, X. L'É-mí comprenait des terres (gân-É-mí) et un Palais (é-É-mí). Cf. CSC, p. 234, n. 4 et p. 339 (DP 218,I).

la racine sig₇¹. Peut-être s'agissait-il, dans les deux cas, d'une inauguration de bâtiments, peut-être le PA.TE.SI se rendait-il régulièrement et rituellement au Domaine de la Princesse. Cependant, que des réjouissances ou des manifestations religieuses aient été jointes ou non à ces déplacements, il ne peut être question de les assimiler aux grandes fêtes religieuses provoquant l'attribution d'offrandes à Bár-nam-tar-ra ou Šag₅-Šag₅². Rappelons-nous également — bien que le verbe mu-na-túm n'y figure pas — RTC 20, document au sceau d'Uru-ka-gi-na, roi de Lagaš, signalant que ce dernier reçut un « vase » *pour les repas* (bur-níg-kú), à l'occasion d'une opération commerciale sans rapport, évidemment, avec le rituel³.

Mais les enfants princiers avaient aussi leurs maš-da-ri-a, comme ils avaient leur propre « Maison », avec une administration et un personnel indépendants⁴. Là encore, si l'on peut dire, l'économique et le religieux se confondent. Selon DP 215, en effet, et parce qu'il s'agit d'offrandes à Gîm-^aNanše, fille de Bár-nam-tar-ra, celles du prêtre de la déesse Nin-mar^{ki}, fille de la déesse Nanše, sont plus importantes que celles du prêtre de la déesse Nanše, contrairement à ce qui se produit lorsque les dons sont destinés à Bár-nam-tar-ra (DP 206), à Šag₅-Šag₅ (TSA 4) ou à En-èn-tar-zid mort (DP 59). Précisons que, d'après DP 215, à l'occasion du ki-sug_x⁵, le prêtre de Nin-mar^{ki}, nommé en premier, offrit un bélier accompagné de pain et de bière, alors que le prêtre de Nanše ne livrait pas d'animal. Ce seul fait tend à prouver que, même avant les « réformes » d'Uru-ka-gi-na, le peuple de Lagaš voyait en la famille des princes la représentation d'une famille divine.

D'autres textes relatant des offrandes à Gîm-^aNanše sont datés d'un nom de mois ; Nik 176, comme DP 215, contient le complexe verbal mu-na-túm, mais il est absent de RTC 39, VAT 4825 (*Or.* 20, p. 31) et Fö 54. Aucune tablette ne signale, à ma connaissance, que les autres enfants de Lugal-an-da, Ur-tar-sir-sir-ra et Mi-šag₅-ga aient reçu des offrandes. Au contraire, si trois des enfants d'Uru-ka-gi-na sont à compter parmi les bénéficiaires des offrandes, Gîm-^aBa-ú (cf. TSA 30), Šubur-^aBa-ú (cf. Fö 62), A-en-NI-ki-ág (cf. VAT 4728, *Or.* 9/13, p. 222), aucun texte n'attribue, selon les termes connus et clairs, d'offrandes nommées

(1) Si le sujet du verbe, dans Fö 26, était impersonnel (« le jour où on se trouvait »), le sens du texte et le rôle du PA.TE.SI demeurerait les mêmes.

(2) Cf. *infra*, pp. 38 ss.

(3) RTC 20 a été traduit et commenté dans *CSC*, pp. 200-202.

(4) Cf. *CSC*, pp. 31, n. 3 ; 37, n. 1 ; 89, n. 1 ; 266, n. 2.

(5) Cf. *supra*, p. 34, n. 6.

maš-da-ri-a, à Gim-tar-sir-sir.¹ Il va de soi que ces lacunes, concernant les offrandes aux enfants des princes, ne reflètent probablement que celles de notre documentation.

On se heurte à des difficultés du même ordre, lorsqu'on essaie d'étudier, par exemple, pour tous les bénéficiaires, le nombre et la nature des offrandes, les noms et qualités des donateurs, ou si l'on tente de constituer des listes mettant en évidence les apports de chaque individu, ou de ceux qui exercent la même profession.

L'examen des « variations concomitantes » fait cependant apparaître des résultats que je crois intéressants, même s'ils ne posent que des problèmes, lorsqu'elles sont considérées par rapport au facteur temporel, c'est-à-dire selon que les tablettes sont datées d'un nom de fête², d'un nom de mois ou d'un événement quelconque³. Le défaut de cette méthode est qu'on ne peut éviter de laisser échapper les textes non datés, ou datés seulement du chiffre indiquant l'année. Mais, dans presque tous les cas, on le verra, le mot maš-da-ri-a, lorsqu'il n'est pas associé à un complément de temps, ne sert qu'à rappeler l'origine d'un animal ou de quelque produit que ce soit, et le texte nous renseigne alors sur l'utilisation des offrandes⁴.

(1) Deimel cite toutefois parmi les textes énumérant les offrandes maš-da-ri-a, Nik 174 (*Or.* 26, p. 9). On y lit seulement : [Gim-]tar-sir-sir-ra... maš-še mu-na-rig₅-a (col. IV). Ce verbe faisant suite à une relative, il faut comprendre : mu-na-rig₅-à(m). Nik 174 ne cite pas les noms des donateurs éventuels et, parmi les livraisons se trouvent : des animaux (tels que du petit bétail et des ânes), de l'orge et de l'amidonnier, ainsi que deux esclaves. Enfin, le complexe verbal est dépourvu de l'élément da- (cf. DP 214, III, où da-mu-na-rig₅ rappelle maš-da-ri-a (I)). Il est donc possible que maš-še signifie, dans Nik 174 : « en tant que redevance » (cf. *infra*, p. 64, n. 4). R. Scholtz distingue dans *MVAG XXXIX*, pp. 89 et 88, le composé maš-še...rig₅ du composé da...rig₅, mais la traduction qu'il donne du premier, « als Erwählungsgabe schenken » semble inspirée de maš-e-pàd-da-a, relative dont ^dMez-an-du-ka paraît être le sujet, et qui précède le verbe principal mu-na-rig₅-a- (pàd : « choisir », « désigner »). Cf. *supra*, p. 2.

(2) Cf. *infra*, p. 38.

(3) Cf. *infra*, p. 47.

(4) Cf. *infra*, p. 71. Certaines pièces comptables, pourtant, mentionnent très brièvement l'entrée dans les stocks, sans consigner les circonstances de l'offrande. DP 89 (cf. *infra*, p. 72) se rapporte à des légumes nommés sum. Il n'est pas possible de savoir, avec certitude, s'il s'agit d'offrandes spéciales de sum (cf. *CSC*, p. 29, n. 1), ou si le texte est un « extrait » établi d'après des listes de dons variés, telles qu'en présentent DP 82, datant de la fête de Ba-ú, ou DP 59 et Fö 171, concernant les offrandes aux morts. La seconde hypothèse est sans doute la meilleure. DP 89 est un document ayant pour but de noter où se trouvent (racine ġál) les sum apportés, et qualifiés de maš-da-ri-a-am₆ (« C'étaient des offrandes »). Le verbe mu-na-túm équivaut, dans ce cas, à notre plus-que-parfait : « à PAB.PAB — c'est-à-dire : à Bár-nam-tar-ra — on (les) avait apportées ». Certains de ces légumes pouvaient être utilisés comme semences (cf. *infra*, pp. 71 ss.).

Fö 31 donne une liste de trois chevreaux, offerts par des prêtres, que Mu-ni-na-ga-me

2) Les offrandes des jours de fête

a) de la fête de la déesse Ba-ù.

Trois tablettes décrivent les offrandes de la fête de la déesse Ba-ù. Bien qu'elles soient datées d'années différentes, la comparaison en est fructueuse. DP 205 (L. 4) et DP 82 (U. 1) se terminent de la même manière : la phrase *maš-da-ri-a sa-ga-sa-ga-*

a emmenés — en tant que « régisseur », sans doute — dans les bergeries du Domaine de la Princesse, dont on sait par ailleurs qu'il fait sortir un belier. Son titre de LAK 535-É-mi-ka est attesté par DP 338,II (cf. *supra*, p. 17, n. 5).

Fö 62 signale la mise en place, auprès du vacher de la « Maison » des enfants princiers, d'une génisse de deux ans offerte par un chef d'équipe.

TSA 50 consigne des apports de poisson qualifiés de il et de *maš-da-ri-a* (cf. *infra*, p. 55).

Nik 158 note le passage d'un belier des bergeries de l'É-mi, administrées par Mu-ni-na-ga-me, chez un nommé Ki-til; ce personnage, ou un homonyme, porte, ailleurs, le titre de scribe (DP 31,IV). Les signes i-a-a-kam qui suivent *maš-da-ri-a* (col. I) ne sont pas faciles à interpréter. A propos de leur transcription d'ailleurs inexacte : ki-a-a-kam, *Or.* 26, p. 2), Deimel rapproche Nik 158 de Nik 188, DP 234, 243, 251. Il faut joindre à ces textes DP 233, signale dans *Or.* 20, p. 55, et en écarter Fö 138 et TSA 6, nommés au même endroit, le signe i formant alors, avec la racine DU redoublée, le nom du transporteur de matières grasses, i-lağ₄.

Cependant, je crois qu'on ne peut éviter de répartir les tablettes citées ci-dessus en deux groupes :

1) celles qui contiennent l'expression i...ag (litt. : « faire l'huile ») ou la forme plus complète i-a-a...ag (litt. : « faire l'huile dans l'eau »), se rapportant à une pratique mal connue, liée, selon DP 251, à la réception de peaux de bœufs adultes, selon DP 234, à un inventaire d'ânes et de bœufs, selon DP 243, à un inventaire de chevreux « de l'année dernière » et « de l'année », dont il est difficile de dire pourquoi il fut dressé. Sans doute ne s'agit-il pas de l'amortissement d'une dette, puisque le terme lal-a qui indique, dans certains cas, ce qui « reste » à livrer (cf. DP 290), ne figure pas dans DP 243. Rappelons enfin que DP 31 se termine — il s'agit d'un contrat de vente — par l'indication suivante : on plante un clou dans un mur, et on « fait » de l'huile à côté (?) ou sur le côté (?) de ce clou ; la même opération est effectuée par un niğir (inspecteur), à propos d'une vente d'esclave, selon RTC 17 (VIII).

2) celles qui ne contiennent que i-a-a-kam, où il est téméraire de voir, me semble-t-il, une abréviation de l'expression i-a-a...ag : Nik 158 (cf. col. I), DP 233 (cf. col. I) et Nik 188 (cf. col. III). Dans ces trois textes, en effet, i-a-a semble jouer le rôle d'un nom propre. Dans DP 233, i-a-a est employé comme Ur-tar-sir-sir-ka et comme Šag-nu-ğal (col. II) qui sont des noms propres. Dans Nik 158, i-a-a se trouve, après *maš-da-ri-a*, à la place habituelle du nom du donateur. Dans Nik 188, enfin, i-a-a-kam figure après Ur-dul.

L'absence de la racine verbale rend invraisemblable qu'il s'agisse alors d'un nom de métier ; d'ailleurs, c'est le PA.TE.SI, ou à la rigueur l'intendant, qui « fait » l'huile dans l'eau (DP 243 ; DP 251). Je crois, en conclusion, que i-a-a pourrait être un nom propre, relié, dans Nik 188, à Ur-dul, par « fils de » sous-entendu (cf. CSC, p. 154, n. 1), afin de distinguer ce personnage d'un homonyme précédemment nommé : Ur-dul-PA.TE.SI-ka-kam : « Ur-dul, (serviteur) du PA.TE.SI.

ne veut dire qu'il s'agit, dans l'un et l'autre texte, des offrandes des prêtres.

Toutefois, DP 82 mentionne les dons d'un nu-bānda-áb-KU!¹, d'un šudúg (sorte de prêtre), d'un surveillant (gal-ùĝ), d'un scribe et, sans doute, d'une femme nommée Nin-šaĝ₅-ga. Il paraît évident que le šu-niĝin ne répète que le titre des personnages les plus nombreux et les plus importants, cités dans cet ordre : saĝa-^dNanše, saĝa-^dNin-DAR, saĝa-É-babbar, saĝa-^dDumu-zid, saĝa-Ĝá-tùm-dùĝ², saĝa-Ba-gár.

Le prêtre de la déesse Nanše offre un mouton et un chevreau, de la bière forte et de la bière noire, différents « pains » qui sont des produits de brasserie³, des bottes de légumes (sa-si₄-lum⁴; sa-SAR⁵; udu-SAR) de l'orge grillée et des dattes. Les offrandes du prêtre de Nin-DAR sont analogues, ainsi que celles du prêtre du Temple *Blanc*; celles des autres prêtres sont beaucoup moins considérables. Toutes comprennent, sauf celles du saĝa-[^d]Ĝá-tùm-dùĝ, un ou plusieurs animaux, ovins et caprins. Or, DP 205 ne mentionne que ces animaux et se termine par la phrase : En-kug- LAK 535-e ba-ra (ra=rá, emmener) : « En-kug, le « régisseur », les a emmenés ». J'en conclus que cette tablette ne constitue qu'un « extrait », pour la comptabilité des bergeries, des offrandes réellement consenties, et qu'elle nous transmet, à elle seule, une idée fausse de ce qui se passait.

Voici maintenant les rapports des trois tablettes, DP 205, DP 82 et Nik 146 (= TSA 4), en ce qui concerne les animaux offerts par les prêtres :

	DP 205 (L. 4)	DP 82 (U. 1)	Nik 146 (U. 2)
saĝa- ^d Nanše	1 udu 1 sila ₄ (1 ^{er} jour)	1 udu 1 maš	1 udu 1 maš
saĝa- ^d Nin-mar ^{kt}	1 udu 1 maš (2 ^e jour)		1 udu 1 maš
saĝa- ^d Nin-DAR		1 udu 1 maš (col. II) 1 maš (col. III)	
saĝa-É-babbar		1 sila ₄ 1 maš	1 udu
saĝa- ^d Dumu-zid	1 maš lugúd-da (2 ^e jour)	1 maš	1 maš
saĝa-Ba-gár	1 udu (1 ^{er} jour)	1 maš	1 maš

(1) Est-ce un nom propre ou un nom de métier ? la lecture KU n'est pas sûre, mais la lecture ŠÈ (cf. *Or.* 26, p. 21) est grammaticalement impossible.

(2) Le déterminatif diĝir a été oublié.

(3) Cf. *CSC*, pp. 71, 192, 319, 321.

(4) Cf. *CSC*, p. 321, n. 2.

(5) Cf. *CSC*, p. 322, n. 1 et 2. Udu-SAR est l'abréviation de sa-udu-SAR (cf. DP 42,1).

Le précédent tableau révèle, sans erreur possible, qu'aucun des trois textes ne donne la totalité des offrandes ; et, si l'on s'inspire des notations faites quotidiennement dans DP 205, il vient à l'idée que le prêtre de Nin-DAR avait pu offrir, à l'époque de DP 82, deux animaux un jour, un troisième, un autre jour ; à moins que le nom d'un prêtre ait été omis, car il semble bien manquer, col III, entre la case 3 ($\frac{1}{2}$ (gur) še-sa), et la case 4 (1 maš), c'est-à-dire à la fin de la nomenclature des offrandes accompagnant celles du mouton et du chevreau indiqués col. II, et la liste commençant par « 1 chevreau », col. III. Le nom qui fait défaut serait celui du saġa-^dNin-mar^{ki}.

À de rares exceptions près, on le voit, ce sont bien les mêmes prêtres qui apportent un animal, ou deux animaux, fait qui suggère l'existence probable d'une véritable « réglementation » de l'acte d'offrir.

La comptabilité sumérienne enregistrerait donc séparément l'« entrée » des moutons, des agneaux et des chevreaux, comme elle en notait les « sorties ». RTC 46 signale, en effet, pour la fête du Parvis, solennité faisant partie de la fête de Ba-ú¹, le sacrifice d'un mouton au dieu Nin-ġir-su, ainsi qu'à la déesse Ba-ú, celui d'un chevreau à la Digue du Canal de la Steppe (Ib-íd-edin-na), et à la Digue du Mur qui résiste (Ib-bād-dūr-ra)².

Les trois premières colonnes de DP 67 indiquent les mêmes sacrifices, mais chacun d'eux est accompagné d'autres offrandes de farine, de bière, d'huile, de dattes, d'entremets (ġeštin-LAK 490-ziz)³, et de poisson, pour les deux divinités ; les deux digues ne reçoivent pas de poisson, et les autres offrandes leur sont attribuées en moins grande quantité qu'aux dieux. La comparaison de ce texte avec DP 82 (cf. *supra*, p. 39) montre que, si, vraisemblablement, les offrandes des notables permettaient au prince d'« alimenter »⁴ les dieux, il n'y avait pas de parallélisme rigoureux entre les « entrées » au Palais, et les « sorties » : on prenait le nécessaire dans les réserves.

..

1) Cf. CSC, p. 424.

2) Cf. CSC, pp. 307 ss.

3) Cf. CSC, p. 252, n. 5.

4) Expression que suggère l'emploi de la racine kú au lieu du composé ġiš...tag, pour exprimer le sacrifice. Cf. CSC, p. 346.

b) *des fêtes de la déesse Nanše.*

Les fêtes du še-kú et du bulùg-kú de la déesse Nanše¹ donnaient lieu, elles aussi, à des sacrifices de petit bétail et des mêmes denrées que celles que j'ai rappelées p. 40, à propos de DP 67. Cependant, aucune tablette ne nous signale, parmi celles qui consignent des maš-da-ri-a, des offrandes comparables à celles qui sont datées de la fête de Ba-ú. A l'exception de DP 131, que je laisserai de côté, pour le moment, en raison de son originalité², nous ne possédons que des tablettes mentionnant des offrandes de petit bétail. Nous pouvons nous demander, à bon droit, étant donnés les renseignements que nous avons sur les offrandes apportées au Palais, lors de la fête de Ba-ú, si les solennités consacrées à Nanše n'étaient pas également l'occasion d'offrandes multiples et variées.

Fö 179 permet de supposer qu'il en était ainsi. Nous y lisons, en effet, qu'une trentaine d'animaux, bœufs, agneaux et chevreaux, avaient été amenés à Bár-nam-tar-ra (mu-na-gin-gin-na-am₆), puis emmenés par le « régisseur » des bergeries, En-kug. (col. IX, X). Le document, comparable à DP 205, quoique plus long, a donc été composé en vue de notifier l'entrée du petit bétail dans les bergeries. La plupart des donateurs n'ont livré qu'un animal ; mais le prêtre de Nanše (col. II) a offert un mouton et deux agneaux. On sait que la fête en question, le « Manger de l'orge de Nanše » pouvait durer sept jours. Peut-être les trois animaux avaient-ils été amenés en vue des sacrifices répétés en l'honneur de la déesse Nanše ?³

Fö 179 nous apprend également que les femmes, dont le rôle dans la société sumérienne était considérable, pouvaient (ou devaient), elles aussi, fournir des animaux. Il est significatif que la femme du prêtre de Nanše en ait offert trois, comme son mari⁴ : un mouton, un chevreau et un agneau. En tout cas, nous devons nous souvenir que si les offrandes nommées maš-da-ri-a correspondaient dans une certaine mesure à nos contributions, la richesse

(1) Cf. *CSC*, chap. VI, et, particulièrement, Nik 23 et DP 53.

(2) Cf. *infra*, p. 64.

(3) Cf. Nik 23 et RTC 47, texte traduit et commenté dans *CSC*, pp. 269 ss.

(4) Je fais allusion au saĝa-dNanše nommé à la col. II. S'il s'agit du prêtre appelé Sig₄-ki, indiqué plus haut comme responsable de l'offrande d'un chevreau, son apport serait de quatre animaux et non de trois. De toute façon, la femme du prêtre de Nanše donne plus que les femmes des autres prêtres ou notables. Cf. DP 206, II, III.

du donateur ne suffisait pas à les déterminer : le prêtre de Nanše donnait davantage pour Nanše que pour Ba-ú¹.

Les autres femmes dont le nom est livré par Fö 179 sont celles des autres prêtres et de quelques notables : la femme de l'arpenteur, celle de l'intendant En-ig-gal, celle d'un garàš², celle d'un cultivateur (engar). Les autres donateurs appartiennent aussi à la catégorie des prêtres et des fonctionnaires administratifs ; on relève, à côté des noms de différents saĝa, ceux de l'écuyer du PA.TE.SI, du šudúg du Pa₅-sir³, du scribe Amar-MÛŠ-za, d'un contrôleur du cadastre (saĝ-sug₅), d'un *surveillant* (gal-ùĝ), de deux autres scribes dont le nom est illisible, d'un messenger ou héraut (sukal-maĝ), d'un commerçant (gal-dam-gàr- PA.TE.SI. En conclusion, il faut avouer que Fö 179 ne nous autorise pas à affirmer que les offrandes de la fête de Nanše nommée še-kú étaient uniquement composées de petit bétail.

Mais des tablettes d'un autre type inclinent à croire que l'obligation d'offrir un chevreau par personne s'était peut-être maintenue, depuis les origines de la coutume, et selon le sens étymologique du mot maš-da-ri-a, en tout cas pour une catégorie particulière de serviteurs des princes, celle des chefs d'équipe (ugula).

DP 87 et Fö 60 concernent la fête du « Manger de l'orge » de Nanše, sous la cinquième et la sixième année de Lugal-an-da ; Nik 173 (L. 2) et VAT 4752 (*Or.* 9/13, p. 221), la fête du « Manger du malt » de la même déesse ; Nik 181 (L. 6), l'une de ces deux fêtes (izin...^dNanše-ka). Sans doute, rien ne nous donne la certitude que les chefs d'équipe ne joignaient pas au chevreau offert quelques denrées végétales ; mais la formule grâce à laquelle il est évident que DP 205 ou RTC 46 sont des pièces de comptabilité intéressant les bergeries⁴ ne figure pas sur tous les textes relatant les offrandes des ugula.

On est ainsi autorisé à conclure, au moins en ce qui concerne DP 87 et Fö 60, que la rédaction se rapporte à la seule réception des offrandes, et que, par conséquent, si elles avaient été accompagnées d'autres dons, le scribe l'aurait indiqué. On lit seulement après šu-niĝin: 11 (ou 12) maš maš-da-ri-a ugula-ne izin-še-kú-^dNanše-ka, et le sceau de Bār-nam-tarra. Dans Nik 181, ce sceau est suivi, mais après deux cases dont

(1) Cf. *supra*, p. 39 : trois textes mentionnent, pour cette fête, deux offrandes seulement.

(2) Cf. *supra*, p. 20, n. 7.

(3) Cf. *CSC*, p. 174, n. 4 et p. 398.

(4) Cf. *supra*, p. 39.

une seule, sans doute, contenait un nom propre, et comme en *post-scriptum*, de la phrase : LAK 535-e ba-ra.

On retrouve, enfin, dans Nik 173, la structure des dernières phrases de DP 205, mais l'infixe -na- du datif répond à la postposition -ra, exprimée après les nom et qualité de Bár-nam-tar-ra (V), et l'on précise, avant de noter qu'En-kug a emmené les animaux (VI), qu'ils ont été marqués par l'intendant (En-ig-gal nu-bànda zag-bí-šuš, col. VI). Les formules facultatives indiquant cette opération et l'entrée des chevreux dans les bergeries, ne semblent donc pas traduire l'intention qui provoqua la rédaction de ce genre de documents : elles apparaissent comme accessoires, et peut-être superfétatoires.

De toute façon, c'est le seul cas où nous sommes en présence de la mention d'apports identiques pour tous les donateurs, malgré deux exceptions à signaler : selon Nik 173, deux des chefs d'équipe ont livré, l'un une brebis (I), l'autre un agneau (II). Quelques accommodements étaient donc possibles ; je crois, néanmoins, que le caractère « obligatoire » de l'offrande — on aimerait dire : de l'« imposition » d'un chevreau — est d'autant moins douteux qu'elle est faite par des gens dont le rang social, très probablement inférieur à celui des prêtres et des hauts dignitaires, est le même. Ils nous sont connus par Nik 173, DP 87, VAT 4752 (*Or. 9/13*, p. 221), Nik 181, ainsi que par Fö 60.

Les quatre premières tablettes livrent le nom d'un certain nombre de personnages dont le titre est ugula-me, suivis d'un autre groupe qualifié de engar-me ou, dans Nik 173, de engar-ki-gub-me¹ et enfin, sauf dans Nik 173, le nom de l'ânier En-tur⁵. Tous ces individus sont pourtant désignés dans le résumé (šu-niġin) par le titre de ugula-ne. Faut-il penser qu'ici encore le šu-niġin ne mentionne que les éléments les plus importants ?² Je préférerais admettre que les cultivateurs et l'ânier avaient « rang » d'ugula, bien qu'ils ne fussent pas, à proprement parler, des chefs d'équipe ; car il est évident que le pluriel ugula-ne du résumé n'a pas été employé sans intention, dans tous les textes, au lieu de ugula-me, qualifiant le premier groupe de serviteurs. Le pluriel indiqué par le suffixe -me avait peut-être une extension plus restreinte que le pluriel exprimé par -ne ?³

(1) Litt. : « cultivateur qui se tient sur la terre », peut-être en opposition au personnel « volant » ?

(2) Cf. *supra*, p. 39, et *infra*, pp. 46, 58, 64 ; 73, n. 1.

(3) De même que le total indiqué par gù-an-šè est presque toujours plus général que celui du šu-niġin.

Fö 60 nomme d'abord trois laboureurs (sağ-apin) qui faisaient partie des ugula d'après les textes précédemment analysés : Šeš-lú-dùg, É-me-lám-sir, Inim-ma-ni-zid ; ce sont donc des chefs d'équipe exerçant le métier de laboureurs. DP 130,I, nous fait savoir que, sous Uru-ka-gi-na, ils portaient également le titre de šub-lugal¹. AN-bàd, nommé ugula dans les quatre textes examinés ci-dessus, est, d'après Fö 60,II, chef des uku-uš² ainsi qu'un certain Dam-diğir-ğu (cf. DP 138,VIII). Lú-kur-rí-bi-gi₄, autre ugula selon Nik 173,II, est sans doute un vacher bien connu (cf. TSA 20,IV), alors que l'ugula Ur-bu₄-sağ (Nik 181,II) pourrait être un berger (cf. Nik 198,II).

En résumé, nous avons affaire, dans tous les documents qui signalent l'offrande d'un chevreau par personne, non plus à des prêtres ou à des fonctionnaires administratifs, mais aux « cadres » des laboureurs, des bergers ou éleveurs, et aux chefs qui veillent sur les exploitations³, ainsi qu'aux uku-uš, dont le travail est moins connu : on sait pourtant qu'ils prenaient part à la moisson (cf. DP 602,III,VI).

On doit remarquer que cette offrande d'un chevreau, par les bergers et les paysans, avait lieu aux fêtes de la déesse Nanše, dont les noms « Manger de l'orge », « Manger du malt », évoquent les travaux de la terre. N'oublions pas, cependant, que c'est à Bár-nam-tar-ra qu'on amenait les bêtes, et qu'elles allaient augmenter l'effectif des bergeries du Palais. Il n'est pas sûr que leur destin fût d'être sacrifiées ensuite à la déesse Nanše⁴.

*
* * *

(1) Cf. CSC, pp. 39, 126, 187.

(2) Cf. CSC, pp. 38, 187, 190.

(3) La phrase : X,engar-bi (« leur » cultivateur, le possessif renvoyant à des surfaces mesurées) termine des tablettes comme DP 591, DP 592, où se trouvent indiquées les parcelles données en dotation (kur₆) ou en fermage (apin-lal) à différents individus. Il semble que la surveillance de l'engar, représentant l'autorité du prince, demeure même en ce cas. Sans doute le fermage n'était-il qu'une location de terrain. Le régime de la « dotation » s'en distinguait peut-être uniquement par l'absence de dîme à acquitter, car c'était la moisson future qui était donnée, non la terre. Ces dotations variaient d'ailleurs d'une année à l'autre. Cf. CSC, pp. 40, n. 4 ; 50, 51, n. 1 ; 53.

(4) DP 25 révèle que des offrandes étaient faites, à l'occasion d'une fête religieuse nommée Èš-è(d)-ka, sans doute, d'après ce texte, dans la localité d'URU.KÁR ; peut-être en était-il de même à Lagaš, lors de la même fête, rappelée par un nom de mois (Cf. CSC, p. 410) : les documents ne nous apprennent rien de plus sur ce point.

c) de la « fête » du ki-sug_x

J'ai cru reconnaître dans ki-sug_x-šu-sug₄-ga le nom d'une fête, ou en tout cas de certaines réjouissances, ces manifestations étant peut-être destinées à favoriser ou à hâter les récoltes sur les terres laissées en jachère¹.

Cette fête exigeait d'importantes livraisons de bière ou de « pain » à bière au Palais (É-gal-la, DP 166,V²; É-gal-šè, DP 169,I³) ou chez la Princesse (Mí-šè, DP 257,I). On joignait à « cette bière et à ce « pain » du ki-sug_x » (káš-ninda-ki-sug_x-ga-da, DP 202,I⁴), probablement pour un repas de fête, des animaux sortis des bergeries d'En-kug : selon DP 202, un mouton et un chevreau sont dirigés vers les « appartements » du P.A.TE.SI (ki-P.A.TE.SI-ka-šè⁵). Je suppose qu'ils devaient être mangés, car aucun texte ne signale, à ma connaissance, un seul sacrifice aux dieux ou à quelque sanctuaire que ce soit, à l'occasion du ki-sug_x. Le caractère religieux du ki-sug_x-šu-sug₄-ga ne peut donc être reconnu. Mais il donnait lieu à des offrandes nommées maš-da-ri-a, composées de différentes sortes de ninda, de bière, d'amidonnier *mondé* (zíz-AN)⁶ et de petit bétail (cf. DP 215, DP 84; et TSA 3, Fö 182 qui ne contiennent pas le mot maš-da-ri-a⁷).

DP 84 ne représente sans doute pas la liste complète des offrandes des prêtres (saġa-saġa-ne, col. V) et de l'intendant En-ig-gal nommé parmi eux, mais une pièce de comptabilité, relative à l'entrée dans les bergeries du Palais de cinq moutons, deux agneaux et sept chevreaux (cf. DP 205, et *supra*, p. 39). On lit cependant à la colonne IV : maš-da-ri-a káš-?-ki-sug_x-šu-sug₄-ga; cette formule signifie peut-être que les animaux avaient été joints à la bière du ki-sug_x (et aux pains, à condition que le signe illisible soit ninda!; cf. DP 202,I), le signe -da étant à restituer selon DP 202,I, également. Elle n'est intelligible que selon cette hypothèse, à la fin d'une liste qui ne comprend que des offrandes de petit bétail.

Il est toutefois surprenant que la même expression — sans qu'on ait à lui ajouter -da, le mot « avec » n'ayant alors aucun

(1) Cf. CSC, pp. 62 ss. ; 218, n. 1 ; 241 ; 273, n. 1 ; 422.

(2) Texte traduit dans CSC, p. 216.

(3) Texte commenté dans CSC, p. 227.

(4) Texte traduit dans CSC, p. 241.

(5) Cf. CSC, p. 241.

(6) Cf. CSC, pp. 215, n. 1 et 320.

(7) Cf. *supra*, p. 35, n. 2.

sens — soit présente au début du šu-nigin de TSA 3, où sont énumérés les « pains », les quantités de bière et les animaux reçus, qui, on le voit, ne figurent pas dans la formule dont le sens littéral est : « bière, pains du ki-sug_x où l'on se réjouit ». Peut-être le « résumé » ne rappelle-t-il, ici encore, que les éléments apparaissant comme les plus importants¹ ; peut-être se servait-on d'une formule en usage depuis un temps où les offrandes de bière et de « pains » étaient seules exigées.

Toujours est-il que les listes décrivant les livraisons du ki-sug_x ne mentionnent jamais d'offrandes aussi variées que celles de la fête de Ba-ú. On pourrait en conclure qu'une partie de ces dernières devait être sacrifiées aux dieux auxquels on assurait ainsi des « repas » aussi riches que ceux des notables défunts et des vivants les mieux pourvus².

Il semble, au contraire, que les offrandes de bière et de « pains », caractéristiques du ki-sug_x, aient pu être consacrées, du moins en partie, à quelque beuverie offerte aux paysans par les princes. D'après les textes connus, elles étaient fournies par les prêtres, par l'intendant En-ig-gal (DP 84, L. 5), par le « secrétaire » (agrig' En-šu-gi₄-gi₄, et par un *échanson* (TSA 3, U.2).

Selon DP 84, le prêtre de Nanše offrait trois animaux ; En-ig-gal, le prêtre de Nin-mar^{ki} et celui du Temple *Blanc*, deux animaux ; les prêtres de Dumu-zid, de Nin-DAR, ceux des sanctuaires nommés Šag₄-pàd³, Ba-gár⁴ et A-ğuš⁵, un animal seulement. D'après TSA 3, II, VI, le prêtre de Nin-mar^{ki} et le prêtre de Nanše livraient trois animaux chacun, mais, à côté d'un mouton et d'un chevreau, de la part de chacun d'eux, un udu-šag₅-ga, c'est-à-dire, à ce que je crois, un mouton destiné à la cuisine⁶. On aimerait savoir si, à l'occasion des *réjouissances* du ki-sug_x, quelque part de rôti était distribuée aux serviteurs, avec la bière et les ninda, ou si la viande était réservée à la table des princes...

TSA 3 consigne encore d'autres offrandes : celle de deux animaux faite par le *secrétaire* (agrig) et par le prêtre du Temple *Blanc* ; celle d'un animal, par les prêtres de Dumu-zid, de Nin-DAR, et de l'A-ğuš, par le prêtre d'URU.KÁR et par l'*échanson*. Les

(1) Cf. *supra*, p. 43, n. 2.

(2) Cf. *CSC*, chap. IV, les repas des serviteurs ; chap. VII, p. 316, les offrandes aux notables défunts ; chap. VI, pp. 284 ss., les sacrifices aux dieux.

(3) Cf. *CSC*, p. 272, n. 1.

(4) Cf. *CSC*, p. 278, n. 1 et p. 282.

(5) Cf. *CSC*, p. 174, n. 4 et p. 232.

(6) La racine šag₅ semble indiquer qu'un animal a été « rendu bon », soit pour la cuisine, soit pour les « repas » des morts, qui vraisemblablement ne sont pas en question ici. Cf. *CSC*, pp. 27, n. 1 ; 242, n. 2 ; 270 ; 307 ; 339.

offrandes de « pains » et de bière, dont l'évaluation est difficile, car elles varient en nature et en quantité, paraissent cependant plus nombreuses et plus importantes quand le donateur est le prêtre de Nanše. Viennent ensuite, dans un ordre décroissant, celles du prêtre de Nin-mar^{ki} et du prêtre du Temple *Blanc*, puis celles des autres prêtres ou fonctionnaires. En ce qui concerne les prêtres, il semble qu'il y ait plus de dons de bière et de « pains » lorsque les animaux offerts sont plus nombreux.

Je crois qu'il faut souligner ce fait, ou cette « loi », si l'on veut, qui renforce l'idée d'une certaine réglementation des offrandes, le prêtre de Nanše paraissant le plus riche ou le plus « imposé » (sauf lorsque les offrandes vont à la fille de Bár-nam-tar-ra¹), et de leur caractère obligatoire.

3) *Les offrandes datées d'un nom de mois,
ou d'un événement particulier*

Une vingtaine de tablettes consignait des offrandes nommées maš-da-ri-a sont datées d'un nom de mois. Toutes, à l'exception de DP 333, que j'étudierai plus loin², mentionnent des apports de bétail, et — sauf Nik 219³ — de petit bétail. Les donateurs sont, dans l'ensemble, les prêtres et les hauts fonctionnaires, ainsi que leurs femmes ; ils appartiennent au même rang social que ceux dont les offrandes étaient reçues les jours de fête. Tous ces textes, excepté RTC 44, se terminent par une phrase indiquant l'entrée des bêtes dans les bergeries d'En-kug, si elles sont offertes à Bár-nam-tar-ra, ou leur prise en charge par l'intendant de la « Maison » des enfants princiers, Ur-^dIgi-ama-šè, lorsque la bénéficiaire est Gim-^dNanše.

On peut se demander, une fois encore, si de tels documents ont été établis dans le but de contrôler la remise des offrandes, ou s'ils servaient seulement de pièces comptables pour les bergeries. En ce cas, il ne serait pas prouvé que des « offrandes de petit bétail » eussent existé, et l'on pourrait supposer que des textes plus complets, notant aussi les offrandes végétales, sont perdus.

On doit également se demander, en présence de tablettes qui, datées d'un nom de mois, résument plusieurs livraisons, s'il ne s'agit pas de bilans mensuels COMPRENANT des offrandes de fête, et surtout lorsque le nom du mois emprunte celui de la fête :

(1) Cf. DP 215, et *supra*, p. 36.

(2) Cf. *infra*, p. 55.

(3) Cf. *infra*, p. 76.

id₇-izin-^aBa-ú, id₇-izin-bulùḡ-kú-^aNanše-ka, par exemple. DP 207 daté bizarrement de la formule : « le mois après la fête du « Manger de l'orge » de la déesse Nanše (id₇-egir-izin-še-kú-^aNanše-ka-la) fait penser que le bétail destiné à cette fête avait été livré en retard, le mois suivant¹. Mais, ainsi que je l'ai déjà indiqué², certains noms de mois n'évoquent aucune solennité, du moins à ma connaissance. L'argument n'est pourtant pas sans reproche, car nous ne pouvons savoir si quelque fête, même secondaire, n'avait pas eu lieu au cours du mois en question. Cependant, si la lecture d'une douzaine de « tablettes-bilans » suggère l'existence possible d'offrandes « de mois » composées de petit bétail, elle n'autorise pas à en affirmer la réalité.

Cinq autres textes, qui ne signalent qu'un seul apport, je veux dire l'offrande d'un animal par une seule personne, me paraissent, à ce sujet, d'une importance cruciale. Ces documents, en effet, semblent avoir été établis au moment de la livraison, à titre de notes provisoirement utiles, permettant de dresser, plus tard, des listes plus ou moins complètes. Rien n'eût empêché, même s'il s'agissait seulement de pièces de comptabilité pour les bergeries, de les dater, s'il y avait eu lieu, du nom de la fête plutôt que de celui du mois (cf. DP 41) ou du nom d'une circonstance particulière (cf. DP 213, 214), ou encore d'un nom de réjouissance joint à celui du mois (cf. DP 215)³.

Des cinq tablettes en question, quatre furent écrites dans la deuxième année de Lugal-an-da (Nik 168, 172 ; DP 90 ; RTC 43), la cinquième, une année auparavant (DP 81). Par une étrange coïncidence, quatre d'entre elles — RTC 43 exceptée — précisent que les livraisons ont été effectuées dans le Domaine de la Princesse (É-mí). En-kug est chargé d'emmener les animaux ; il en est de même lorsque les bêtes sont remises au Palais (É-gal ; cf. DP 210). Ce fait semble prouver qu'il n'y avait pas de barrière administrative entre l'É-gal et l'É-mí, en tout cas sous Lugal-an-da.

Nik 172 et DP 90 datent du mois du « Manger du malt » de Lugal-URU.KÁR ; la première de ces tablettes mentionne l'offrande d'un agneau tondue de la part de la femme du célèbre En-ig-gal, nommée Gal-gal ; la seconde consigne l'offrande d'un bœuf tondue de la part de Nin-bur, femme d'un arpenteur. Voici peut-être précisée une date de tondaison ?⁴ La même Nin-bur offrit un

(1) Cf. egir-id₇..., CSC, p. 409.

(2) Cf. VAT 4825 (*Or.* 20, p. 31) ; RTC 44 ; Fö 54, et *supra*, p. 19.

(3) ki-sug_x-šu-sug₄-ga-kam id₇-udu-šè-še-a-ka (col. IV).

(4) Fö 54 mentionne des béliers tondus et des béliers ayant leur toison. Cette tablette est datée du mois où l'on inscrit les bœufs (id₇-gud-du-bi-sar-a). Cf. CSC, p. 418.

autre animal, au mois où dans *leur* « Maison » on tond les moutons, (Nik 168) et la femme du prêtre de Nin-DAR, un chevreau « lourd » (lugú-d-da), au mois du « Manger du malt » de Nanše (RTC 43). Ne concluons pas trop vite que les offrandes livrées dans l'É-mí étaient celles des femmes : c'est au même endroit que fut conduit un mouton, de la part du surveillant (gal-ùḡ) En-ab-zu-a-GUB, au mois de la fête de Ba-ú (DP 81).

Ces différents textes, on le voit, donnent tous les renseignements souhaitables au sujet des circonstances qui entouraient la remise d'un animal. Nous n'avons aucune raison de ne pas les accepter tels qu'ils se présentent pour éviter d'admettre qu'on faisait des offrandes « de mois » aussi bien que des offrandes « de fête ». J'emploie à dessein ce langage inspiré du génitif sumérien id₇-da (cf. sá-dug₄ id₇-da : « rations du mois »¹, et surtout : banšur id₇-da, banšur étant le nom d'une redevance de poisson mensuelle imposée aux pêcheurs, à côté de la redevance des jours de fête nommée il²). Car il semble qu'on soit amené à rapprocher les offrandes appelées maš-da-ri-a des autres redevances, dès qu'elles cessent de paraître uniquement liées aux cérémonies plus ou moins religieuses des jours de fête. La livraison mensuelle d'un chevreau ou d'un mouton — on ignore combien de fois, dans l'année, chacun des notables y était tenu — ressemble davantage à l'une des manières possibles de s'acquitter d'un impôt qu'à un don libre et généreux.

Mais pouvons-nous, sinon affirmer, du moins supposer que ces offrandes mensuelles n'étaient pas accompagnées d'autres denrées ? RTC 44, ainsi que les cinq tablettes analysées ci-dessus, nous le permet. En effet, cette liste de 26 maš-da-ri-a³, ne comprenant que du petit bétail amené à PAB.PAB, mère de la ville, et au Palais, le mois où l'on apporte aux moutons l'orge et l'eau, en l'honneur de la déesse Nanše, n'est pas suivie de la phrase indiquant d'habitude l'entrée des bêtes dans les bergeries. Dans ces conditions, il semble bien que le scribe ait noté toutes les offrandes livrées par les prêtres et les fonctionnaires supérieurs.

Parmi les autres tablettes concernant les dons à la femme du PA.TE.SI, certaines paraissent rédigées, elles aussi, au fur et à mesure des livraisons. Quelques-unes constituent des résumés dont aucun ne donne l'apparence d'être un bilan complet relatif au mois indiqué : en effet, le nombre des donateurs varie de un à vingt-six, leur qualité change d'un texte à l'autre, ainsi que le

(1) Cf. DP 152, X.

(2) Cf. CSC, pp. 253 n. 5 ; 255.

(3) Cf. col. VII.

nom du mois ou le chiffre de l'année. On ne peut donc avoir aucune idée, ni de l'« imposition » de chaque individu, ni des entrées mensuelles dans les bergeries. La forme et le contenu des documents permettent cependant de faire d'intéressantes remarques.

Deux textes datés DE LA FIN du mois de la fête de Lugal-URU-KĀR^{ki} (cf. DP 85,II ; 208,II) confirment apparemment l'existence d'offrandes mensuelles : cette manière de dater, lorsqu'il s'agit des salaires, signifie, en effet, qu'un deuxième versement de céréales a été effectué au cours d'un mois donné, que l'on soit en avance par rapport au rythme normal des paiements, ou que l'on ait voulu rattraper un retard précédemment causé¹. On pourrait objecter, toutefois, qu'offrir un animal « à la fin du mois » manifeste un décalage par rapport à la date d'une fête célébrée au début ou au milieu de ce mois.

L'expression est plus précise, en général, lorsque l'on veut annoncer que certains personnages ont livré, au cours du même mois plusieurs animaux. Il s'agit surtout des prêtres de Nanše et de sa fille Nin-mar^{ki}, ainsi que de la femme du premier, quelquefois aussi de l'intendant de la « Maison » des enfants princiers, Ur-^dIgi-ama-šè (DP 207,I), du chef des magasins de céréales (DP 211, II) et de la femme du contrôleur du cadastre (RTC 44, IV). On lit, dans DP 209,I : 1 udu-nitağ 1 maš 1 maš-sig maš-da-ri-a...sağ-a^dNin-mar^{ki}. Cette tournure correspond, je crois, à la remise, simultanément, de trois animaux. Elle peut aussi être employée si le texte est composé après les livraisons qu'il résume, en tant que bilan : 1 udu 1 maš dam-sağ-sug₅-ka (RTC 44,IV). Mais je suppose que la formule 2-kam-ma-ka (une deuxième fois) — et ainsi de suite — est utilisée après la mention de l'offrande, quand l'ordre des différentes phrases du document suit l'ordre chronologique des apports (cf. DP 207,II). Peut-être cherchait-on à préciser nettement que les animaux, dont le total est indiqué à la fin de la tablette, avaient été reçus un par un, au moyen de l'expression maš-da-ri-a diš-diš (DP 107,III ; 206, VI)².

(1) Cf. CSC, p. 409 (til-la-ba).

(2) On lit également maš-da-ri-a diš-diš dans un texte daté, sans autre indication, de l'année 4 d'Uru-ka-gi-na : DP 88 (cf. col. III ; CSC, p. 112 et *in/ra*, p. 75). Cette apposition qualifie une chevette et treize chevreaux placés provisoirement, je crois, chez Ū-ú, fils d'En-zid. L'expression diš-diš paraît être une sorte de distributif dont la présence n'est pas indispensable. Les exemples les plus clairs de son emploi sont fournis par : 1) DP 181,III : sig-ba lú-diš-diš-e-ne... (IV) É-mi-ta e-ne-ba : « (ces) parts de laine, à chacun de ces hommes, après les avoir prélevées sur les réserves de l'É-mi, on les a données ».

2) Fö 72, IX : lú-diš-diš iku ú-rum Bár-nam-tar-

Selon DP 206, en effet, le prêtre de Nanše offrit quatre animaux (IV), et sa femme, deux (II), ainsi que le prêtre de Nin-mar^{kl} (III). Mais ce dernier, d'après DP 211, I, aurait livré un troisième mouton, le même mois de la même année (L. 5), si l'on adopte l'idée que l'id₇-udu-šè-še-a-^dNanše-ka (DP 206, VI) se confondait dans le temps avec l'id₇-udu-šè-še-a-^dNin-ġir-su-ka (DP 211, III)¹. L'offrande de ce personnage serait alors de la même importance que celle du mois du bulùġ-kú de l'année précédente (DP 209, I).

On ne peut tirer d'autres renseignements de quelque portée des textes qui mentionnent les offrandes à Bár-nam-tar-ra : la plupart d'entre eux ne sont que des notes prises au jour le jour. DP 85 et DP 210 consignent les apports de deux personnes, DP 86 et DP 207, de trois personnes, DP 208, de quatre, DP 211, de six, DP 206, de onze, et RTC 44, de vingt-cinq, environ.

Des faits analogues et aussi « contingents » en apparence, nous sont décrits par quatre textes relatant les offrandes faites à Ġim-^dNanše². Leur examen ne manque pourtant pas d'intérêt. Trois de ces documents sont datés de la même année : Lugal-an-da 6, VAT 4825 (*Or.* 20, p. 31) résume, sans nommer les donateurs, quatorze offrandes du mois de la moisson. Nik 176 signale que des animaux ont été emmenés, POUR LA QUATRIÈME FOIS, par l'intendant (4-kam-ma-ka ba-ra, col. VI). Il s'agit alors de neuf bêtes, dont l'une, j'y reviendrai³, est un cadeau du P.A.T.E.S.I. Ce sont les offrandes du mois udu-šè-še-a-^dNanše-ka. Enfin, selon Fö 54, Ur-^dIgi-ama-šè, l'intendant de la « Maison » des enfants princiers (nu-bànda-nam-dumu-gé; col. V) a mis en place cinq bêtes, au mois où l'on inscrit les bœufs (id₇-gud-du-bí-sar-a). Aucun de ces mois n'évoque une grande fête religieuse connue, et il se trouve que leurs noms occupent, dans ma chronologie relative, la deuxième, la troisième et la cinquième place⁴.

ra... En-ig-gal...mu-gíd : « à chacun de ces hommes, ces iku appartenant à Bár-nam-tar-ra, En-ig-galles a mesurés » (ils s'agit de parcelles de terrain données en dotation).

3) Plusieurs tablettes indiquant les travaux que l'intendant fait faire aux employés du Palais (complexe verbal: mu-dù). Parmi eux, DP 624 énumère les lú-IGI.NIĠÎN-me (col. III) ; DP 625, VI note lú-IGI.NIĠÎN-ne (remarquons, cette fois, l'usage du suffixe du pluriel -ne) mu-ne-dù : « (En-ig-gal)... aux IGI.NIĠÎN a fait faire (ce travail) ». Mais on lit dans un texte analogue, DP 647 : lú-IGI.NIĠÎN-diš-díš-me, en apposition à quelques noms propres (V). Sans doute a-t-on voulu préciser que le travail avait été attribué à chacun des individus faisant partie du groupe des IGI.NIĠÎN.

(1) Cf. *CSC*, p. 259.

(2) Les tablettes consignant les offrandes aux autres enfants princiers ne sont pas datées d'un nom de mois ; cf. *supra*, p. 36.

(3) Cf. *infra*, p. 76.

(4) Cf. *CSC*, p. 418.

RTC 39 (L. 5) présente, d'autre part, deux listes d'offrandes se rapportant à deux mois différents : celui de la fête du bulùg-kú de la déesse Nanše, celui de la fête de la déesse Ba-ú, c'est-à-dire, selon ma chronologie, le neuvième et le onzième mois. Il est évidemment téméraire de conclure d'après ce que l'on sait, sans tenir compte de ce qu'on ignore, et j'ose à peine écrire ce que suggère la série : 2-3-5[]-9-11, à savoir que les offrandes étaient livrables environ tous les deux mois. Cependant, si ma chronologie est exacte, comment expliquer que les offrandes de deux mois différents, le neuvième et le onzième, aient été notées à la suite les unes des autres dans RTC 39, en omettant, si elles existaient, celles du dixième mois ? Ce fait serait d'autant plus étrange, si les offrandes étaient mensuelles, que ni la première, ni la seconde liste de cette tablette (onze animaux en tout) ne représentent la totalité des offrandes pour le mois en question. Je suppose que ces deux listes rappellent, dans l'ordre chronologique de leur arrivée, les dernières livraisons du premier de ces mois, et les premières livraisons du second.

VAT 4825 (*Or.* 20, p. 31), Nik 176, Fö 54 et RTC 39 prouvent que les bergeries de la « Maison » des enfants princiers étaient sous la surveillance directe de l'intendant Ur-^dIgi-ama-šè. Mais, selon Fö 54,IV et VAT 4825, la réception des animaux¹ avait été faite par un nommé En-gil-sa, alors que la cinquième année de Lugal-an-da, les animaux avaient été marqués par l'intendant En-ig-gal (RTC 39,VI : zag-bi-šuš). Ces faits révèlent à la fois, me semble-t-il, la centralisation sur le plan administratif, l'absence de « cloison étanche » entre les différents services du Palais, la précision du contrôle des offrandes, et l'importance d'une pratique élevée certainement à la hauteur d'une institution.

Aussi peut-on se demander, à juste titre, si la faculté d'offrir *sponte sua* était parfois laissée au donateur, ou la possibilité de choisir lui-même son offrande. Sans doute, ce que nous nommons « cadeau » n'est presque jamais, de nos jours, indépendant d'une circonstance qui le permet ; il est déterminé par elle, et par la personnalité de celui qui le reçoit. Il ne doit être ni trop mesquin, ni trop riche. L'acte d'offrir a son code, fixé par l'usage. Rien n'empêche de supposer que les Sumériens se faisaient mutuellement de tels cadeaux. Mais le mot maš-da-ri-a était-il employé pour désigner de simples présents ?

Nous ignorons si les convenances avaient, seules, provoqué les offrandes dont fut gratifiée Bár-nam-tar-ra, le jour où elle mit

(1) Elle est indiquée par le verbe šu-a-bi-gi₄ (cf. CSC, pp. 368 ss.).

au monde l'une de ses filles (Nik 209). En tout cas, l'offrande d'un taurillon (gud-amar-sig) n'est pas fréquente. TSA 32 en signale une autre, mais sans préciser les circonstances dans lesquelles elle fut consentie. Ces deux textes nous apprennent que l'animal avait été livré par un membre du personnel domestique : le *grand échanson* et l'un des *officiers du « Service Intérieur »*¹. Mais un autre serviteur de l'É-šag₄, un scribe, cette fois, offrit un bœuf, à l'occasion de la naissance de cette fille de Bár-nam-tar-ra (cf. Nik 157,II), ainsi que la femme d'un batelier ; celle d'un garàš² offrit un mouton. La tablette, d'ailleurs, ne donne pas la liste des apports, mais enregistre la « sortie » — pour être mangés dans un avenir relativement éloigné³ — de quelques animaux entrés dans les bergeries lors de cet événement mémorable.

L'offrande d'un vase, de la part d'un *trafiquant* livrant d'autres produits⁴, apparaît davantage encore, à première vue, comme un acte « gratuit », du fait que d'autres documents commerciaux ne mentionnent rien de semblable. Je croirais plutôt que le *trafiquant* se libérait ainsi d'une dette antérieure, ce qui justifierait l'enregistrement du soi-disant cadeau sur une pièce de comptabilité⁵.

On pourrait expliquer, selon la même hypothèse, que des bergers, dont le nom n'est pas indiqué, eussent profité du ka-sig, des agneaux⁶, ayant lieu après l'inspection, pour faire une offrande d'*huile fine* (5 dug i-nun, VAT 4877, *Or.* 9/13, p. 239)⁷. Je reviendrai sur ce point en étudiant l'ensemble des redevances connues d'après les tablettes de Tello⁸. Mais je ne sais quelles étaient les raisons, ni même s'il y avait une raison, pour que l'intendant de la « Maison » des enfants princiers, Ur-^aIgi-ama-šè, offrit à Bár-nam-tar-ra, selon DP 214, une ânesse de deux ans, plutôt qu'un autre animal. Ce don paraît cependant plus obligatoire que spontané, si l'on considère qu'il fut fait le jour d'une *visite* de la Princesse dans le Bár-gur₅-a, *domaine* de Gîm-tar-sîr-sîr⁹, administré, bien entendu, par le nu-bànda en question.

On ignore également pourquoi le même personnage, lorsque

(1) Ĝar-tud É-šag₄-ga (TSA 32,I). Cf. *CSC*, pp. 160, 162 ss.

(2) Cf. *supra*, p. 20, n. 6.

(3) Cf. *CSC*, pp. 148 ss., et 161, l'étude de níġ-kú-dé.

(4) Cf. *supra*, p. 20 et RTC 20.

(5) Cf. *infra*, p. 56.

(6) Cf. *supra*, p. 20, n. 3.

(7) Cf. *supra*, pp. 22, 23 ; 5 dug valent 100 sila, soit 80 litres, environ. L'offrande semble trop importante pour être celle d'un seul berger.

(8) Cf. *infra*, pp. 56 ss.

(9) Cf. *CSC*, p. 361.

le PA.TE.SI se rendit dans le Domaine de la Princesse (É-mí), fit une offrande originale composée d'un agneau de lait béni (sila₄-ga-sub-ba), d'une corbeille de poisson (1 pisan nun^{ku}₆), et de plusieurs banšur¹ d'autres poissons (Fö 159,IV). Les autres donateurs livraient, comme à l'ordinaire, des moutons ou des chevreaux, plus ou moins accompagnés de bière et de petits pains à l'huile (i-ninda-bàn-da). Remarquons encore qu'un scribe (dub-sar-mağ, col. III), avec la bière, le mouton et le chevreau qui représentent déjà un apport considérable, offrit trois cents pains « pointus » (ninda-ğir) qui pouvaient être obtenus à partir de la farine, et non de produits résultant de la fabrication de la bière², ainsi que six cents pains d'orge blancs (ninda-babbar-še).

Si nous ignorons pourquoi tel individu fit telle offrande, il semble bien qu'une si grande quantité de pains ait été destinée, avec le poisson et la bière, au repas d'un jour de fête³, pour un nombre assez important de convives, et que nous ayons à noter, une fois de plus, un rapport étroit entre la nature des *cadeaux* offerts au prince, et les exigences du moment. Il est dit, en tout cas, à la colonne X, que le petit bétail, et lui seul, avait été immédiatement *réparti* ou *partagé* — aucun complément ne détermine le sens du verbe — par le PA.TE.SI: udu-bi PA.TE.SI-gé igi-ni-ta e-ğa-la: « ce petit bétail, le PA.TE.SI, devant ses yeux, les a *partagés* ». Il est possible que les dix œufs d'oie du prêtre de Nin-mar^{ki} (col. VI, VII) et le vase (bur-BŪN-SÁ), mentionné seulement dans le résumé (col. VIII), aient été considérés par le prince comme des cadeaux personnels⁴...

1) Cf. *infra*, p. 56, n. 1.

(2) Cf. *CSC*, p. 74.

(3) Le pain, la bière et le poisson constituaient l'ordinaire des repas pour les serviteurs du Palais. Cf. *CSC*, chap. IV.

(4) Le vase bur-BŪN.SÁ pouvait être offert aux dieux : cf. DP 71, I; mais c'est aussi un cadeau de mariage pour le fils du PA.TE.SI. Cf. DP 75,II et V. D'après ce dernier texte, on sait qu'il en existait de grands et de petits (gu-la; tur).

IV. Les offrandes et les redevances

La corporation des pêcheurs de Lagaš était soumise, on le sait, à deux sortes d'«impôts» nommés *banšur* et *il*. Le premier devait être acquitté tous les mois, comme en témoigne la formule *ku₆-banšur-ra-id₇-da¹*. Deimel se sert du mot «Festgabe» pour définir le second (cf. *Or.* 21, p. 71), sans doute parce que, dans la majorité des cas, en effet, le poisson *il* était livré les jours de fête².

On croit que ces redevances constituaient des prélèvements, effectués par le Palais sur le produit de la pêche, une dîme, si l'on veut, dont le montant, fixé d'avance³ pour les différentes catégories de pêcheurs, — pêcheurs de mer et pêcheurs d'eau douce — était surtout perçu en nature. Chaque livraison était déduite de ce qui était exigible ; la dette qui restait parfois, à la fin d'une année⁴, devait être réglée au cours des années suivantes : DP 280,VI, montre que les comptes pouvaient embrasser trois années (*lal-a 1, 2, 3, diš-diš-a e-ġar*)⁵. Mais les pêcheurs avaient aussi la possibilité de s'acquitter au moyen d'argent versé en sicles (*gín-kug*; cf. Fö 20)⁶. De plus, DP 333 et TSA 50 révèlent que certains pêcheurs (*il* s'agit, dans ces textes, du chef des pêcheurs de mer, *Lugal-šag₄-lal-tu₁₂(g)*) offraient également des *maš-da-ri-a*.

Selon DP 333, ces offrandes furent jointes au poisson *banšur* du huitième mois, selon TSA 50, au poisson *il*. Ces faits m'ont paru assez surprenants, à première lecture, car il ressort de toute une série de documents comparables à DP 280, que les malheureux pêcheurs avaient déjà bien du mal à s'acquitter de leurs redevances. D'autre part, ils sont absents des textes où sont uniquement consignées les offrandes nommées *maš-da-ri-a*.

(1) Cf. DP 289,IV ; RTC 33,I et CSC, p. 255.

(2) Cf. CSC, pp. 253, n. 5, 254 ss.

(3) Cf. DP 294 et CSC, p. 255, n. 4.

(4) Cf. CSC, pp. 220, n. 2 ; 255, n. 5 ; 263.

(5) Litt. : « les restes des années 1, 2, 3, ensemble on les a placés ».

(6) Texte traduit dans CSC, p. 387.

Enfin, ces dernières paraissent avoir été, surtout, imposées aux prêtres, aux fonctionnaires supérieurs, aux chefs d'équipe des laboureurs et des bergers. J'ai peine à croire que les offrandes (maš-da-ri-a) indiquées dans DP 333 et TSA 50 aient été des dons « gratuits » destinés à conquérir la faveur du prince, alors qu'il n'est même pas désigné, contrairement à l'usage, et que le complexe verbal mu-túm termine les deux tablettes, sans infixe du datif, bien entendu. Cette hypothèse ne peut, certes, être rejetée sans risque d'erreur, mais une phrase de RTC 44 en suggère une autre, plus satisfaisante, je crois.

On lit, en effet, à la colonne II : 1 udu banšur-lal-a Ū-túm šu-ku₆[-a-dùg]¹. Le document énumère 26 maš-da-ri-a (cf. col. VII), c'est-à-dire vingt-six têtes de petit bétail. Il paraît hors de doute que l'offrande d'un mouton, de la part de ce pêcheur d'eau douce, devait compenser le « reste » dû de poisson banšur². Les redevances non versées pouvaient donc être acquittées au moyen du poisson, les années suivantes, ou bien en sicles d'argent, ou à l'aide d'un mouton, ce qui ne peut surprendre lorsqu'il s'agit d'une civilisation où les paiements en nature étaient les plus nombreux. On doit s'étonner davantage que la livraison de ce mouton figure parmi les maš-da-ri-a, car le fait que ces offrandes soient adressées personnellement à un personnage princier, qu'elles soient surtout l'apanage des prêtres, que de longues listes en soient dressées à propos des grandes fêtes religieuses, nous entraîne à les concevoir comme extérieures au « système fiscal » proprement dit.

La phrase si explicite de RTC 44 prouve qu'il n'y avait pas de différence de nature entre les maš-da-ri-a et les autres redevances. Nous en verrons d'autres preuves. En ce qui concerne les pêcheurs, j'incline à croire que les offrandes notées dans DP 333 et TSA 50 n'étaient pas des cadeaux ; sans doute ne correspondaient-elles pas non plus au règlement d'une dette, qui aurait été indiquée par l'expression lal-a³. J'ai supposé qu'il fallait voir en ces offrandes des avances sur les versements ultérieurs. On peut, en effet, imaginer que si le produit de la pêche rendait

(1) Litt. : « un mouton, banšur restant, U-túm, pêcheur d'eau douce ». Banšur est généralement épithète de ku₆ (poisson), comme dans DP 333, III. Le même mot sert aussi, parfois, à désigner une mesure (cf. *Or.* 9/13, pp. 206, 207, et ci-dessus, p. 61). Ce pêcheur d'eau douce est nommé dans Fö 19, II et DP 327, III. Cf. DP 287, I : banšur-lal-a-è(d)-a-am₆ : « banšur restant versé ».

(2) Peut-être les chevreaux exigibles selon Fö 190 (cf. *CSC*, p. 256) jouaient-ils le même rôle : le mot maš-da-ri-a n'est pas utilisé dans ce texte.

(3) Cf. DP 290 : (I) ba-il lal-a (II) im-ma-sè...mutúm : « ces tortues il, reste de l'année dernière... (il) les a apportées ».

parfois difficile le paiement de la dime, il devait y avoir des jours plus heureux où le poisson pris dépassait les quantités dues au Palais. L'hypothèse d'un don « gratuit » semble moins compatible avec les faits connus par ailleurs.

Retenons surtout de cette analyse que les impôts de poisson pouvaient être acquittés par l'offrande d'un mouton, noté parmi les *maš-da-ri-a* (RTC 44), et nous ne serons pas surpris qu'un jardinier-arboriculteur ait donné une chevrette à la place des dattes qu'il n'avait pas livrées (RTC 39, II, III)¹. Les tablettes du type *še-ġar*, qui résument les quantités de céréales prélevées sur les réserves du Palais pour être attribuées aux bergers et à quelques autres éleveurs, nous apprennent que des rations étaient accordées aux *nu-giri* (b) pour leurs chevreux². Nous ne savons rien d'autre au sujet de la présence de ces animaux chez eux, mais on peut supposer qu'elle résultait d'un privilège, et que ces jardiniers se privaient parfois d'un animal pour s'acquitter de leurs dettes.

Le montant de leurs dimes est inconnu : les documents qui rendent compte de certaines livraisons de fruits ne précisent pas s'il s'agit d'une récolte, d'une commande particulière ou de redevances (cf. DP 106, 108). Les jardiniers ne figurent pas habituellement sur les listes de *maš-da-ri-a*; le témoignage fourni par RTC 39 doit donc être considéré comme exceptionnel, de même que celui de RTC 44, concernant l'offrande d'un pêcheur. Mais le texte de RTC 39 est plus difficile à interpréter.

En effet, si le mot *maš-da-ri-a* qualifie, dans le *šu-niġin*, l'ensemble des animaux énumérés³, y comprise la chevrette du jardinier *Lugal-usar-ra-nād*, le terme *LUL.GU*, en lequel Deimel voit le nom d'une sorte d'offrande⁴, se trouve dans la phrase qui nous intéresse, et son emploi n'est pas clair : (II) 1 *zeġ Lugal-usar-ra-nād nu-giri(b)-ġé bar-zú-lum-ma-ka LUL.GU-šè mu-ag* : « une chevrette, le jardinier-arboriculteur *Lugal-usar-ra-nād*, à la place des dattes, en tant que *LUL.GU*, l'a utilisée »⁵. Cette traduction rend compte de

(1) J'explique ci-dessous cette interprétation.

(2) Cf. *CSC*, pp. 386, 387 et 113.

(3) Le total est exact, à cela près que les deux jeunes chevrettes (*šaġ₄-dùġ*) représentent la chevrette de la col. II, non qualifiée, à cet endroit, de *šaġ₄-dùġ*, et celle de la col. III.

(4) Cf. *ŠL*, p. 674, 30 et *Or.* 20, p. 41.

(5) Cf. *šè...AK* : « faire pour », « utiliser comme » (*Verbe AK*, p. 9). *LUL-GU. (šè)...AK* (*op. cit.*, p. 38) n'a pas été interprété. La parenthèse excluant *šè* de l'expression *LUL-GU...AK* ne constitue pas, à mon sens, une solution satisfaisante, alors que l'acception « utiliser comme » paraît éclairer, malgré les difficultés qui subsistent, la phrase de RTC 39.

l'essentiel, mais elle est équivoque, on le verra plus loin, du fait que LUL.GU pourrait se rapporter, soit à la chevrette, soit aux dattes qu'elle a remplacées.

Si, en effet, LUL.GU est vraiment, comme le croyait Deimel, le nom d'une sorte d'offrande, doit-on comprendre que le jardinier a utilisé la chevrette en tant que LUL.GU de DATTES ? C'était apparemment l'opinion de Deimel, bien qu'on ne sache pas au juste à quelle tablette il se réfère, à propos de ce point précis, lorsqu'il écrit, pour définir LUL.GU : « eine Abgabe an den Tempel von Lämmern, Schafen, Ziegen, Wolle, Datteln, Fischen » (*ŠL*, p. 674, 30). Je ne connais pas d'autre texte, si l'on excepte RTC 39, permettant de croire à l'existence de LUL.GU de dattes. Or, la phrase contenue par cette tablette, transcrite ci-dessus, pourrait vouloir dire que la chevrette avait été livrée comme LUL.GU, c'est-à-dire qu'elle avait pris la qualité de LUL.GU.

Mais si LUL.GU signifie « Abgabe », mot exprimant de quelle offrande il s'agit, l'animal ne pourrait plus être qualifié de maš-da-ri-a, et l'on devrait admettre que ce mot, utilisé dans le šu-niġin ne se rapporterait qu'aux éléments les plus nombreux¹. Le cas est d'autant plus embarrassant que maš-da-ri-a est employé à la colonne III, après la liste des offrandes suivant celles du jardinier, comme pour les opposer à celles qui les précèdent. Il faut noter, cependant, que le maš-da-ri-a du šu-niġin joue le rôle d'apposition par rapport à tous les animaux, même à ceux qui sont énumérés aux colonnes II et III, et qui, contrairement à l'usage, ne sont pas qualifiés dès les premières cases, c'est-à-dire après l'énoncé de la première offrande.

Une autre idée se présente à l'esprit lorsque l'on considère tous les textes où figure LUL.GU². Je l'exprimerai tout de suite, pour plus de clarté : LUL signifie « menteur », et ce signe évoque la tromperie ou le leurre. Quelle que soit la lecture de LUL.GU, il garde sa valeur idéographique, et pourrait vouloir dire, en éliminant la nuance péjorative, qu'une chose en remplace une autre : le jardinier dont il est question dans RTC 39 aurait alors « à la place des dattes, en tant que « remplacement », utilisé la chevrette ». L'offrande de cet animal (maš-da-ri-a) aurait remplacé la livraison des dattes ; LUL.GU-šè rendrait seulement plus explicite la postposition composée bar....a³.

(1) Cf. *supra*, p. 43, n. 2.

(2) Ce mot, qui concerne directement les rapports entre le paiement des redevances et les maš-da-ri-a, exige une étude longue et difficile qui a sa place dans le présent chapitre, malgré l'ampleur du développement nécessaire.

(3) Cf. *Abrégé*, p. 66.

Examinons maintenant une série de textes où LUL.GU est suivi de è(d)-a; è(d) signifie : « sortir », « mettre au jour », « payer »; le nom verbal è(d)-a : « payé », « produit », ou : « à payer », « à rendre visible »¹. LUL.GU-è(d)-a apparaît tantôt en tête du document, par exemple dans Fö 127, tantôt comme attribut, après une liste d'animaux (voir VAT 4841, *Or.* 20, p. 26), tantôt comme expression nominale désignant un état de comptabilité duquel on a déduit quelque chose (cf. Nik 191,V ; 192,IV).

Je me propose de montrer d'abord que è(d)-a ne peut avoir la fonction de participe passé lorsqu'il fait suite à LUL.GU. On ne saurait ôter quelque quantité que ce fût, correspondant à un nombre d'animaux que l'on vient d'amener, qui ont été inspectés et comptés², d'un état relatif à des *offrandes*³ déjà faites.

Mais on peut retirer une quantité correspondant à un « reste à livrer » d'un état des « *Offrandes* à présenter ». En effet, lorsque LUL.GU-è(d)-a se trouve au commencement du texte, soit en tête (cf. Fö 127), soit après une brève liste d'animaux (cf. VAT 4841, *Or.* 20, p. 26), lal-a est placé devant le complexe verbal e-ta-zig, ou nu-ta-zig, ce qui veut dire que des animaux marqués (zag-bí-šuš) et rendus à leurs bergers ont été — ou non — déduits d'un « reste à livrer ». LUL.GU-è(d)-a pourrait être employé pour signifier que ces animaux font partie des *offrandes* à présenter, ou restant à fournir depuis l'inspection du petit bétail⁴.

Il est évident que la disposition interchangeable :

LUL.GU-è(d)a.....lal-a e-ta-zig (Fö 127,I,VIII),

lal-a.....LUL.GU-è(d)a e-ta-zig (Nik 191,I,V),

n'est intelligible que si l'on donne aux deux termes lal-a et LUL.GU-è-a des sens relatifs, et non ceux de « choses en soi », car il est indispensable que, dans les deux cas, le tout soit plus grand que la partie. Lorsque LUL.GU-è(d)-a est inscrit en tête du texte, il s'agit d'une qualité attribuée à un petit nombre d'animaux pouvant être déduit d'un « reste » plus important que lui ; lorsque lal-a est énoncé en premier, les animaux qui restaient à livrer et viennent d'être inspectés et comptés, ne sauraient être déduits que d'un état des offrandes « à présenter ». Pour mieux comprendre ce qui se passait, il faut se rappeler que les redevances pouvaient ne pas être acquittées tout d'un coup, et considérer

(1) Cf. CSC, p. 394.

(2) Cf. : ùz-IGI.ĜAR-ma-šid-da (Nik 191,III ; 192,II).

(3) La traduction d'« offrandes » qui est celle du *SL*, p. 674, 30, n'est utilisée ici que provisoirement, en vue de la discussion.

(4) LUL.GU-è(d)a IGI-ĜAR-udu-ka-kam (VAT 4841, *Or.* 20, p. 26).

qu'un nombre d'animaux une première fois ôtés de la liste des LUL.GU-è(d)-a, cette liste peut s'appeler « reste », mais qu'au moment où le dernier reste est livré, il n'est plus possible d'écrire qu'il a été ôté du reste...

Sans doute disait-on, dans ce cas, que « tout ce qui restait » avait été ôté d'une liste qui, même plusieurs fois réduite, constituait encore celle des LUL.GU-è(d)a. Autrement dit, la disposition : lal-a...LUL.GU-è(d)a e-ta-zig équivaldrait à « pour solde de tout compte », même si la dette avait été acquittée en une seule fois. C'est probablement pour cela que la formule indiquant, à ce que l'on croit, l'acquittement d'une dette (dub-bé e-PI-bal)¹ figure dans Nik 192,III, mais non dans les textes où les animaux qualifiés de LUL.GU-è(d)-a sont déduits d'un reste (lal-a)².

Serrons le problème de plus près. De même qu'on peut lire dans DP 280,II : lal-a-im-ma-kam : « reste de l'année dernière », à propos de poissons, Fö 24 mentionne, après quelques quantités de poisson il (col. I, II), des quantités plus petites qualifiées de LUL.GU-è(d)a-im-ma-kam, c'est-à-dire : « LUL.GU-è(d)-a de l'année dernière » (col. II). Ne vient-il pas à l'esprit que LUL-GU-è(d)-a et lal-a sont des expressions de même nature, et que la traduction : « offrandes à présenter de l'année dernière » convient moins, pour LUL.GU-è(d)-a, que « remplacement³, à présenter, de l'année dernière » ?

En effet, de deux choses l'une : ou bien les poissons dits LUL.GU-è(d)a ne sont que des poissons il non livrés, et le mot abstrait « remplacement » est justifié ; ou bien il s'agit d'une autre sorte d'offrande LUL.GU qui ne serait pas mentionnée en ce qui concerne l'année en cours. Mais la colonne V qui résume les livraisons indique, comme complément d'objet du verbe mu-túm, le poisson il ; les quantités précédant LUL.GU-è(d)-a semblent donc en faire partie.

D'autre part, une liste de poissons nommés ku₆-LUL.GU-è(d)-a-am₆⁴ figure, dans Fö 165,III, après une première liste qualifiée de ku₆-banšur-ra-kam (II). Il faudrait donc admettre, si LUL.GU était le nom d'une offrande particulière, qu'elle serait jointe (mais toujours en retard, puisque è(d)-a ne peut signifier que « à présenter »), tantôt au poisson il, tantôt au

(1) Cf. CSC, pp. 32 et 403.

(2) On ne la trouve point dans Nik 191 non plus. Mais les scribes variaient à tel point la rédaction de leurs tablettes que ce fait n'est pas concluant.

(3) Cf. *supra*, p. 58.

(4) On ne peut, je crois, considérer que comme une erreur matérielle la présence d'un signe DU devant UD-DU (=è).

poisson banšur (respectivement : redevances de fête, redevances de mois)¹, et que, par surcroît, les malheureux pêcheurs devaient encore offrir des maš-da-ri-a (DP 333).

En conclusion, il me semble plus raisonnable de croire que l'engagement de régler les redevances il et banšur, si fréquemment attestées, suffisait à l'obtention du droit de pêche, et que, dans Fö 24, comme dans Fö 165, l'expression LUL.GU-è(d)a indique un retard dans l'acquittement de la dette ; que les offrandes dites maš-da-ri-a (DP 333) correspondraient, au contraire, à un versement effectué en avance, et que le terme lal-a désignait les bilans déficitaires parfois sur un espace de plusieurs années (DP 280).

Mais l'expression LUL.GU (« Abgabe », selon le ŠL, p. 674, 30) s'emploie aussi à propos de la laine. On lit, en effet dans DP 258, I (U. p. I) : 2 udu-síg LUL.GU-ag síg-ġa-ad²-kam. Il est question, ainsi que dans Fö 73, de moutons que le PA.TE.SI a fait tondre.

Devons-nous comprendre : « 2 moutons à laine, offrande à faire³ de laine blanche » ? Pourquoi parlerait-on de la couleur, ou de la qualité de la laine de ces animaux, et non de celle des 20 moutons à laine nommés avant eux, et qui serait le donateur de cette laine blanche ? Le berger Niġin-mud (DP 258,I ; Fö 73,II) ?

Voici le texte de la première phrase de DP 258 : 20 udu-síg udu-dub-kam 2 udu-síg LUL.GU-ag síg-ġa-ad-kam ba-ġar. Niġin-mud. Si je ne me trompe, le verbe ba-ġar opposé à udu-dub signifie qu'à côté des « moutons de sa tablette », c'est-à-dire de ceux qui étaient habituellement à sa charge, deux animaux avaient été placés provisoirement chez le berger Niġin-mud⁴. Ce dernier n'aurait pu, dans ces conditions, offrir une laine qui n'était pas à lui⁵. Ici encore, je préférerais traduire LUL-GU par « remplacement », et la phrase entière comme

(1) Autrement dit, pour schématiser ma pensée, les équations : « il+LUL.GU-è(d)-a = il », « banšur+LUL.GU-è(d)a = banšur », paraissent moins logiques que : « il+remplacement de il = il » ; « banšur+remplacement de banšur = banšur » (cf. Fö 24 et Fö 165). Cependant les totaux ne sont pas effectués, ce qui prouve, sans doute, que les diverses quantités n'appartiennent pas tout à fait à la même catégorie.

(2) Écriture phonétique, rare dans les textes économiques, pour ġád. Cf. Fö 73,I (L. 5) : LUL.GU-ag-síg-UD-kam.

(3) En tout cas, elle n'est pas faite, puisque les moutons sont tondus en même temps que les 20 moutons de la tablette.

(4) Cf. CSC, pp. 84, 85, 112, 113 ; 188, 391.

(5) Les redevances des bergers des moutons à laine étaient d'ailleurs payées par la remise de certains animaux — et pas seulement de leur laine, ou, à défaut, par de l'argent (cf. *Cônes B-C*. d'Uru-ka.gi-na, col. III, IV ; *ISA*, p. 78).

suit : 2 moutons à laine ; remplacement fait en ce qui concerne la laine *blanche* (litt. : « de laine *blanche* »).

Cette interprétation pourrait être confirmée par celle d'un passage de la *Plaque Ovale* d'Uru-ka-gi-na, col. I, *ISA*, p. 86. selon laquelle certains personnages, tels que des chefs d'équipe, des chantres, des cultivateurs et des brasseurs, pouvaient ou devaient s'acquitter d'un impôt ou d'une redevance au moyen de laine *blanche*. On peut donc légitimement supposer que les animaux placés, pour un temps, chez les bergers en question, avaient été saisis du fait de leur carence. Il resterait à préciser si les moutons devaient être rendus après la tondaison, ou s'ils avaient été purement et simplement confisqués.

Fö 73 attribue à Nigin-mud — l'année n'est pas la même que celle de DP 258 — en plus des vingt moutons « de sa tablette », et des deux moutons *en remplacement pour* la laine blanche, un mouton qualifié de maš-da-ri-a-ni. Le verbe ba-gar, qui suit cette énumération, se rapporte apparemment aux trois derniers moutons, puisqu'il figure aussi, dans DP 258, après l'assertif -kam (cf. *supra*, p. 61). La présence de ce verbe empêche de prêter à Nigin-mud l'intention d'offrir un jour ces moutons à la Princesse : j'ai expliqué ailleurs¹ que le possessif -a-ni semble exprimer, pour le berger, le fait d'avoir en garde les moutons REÇUS à titre d'offrande. LUL.GU-ag et maš-da-ri-a-ni seraient donc deux épithètes employées parallèlement, afin de distinguer des udu-dub les moutons se trouvant « placés » pour un certain temps chez un berger.

La traduction qui me paraît la meilleure pour LUL.GU permet de comprendre l'emploi de ag et de è(d)-a après ce terme : ag veut dire que le *remplacement* a été fait ; des moutons ont été mis en place, à toutes fins utiles. LUL.GU-è(d)-a désigne des des animaux que l'administration du Palais n'avait pas encore reçus, et qu'il fallait « sortir », c'est-à-dire : « présenter », « produire ». Si l'on traduisait LUL.GU par « Abgabe », et LUL.GU-ag par « offrande à faire »², LUL.GU-è(d)-a par « offrandes à présenter », la nuance exprimée par le choix de l'une ou l'autre des deux racines verbales ne serait plus intelligible, et ce que l'on sait de la langue sumérienne n'autorise pas à mettre sur le compte du hasard l'usage de ag ou de è(d). Il ne faut jamais oublier que la même idée, celle d'apporter, par exemple, peut être transmise par plusieurs racines verbales, faisant image, selon la nature de leur complément d'objet (cf. *CSC*, p. 205).

(1) Cf. *CSC*, p. 112. Ce possessif n'est même pas indispensable : voir DP 156, VII.

(2) Cf. *supra*, p. 61, n. 3.

En résumé, selon la définition du ŠL, p. 674, 30, rappelée ci-dessus, p. 58, LUL.GU désignerait des offrandes de petit bétail, de laine, de poisson et de dattes. Il n'est pas sûr, on l'a vu, que LUL.GU-šè (cf. RTC 39, et *supra*, p. 58) et LUL.GU-ag (cf. DP 258, Fö 73 et *supra*, p. 61) prouvent l'existence d'offrandes LUL.GU de dattes ou de laine. Toutefois, l'expression LUL.GU, si elle signifie, comme je le crois, « remplacement », peut se rapporter au règlement des redevances, notamment lorsque des animaux sont donnés à la place de dattes ou de poisson.

Le même sens de LUL.GU permet de comprendre que les pêcheurs, pour éviter de payer leurs dettes en argent, avaient la possibilité de remplacer, par certains apports de poisson, celui qu'ils n'avaient pas livré à titre de banšur ou de íl (cf. Fö 24 et 165, et *supra*, p. 60).

Il me reste à signaler que le même processus pouvait être adopté par les bergers. Leur impôt, ou l'un de leurs impôts, se nommait bar-dúb-ba (litt. : « toison frappée ») — voir CSC, p. 392 — et il apparaît que les animaux non remis au moment de l'inspection (IGI.ĜAR) étaient exigés lors du rassemblement correspondant au ka-sig₉ (cf. VAT 4841, Or. 20, p. 26 ; VAT 4459, Or. 20, p. 28 et *supra*, p. 20, n. 3). En cas de défaillance, les bergers devaient s'acquitter en argent fin (kug-luĝ-ĝa; cf. DP 519 ainsi que RTC 27, Nik 295, 296) mesure qui, sans doute, n'intervenait que *s'ils n'avaient pas fourni les animaux de remplacement* (LUL.GU-è(d)-a) et peut-être seulement en attendant que ce fût possible (cf. CSC, pp. 113, 387 ss.).

Une preuve supplémentaire de la souplesse du système sumérien dans la perception des impôts impitoyablement exigés est donnée par ITT. IV, 7727, p. 71 et PL 18. Le texte nous apprend, qu'à l'époque d'Ur, des esclaves ont été « apportés » (mu-túm) comme offrande (maš-da-ri-a)¹. La mention précédant le verbe est claire, me semble-t-il : kug-lal-a-am₆, littéralement : « argent restant, certes », rappelle que les esclaves offerts compensent une dette d'argent. Cet exemple confirme le fait mis en évidence par RTC 44 (ci-dessus, p. 56), et par RTC 39 (p. 57), à savoir que des offrandes nommées maš-da-ri-a permettaient parfois de se libérer d'une redevance impayée.

Plus difficiles à définir sont les rapports de ces offrandes avec les *redevances* appelées gán-maš et avec les *taxes* (?) níĝ-íl ou íl. Le problème est d'autant plus complexe que les rapports entre

(1) Ce que signale aussi, parmi les références communiquées par A. L. Oppenheim dans AOS 32, p. 87, AO 3535 (RA 5, p. 98).

maš-da-ri-a et gán-maš ne sont pas de même nature que les rapports entre maš-da-ri-a et il. Les trois termes figurent dans DP 131, texte dont je ferai d'abord l'analyse.

En voici le début : 450 ninda gán-maš, 5 ŠL 394, a káš-gíg, níġ-il saġa-^dInanna-ka-kam; 120 ninda gán-maš, 2 ŠL 394, a káš-gíg, maš-da-ri-a saġa-^dNanše. La tablette énumère des livraisons analogues effectuées par d'autres prêtres, un scribe, un chef des magasins de céréales, et se termine par : (V) ninda, káš, maš-da-ri-a gán-maš-kam... Bár-nam-tar-ra(?) -na-túm. Cette phrase, notons-le bien, n'est pas précédée de la mention šu-niġín, et le total des pains et des quantités de bière n'est pas fait, comme si les produits qualifiés de níġ-il et de maš-da-ri-a ne pouvaient être additionnés.

C'est pourquoi il faut considérer comme contestable l'affirmation relevée dans le ŠL, p. 557, 11, b : « il ist daher ein Syn. von maš-da-ri-a, welches níġ-il und maš-da-ri-a zusammenfasst als maš-da-ri-a, DP 131 ». Il est fort possible, en effet, que le qualificatif de la colonne V, maš-da-ri-a, ne rappelle que les éléments les plus nombreux du texte¹, à l'exclusion des níġ-il. Mais on ne comprend pas pour autant que ces deux épithètes soient apposées, après l'énoncé de denrées identiques, ni le rapport de chacune d'elles avec gán-maš.

Ninda-gán-maš semble pouvoir être traduit par : « pains de champ à redevance », et la phrase de la colonne V citée plus haut par : « pains, bière, offrande de « champ à redevance » ». Ces offrandes provenaient des prêtres et des notables qui, sans doute, n'étaient pas soumis au régime du fermage. En tout cas, le fait que des ninda fussent donnés comme redevance pour les champs était assez important pour qu'un nom de mois y fasse allusion², et ces « pains », ou une partie d'entre eux, étaient distribués, à titre de gratification, à des hommes nommés pour la circonstance : lú-ninda-gán-maš-ba (DP 130, XV). On remarquera que maš est exprimé après gán, et que le terme signifiant habituellement que des terres sont données en fermage, apin-lal, ne figure dans aucune de ces expressions. On le trouve, pourtant, dans d'autres formules indiquant, soit que le montant des redevances a été acquitté au moyen de petit bétail, soit que les animaux constituent, comme le suggère A. Falkenstein³, des cadeaux joints aux redevances⁴.

(1) Cf. *supra*, pp. 39, 46, 58, et *infra*, p. 73, n. 1.

(2) Id., ninda-gán-maš-ka (DP 229, 20 et CSC, p. 399).

(3) Cf. *Cité-Temple*, p. 793.

(4) Cf. Nik 184, I : maš-gán-apin-lal-ka : « redevance de terrain donné en

Mais le revenu du fermage proprement dit était calculé en fonction de la surface du terrain évaluée en iku, dont chacun représente le carré de la corde (59 m. 40). Le calcul des redevances, ou d'une partie d'entre elles, était fait au moment de la répartition des terres, lorsque l'intendant « mesurait » (mu-gíd) la part octroyée à chaque personnage. Je donnerai quelques précisions sur ce calcul, car si j'interprète correctement, d'une part, le šu-niġin de Fö 170, d'autre part DP 594 qui permet de calculer la quantité de céréales nommée il-bi¹, il pourrait être mis en évidence que certaines taxes, fixées d'avance, étaient imposées DU SEUL FAIT DE L'OCTROI DES TERRES, et qu'une redevance supplémentaire était perçue EN FONCTION DE LA RÉCOLTE PAR IKU. Peut-être serait-ce l'équivalent de cette taxe il qui aurait été donné, selon DP 131,I, sous forme de pain et de bière, et sous le nom de niġ-il, par le prêtre de la déesse Inanna.

Les dîmes dont le montant figure à la colonne IX de Fö 170 étaient payables de deux manières : 1) en orge, comptée en gur-saġ-ġál (še-gub-ba-bi: (litt.) « leur orge présente »; -bi renvoie au nombre d'iku contenus dans la surface du champ; gub signifie « se tenir », « être présent »); 2) en argent (kug-maš-ga-bi: (litt.) « leur argent de redevance (du champ) » en forme de butte » (cf. *CSC*, p. 35, n. 1), compté en sicles. Cette somme d'argent est ailleurs désignée par la quantité d'orge qu'elle représente : še-kug-maš-ba: (litt.) « orge dans son argent de redevance » (cf. Nik 102,I; 103,I; 114,I).

Selon l'Obélisque de Maništu-SU (*MDP. II*, face A, col. 2), le prix d'un gur de blé était d'un sicle, à l'époque d'Agadé et dans la ville de Kiš. Deimel en conclut, sans doute par analogie, qu'à Lagaš, sous Lugal-an-da, le fermage était payé en nature et en argent selon les proportions de 1/6 d'argent pour 5/6 d'orge (cf. *ŠL*, p. 693, 121; *Or. 5*, pp. 22 ss.). Ces fractions correspondent, en effet, aux chiffres indiqués par Fö 170 : soit, pour 69 iku 1/4, 57 gur 1/2 30 sila et 11 sicles 1/2. Mais d'autres difficultés seraient à résoudre avant de considérer comme acquise la connaissance des dîmes en question.

En effet, dans Nik 114, les chiffres sont tout à fait différents : 2 gur 1/2 d'orge pour un gur acquitté en argent, et un gur 1/2 4/24 pour 1/4 de gur en argent. Il est vrai que nous ignorons si d'autres

fermage »; Nik 183,I : maš-apin-lal-è(d)-a : « redevance de fermage versée »; DP 244, I : maš-gán-ga-è(d)-a : « redevance du champ » en forme de butte » versée »; Fö 35,II,III : maš-gán-ga-^dBa-ú-kam...En-ig-gal...e-ta-è(d). Cf. *CSC*, pp. 35, n. 1; 58, n. 1; 392.

(1) Litt. : « leur il »; -bi renvoie au nombre d'iku.

remises n'avaient pas été faites avant celles-ci pour les mêmes terres, ou si les quantités indiquées par cette tablette ne représentent qu'un premier versement.

Mais, à propos du texte de Fö 170, Deimel ne s'est pas prononcé sur le sens d'une phrase du šu-niġin, col. IX, case 4 : maš-ki-a-bi 8. Le chiffre 8 n'est pas suivi du signe ġin; il n'est donc pas sûr qu'il désigne de l'argent. Toutefois, il est probable que ġin, exprimé dans la phrase précédente, est alors sous-entendu. Faut-il ajouter ces 8 *sicles* aux 11 sicles 1/2 de la redevance du champ ga pour connaître l'impôt en argent exigible après la mise en « adjudication » des 69 iku 1/4 ? Les 8 *sicles* concernent sans doute des (iku-)ki-a, c'est-à-dire un terrain *plat et marécageux* affermé peut-être à d'autres conditions que le terrain « en forme de butte » (gán-ga). Mais le pronom -bi qui suit maš-ki-a ne peut renvoyer qu'aux 69 iku 1/4 de la case 1 de la colonne IX, qualifiés de iku-še-GIRI(B)-a¹-apin-lal. Or, il semble bien, d'après les textes où sont consignées les surfaces données en dotation (kur₆), que la distinction entre iku d'orge et iku de terre *marécageuse* est nettement établie (cf. DP 591 et DP 578). Dans ces conditions, le terrain *marécageux*, dont la surface n'est même pas précisée², serait à considérer comme une sorte de dépendance du territoire produisant de l'orge, ce qu'exprimerait le possessif -bi, et les 8 sicles n'auraient pas à intervenir dans le calcul des redevances des 69 iku 1/4. A cette seule condition, les proportions indiquées par Deimel, 1/6 en argent pour 5/6 en orge, seraient à prendre en considération. En admettant que le prix de l'orge soit d'un sicle d'argent par gur, selon le tarif transmis par

(1) Cf. CSC, p. 40, n. 4.

(2) On lit encore dans Fö 170, X : maš-bi 4. Peut-être s'agit-il également de sicles d'argent, et d'une redevance pour 24 iku 7/8 figurant dans la case précédente. On ne peut cependant rien en déduire quant à la surface pour laquelle on paierait 8 sicles au lieu de 4, car les 4 *sicles* se rapporteraient à des iku dont le régime, lorsqu'ils étaient affermés, était sans doute différent : on les nomme iku-SIR-la-maš. Si, dans Fö 170, X, le chiffre 4 désigne bien des sicles, on pourrait conclure que ces iku étaient pris à ferme moyennant une redevance en argent, sans autre versement en orge. La vérification de cette hypothèse ne peut être faite d'après RTC 75, en raison des lacunes qui nous privent des chiffres relatifs à l'orge dû ; l'argent de redevance des iku- GIRI(B)-a-apin-lal et celui qui concerne les iku-SIR-la-maš est peut-être compris dans les 8 ġin moins 1/6 de la col. VII, la somme due au titre de maš-ki-a-bi étant comptée à part. Mais, dans Nik 114, le verbe SIR précédé du préfixe i- paraît se rapporter indirectement à l'acte de verser de l'argent, tandis que la racine gub est utilisée pour indiquer la remise de l'orge (x-še...še-gub-ba, x-še kug-maš-ba i-SIR; col. I, II). La lecture SIR n'est pas sûre, mais le sens de sir, « s'enfoncer », « couler », pourrait être pris abstraitement (= verser). Le prolongement de la liquide « r » en -la rappellerait lú-TUR. TUR-la-ne (DP 116, XV) et DÚR. DÚR-la (DP 55, VII).

l'Obélisque de Maništu-SU, la redevance s'élèverait, pour ce terrain à : 57 gur 1/2 30 sila et 11 gur 1/2 représentant les 11 sicles 1/2, soit : 69 gur 5/24, c'est-à-dire à un gur-saḡ-ḡál par iku (à 1/24 de gur près).

Étudions maintenant DP 594, dont l'importance semble avoir échappé à Deimel, puisque ni l'article sur il du *ŠL*, ni les commentaires des *Orientalia* ne mentionnent cette tablette. On y trouve plusieurs comptes d'orge, en gur-saḡ-ḡál, selon la mesure ordinaire (si-sá-ta), et cette précision, à défaut de complexe verbal explicitant le texte, signifie que l'orge a été effectivement mesurée. Chaque « ligne de compte » est suivie d'un nom propre paraissant être celui du personnage ayant livré l'orge en question, dont la quantité, énoncée en gur-saḡ-ḡál, est précédée de la mention : il-bi. Le pronom -bi renvoie à un nombre d'iku-še-GIRI(B)-a-apin-lal constituant la parcelle donnée en fermage à chacun des individus désignés.

Le nombre de gur d'orge et le nombre d'iku sont exprimés en chiffres curvilignes. Entre ces deux nombres, on lit un chiffre cunéiforme suivi du verbe i-tu₁₂(g) : « il y a ». Par exemple : 1/4 1/8 iku 4 sar 1/6, 6 i-tu₁₂(g), il-bi : 1 (gur) 1/4, Amar-ku₆-a-ki (col. I, II). Ce compte devient intelligible si l'on se souvient que, dans des tablettes du type de RTC 71 (cf. *CSC*, p. 52), le verbe i-tu₁₂(g) indique « ce qu'il y a » en fait d'orge, par iku (iku-x-šè x-gur i-tu₁₂(g)), et que la quantité d'orge est alors énoncée en gur-2-ul, dont la capacité de 72 sila est la moitié de celle du gur-saḡ-ḡál. Tous les calculs de DP 594 peuvent alors être vérifiés, sauf ceux du premier compte, en raison d'une lacune et, sans doute, d'une erreur de copie ne permettant pas de la combler.

Selon l'exemple transcrit ci-dessus, la valeur de il s'obtient en multipliant par 6 gur-2-ul ou 3 gur-saḡ-ḡál la surface indiquée en iku et en centièmes d'iku (sar), soit : $3/4 + 3/8 + 12/100 + 3/600 = 3/4 + 3/8 + (75/600 = 1/8) = 1\ 1/4$. Ce compte est celui de l'un des hommes de Ur-dul (cf. lú-Ur-dul-ka-me, col. II).

Nik 36 nous donne un compte relatif à Ur-dul en personne, ou celui de la totalité de ses gens (?) : 131 gur 1/2 4/24, pour 26 iku 1/4 8 sar 1/3. Les iku de fermage proviennent du même terrain : gán-Lugal-ra-mu-gi₄ (DP 594, V ; Nik 36, II), mais le chiffre précédant i-tu₁₂(g) est 10 au lieu de 6. S'agit-il d'un taux différent de redevance, ou d'une récolte plus abondante une année que l'autre (la date de DP 594 est malheureusement absente) ? Autrement dit, et c'est le problème le plus intéressant pour la question qui nous occupe, la quantité appelée il représente-t-elle ce qui a été « enlevé » dans les champs, c'est-à-dire la récolte

d'après laquelle on calculera les dimes de chacun, ou ce qui a été « enlevé » comme taxe par iku, étant donnés les chiffres, inconnus de nous, de la récolte ? Notons d'ailleurs que, dans Nik 36, il-bi est remplacé par še-bi (« leur orge », col. I), mais la manière dont le compte est présenté ne pouvait provoquer de confusion. Et ce compte paraît être celui d'une taxe, plutôt que celui de la récolte, pour plusieurs raisons.

En premier lieu, la méthode suivie dans l'exposé de DP 594 — indication de la surface, du nombre de gur par iku, enfin, d'une quantité de céréales résultant d'une multiplication — n'est pas identique à celle qui est utilisée pour déterminer le rendement d'un terrain (cf. RTC 71) ; en ce cas, la surface est d'abord précisée, puis le montant de la récolte, et enfin, la quantité de céréales obtenue par iku, résultant d'une division.

En second lieu, si l'on examine les tablettes qui consignent le rapport des moissons, on s'aperçoit que la production d'un iku n'est presque jamais définie par un nombre rond, mais par x -gur-2-ul suivis d'une ou de plusieurs fractions ; le compte, la plupart du temps, ne tombe même pas juste : il est arrondi à quelques sila près.

Enfin, la moyenne obtenue d'après les chiffres qui expriment la récolte par iku de différents terrains est notablement supérieure à celle que révèle un calcul analogue, effectué, d'après DP 594, à l'aide des six nombres qui précèdent le verbe i-tu₁₂(g). Cette moyenne est de 6 gur-2-ul $\frac{2}{3}$, alors que, selon RTC 71, celle de la production dépasse 13 gur-2-ul (cf. *Or.* 5, p. 18). On trouve environ 11 gur-2-ul d'après les données de quelques autres tablettes : voir par exemple : RTC 72.II ; TSA 21.V ; Nik 39.V ; Fö 16.VI ; et Nik 45.IV. Mais il faut noter que les chiffres établissant le rendement par iku ne se rapportent pas uniquement à la production d'orge ; les Sumériens le calculaient en additionnant les quantités d'orge, de blé amidonnier et de froment qui avaient été récoltées. Lorsqu'il s'agit seulement de l'orge, le rendement par iku est, en général, supérieur : plus de 15 gur-2-ul selon Fö 99.IV, plus de 17 gur-2-ul selon RTC 71.V.

Toutes ces observations permettent de conclure, je crois qu'il est question, dans DP 594, d'une taxe nommée il. Elle s'élevait tant à 10 gur-2-ul, tantôt à 6 gur-2-ul, exceptionnellement à 2 gur-2-ul, soit, en gur-saġ-gál, respectivement à 5 gur, 3 et 1. S'il en est ainsi, on peut avec quelque raison déterminer le sens de gán-il, attribut qui se présente, dans Fö 170.IX et RTC 75.VII, après le nombre d'iku-še-GIRI(B)-apin-lal (« Abgabenland », selon le ŠL, p. 557, 11 b).

Je traduirais volontiers gán-il par « champ taxé », à condition

de préciser que cette taxe s'ajoutait vraisemblablement au gur déjà dû, par iku, sous forme d'orge (še-gub-ba) et d'argent équivalant à une certaine quantité d'orge (še-kug-maš-ba)¹. Les redevances nommées il dans *ITT.I*, 1423², ainsi que les tributs également appelés il, à la charge des prêtres, selon les *Cônes B-C* d'Uru-ka-gi-na³, ne sont peut-être pas liés au paiement du fermage. Au contraire, dans DP 131, niġ-il qualifie les ninda-gán-maš, et la bière qui, d'après la colonne V, reçoit aussi l'épithète gán-maš.

Il résulte de cette longue étude des conditions connues du fermage, et de celles qui l'ont précédée touchant les redevances des pêcheurs, des bergers, ainsi que les offrandes nommées maš-da-ri-a, que les notables, prêtres et fonctionnaires administratifs, n'étaient sûrement pas soumis aux mêmes obligations que les membres des classes moins élevées.

De la part des premiers, l'offrande (maš-da-ri-a) est normale et fréquente, tandis qu'elle est exceptionnelle pour un berger ou un pêcheur. Sans doute les notables pouvaient-ils s'acquitter des redevances de fermage par des offrandes — ce serait le sens de la phrase elliptique de DP 131,V : ninda, káš, maš-da-ri-a gán-maš-kam — et d'autant moins importantes peut-être, que leurs dotations ou leurs revenus étant probablement considérables, les terres affermées ne devaient pas constituer le plus clair de leurs bénéfices.

Aussi peut-on légitimement supposer que la société sumérienne de Lagaš comprenait une classe « noble » — le haut clergé et l'aristocratie laïque — s'acquittant de tous ses impôts, ou de la plupart d'entre eux, au moyen des maš-da-ri-a, dans toutes les circonstances où ces offrandes étaient requises, et surtout les jours de fête, à cause des sacrifices aux dieux et aux morts, et des banquets. Cette sorte de contribution d'apparence volontaire, quoique fixée par l'usage, pouvait être considérée comme plus honorable, par exemple, que le paiement de la dîme, calculée d'après la surface du champ.

Les « entrepreneurs » de culture (engar) et les chefs d'équipe (ugula) paraissant astreints à l'obligation de livrer un chevreau

(1) On se souvient que les pêcheurs devaient la redevance il en plus de la redevance banšur. La coïncidence de l'expression n'est sans doute pas fortuite.

(2) il-mu-l-kam.

(3) Cf. *Cônes B-C*, V, *ISA*, p. 78 : ...maš-bar-túg saġa-saġa-ne il-šè i-il-am₆, et *Cônes B-C*, IX, *ISA*, p. 82 : il saġa-saġa-ne é-gal-šè mu-il-a.. La note 14 de la page 79 laisse entendre que, d'après une tablette inédite, « le il d'un champ est exprimé en une quantité de grains ». Thureau-Dangin ne dit pas si ce il était dû par les prêtres.

par personne, à titre d'offrande « de mois », formaient sans doute la classe « moyenne », plus aisée que celle des petits serviteurs du Palais et des esclaves, payant plus de redevances et offrant moins de maš-da-ri-a que la classe des prêtres et des hauts fonctionnaires.

On verra, dans le chapitre suivant, par l'usage que le P.A.T.E.SI faisait des offrandes, que ces dons ne possédaient sans doute en eux-mêmes aucun caractère sacré.

V. L'utilisation des offrandes

J'ai déjà fait allusion plus haut à la manière dont les princes utilisaient les offrandes¹. A vrai dire, nous connaissons surtout, grâce à la comptabilité du Palais, le sort des animaux. On a vu, cependant, que des matières grasses pouvaient être transmises, à titre de fournitures, au ka-šagan, que des céréales et de la farine avaient été envoyées et probablement vendues à Dilmun². Selon DP 408 et Nik 49, des légumes nommés sum (cf. *CSC*, p. 16, n. 5) paraissent avoir été sortis des réserves pour être plantés.

Certes, la phrase : 1/2 4/24 sum za-ġa-ti šag₅-ga uru₄-bi³ 16. gán-bi 40 sar⁴, maš-da-ri-ri-a-am₆ (DP 408,III), et la variante : 1/2 4/24 sum40 sar, sum-za-ġa-ti maš-da-ri-a-kam (Nik 49,II), pourraient faire croire qu'il s'agit simplement d'une récolte et d'une offrande. Et aucune des deux tablettes — Nik 49, dont le revers est vierge et dont la rédaction semble avoir été interrompue, reproduit en partie DP 408 — ne contient le complexe verbal qui, souvent, termine un document et en livre le sens.

En général, lorsqu'il est question de sum, mu-ba-al (ba-al: « déterrer ») indique la récolte (cf. DP 397,IV), mu-šur (šur: « presser », « irriguer ») signifie que la semence est mise en place (DP 403,VI). Dans presque tous les cas, la semence est en quantité calculée d'après la surface du champ et le nombre de « carrés », mais il est exceptionnel que ces renseignements soient donnés à propos d'une récolte, comme dans DP 389. Aucune confusion n'est cependant possible, car ce texte donne le nombre de BOTTES

(1) Cf. *supra*, pp. 22 et 23.

(2) Cf. Fö 38, ci-dessus pp. 20, 22 ; VAT 4877, *Or.* 9/13, p. 239 et ci-dessus pp. 20, 22, 53.

(3) Deimel lit apin (*Or.* 17, p. 20) et traduit par « Beet » (*Or.* 17, p. 26). La lecture uru₄ paraît plus convenable (cf. *Manuel*, n° 56). Il s'agit de plantations de légumes dont za-ġa-ti définit une qualité. Voir *Or.* 17, p. 30. Šag₅ signifie « bon » ou « doux ». Un gán-za-ġa-ti-na est mentionné dans RTC 70 (cf. *CSC*, p. 374), sans que l'on puisse savoir si le terrain a pris le nom du légume, ou le légume, le nom du terrain.

(4) Le sar est le centième de l'iku.

recueillies (132 gu-lal [za-]ġa-ti, col. I), alors que les semences sont mesurées en gur, dont la capacité est environ de 121 litres (cf. DP 395). Cette tablette signale aussi que le terrain a été irrigué : a-túm-a-am₆ (col. VIII; litt. : « eau amenée »). Cependant, DP 383 mentionne tantôt en gur, tantôt en bottes, une récolte de sum, envoyés en plusieurs livraisons, dans différents dépôts, et provenant de la parcelle qui est en question dans DP 408.VIII¹.

Bien que les remarques précédentes ne permettent pas d'affirmer, sans aucun doute possible, que ce dernier document ne consigne pas une récolte, rien ne s'oppose à l'idée qu'une « sortie » des stocks est en cause, et que l'on avait retiré les semences de l'É-niġ-ga (col. V) ou du Palais (col. VII)². L'épithète maš-da-ri-ri-a-am₆, de la colonne III, voudrait dire qu'une partie des réserves — probablement celles de l'É-niġ-ga — avait été constituée par des offrandes. On sait, en tout cas par DP 89, que des BOTTES de sum-za-ġa-ti avaient été offertes par deux prêtres et par la femme d'un arpenteur, et envoyées dans l'É-ki-lam-ka et dans l'É-mi (col. I et III)³.

DP 408 présente d'autres difficultés. On lit, dans les colonnes II et III, les mesures de trois parcelles suivies respectivement du nom de trois personnages : Niġ-lú-kam, Saġa-kam (est-ce un nom propre, ou un titre abrégé ?), En-ig-gal-kam. Aucune « sortie » de sum n'étant signalée à propos de ces « carrés », je suppose que ces privilégiés les cultivaient pour leur propre compte (cf. dans DP 394,II, les sept uru₄ de la mère de la Princesse, et les deux uru₄ d'En-ig-gal (col. VI), ainsi que d'autres parcelles de chacun d'eux, col. V). Peut-être l'intendant recevait-il, cependant, en d'autres circonstances, les semences nécessaires, à savoir, selon DP 385,III : 1/4 de gur pour cinq uru₄. Mais la mention i-DU₇-a e-ġál⁴, dans DP 408,III, indique bien, je crois, que l'on désirait donner seulement la position des « carrés » précédemment nommés.

D'autre part, le texte ne précise pas de quel dépôt sortent

(1) Ki-sum-ma ġán-Û-ġig-ka naġ-KUD-^dLugal-URU-ka-ka-ġál-la-ta (DP 383,VI) : « de la plantation de sum du terrain Û-ġig qui se trouve vers le bassin (cf. CSC, p. 382, n. 2) de ^dLugal-URU[.BAR] ».

(2) Selon DP 383, les légumes récoltés sont envoyés dans l'É-niġ-ga (I), dans l'É-ki-sil-la (III), dans l'É-ki-lam-ka (IV) souvent nommés dans les textes économiques (cf. CSC, Index du vocabulaire).

(3) Est-ce pour marquer la noblesse du Palais de la Princesse que le préfixe mu-est employé devant la racine ġál, à la colonne III, alors que e-ġál a pour sujet l'offrande expédiée dans le premier dépôt ?

(4) « A l'ouest ils se trouvent » (selon CSC, pp. 378 ss.).

les semences de še-lú¹, gú-gú-gud¹ et sum-sigil (col. I,II). S'agit-il d'un oubli ? Le nom du Palais est-il sous-entendu (cf. DP 395,I,IV, et DP 385,I) ? Je croirais plutôt que ces attributions, calculées en fonction de la surface des « carrés », n'ont pas encore été sorties des stocks ; sans doute est-ce la raison pour laquelle le verbe mu-šur ne figure pas à la fin du document. Peut-être même ne savait-on pas, au moment de la rédaction de la tablette, où l'on prendrait les semences nécessaires².

Quoi qu'il en soit, je pense que, dans Nik 49 et DP 408, l'épithète maš-da-ri-a n'indique pas que l'on vient de faire une offrande — une telle notation n'ayant aucun sens si l'on ne mentionne ni le donateur, ni le bénéficiaire — mais que l'on a utilisé, ou que l'on utilisera des produits offerts. Cet exemple de l'emploi du mot maš-da-ri-a est à joindre à ceux que je rappelais au début de ce chapitre (cf. p. 71, n. 2) concernant l'usage des offrandes de céréales et de matières grasses.

L'habitude de conserver la « marque d'origine » est plus manifeste encore, si l'on en juge par la quantité des documents, lorsqu'il est question des offrandes de bétail. Aussi pouvons-nous reconstituer leur « histoire », à partir du moment où les animaux entraient dans les bergeries et les étables, après avoir été marqués.

Plusieurs racines verbales expriment que le bétail a été confié, emmené, mis en place, ou qu'il se trouve auprès d'un responsable : sum (DP 212,IV ; 214,IV), à propos de petit bétail ou d'une ânesse ; rá ou ra (DP 90,III ; 84,VI), à propos de petit bétail également, ainsi que ġar, dans DP 88,II ; LUL, dans Fö 62,II, indique le lieu de séjour d'une génisse. On peut constater, d'après les mêmes textes, que le gros bétail était remis aux vachers (ÁB.KU), les ânes aux âniers, le petit bétail au personnage dont le métier porte un nom inconnu, mais figuré par une sorte de tranchet (LAK 535), en lequel on doit reconnaître celui d'un « régisseur » du petit bétail à manger et à sacrifier (cf. CSC, pp. 102, 104, n. 2, 125, 218, 219).

Un problème se pose à propos des moutons à laine, dont nous

(1) Il me paraît peu probable, en l'absence du signe SUM devant eux, que ces termes désignent des espèces de sum, comme le pense Deimel (cf. *Or.* 17, pp. 29 et 33). Gú-gú peut signifier « pois » (cf. *Manuel*, n° 106). Deimel s'est sans doute fondé sur le fait que gud est parfois en relation avec sum (cf. CSC, p. 29, n. 1), et sur le nom du terrain qui contient tous ces légumes : ki-sum-ma. Mais, de même que le produit le plus souvent nommé dans un texte figure souvent, à l'exclusion des autres, dans le šu-niġin, l'endroit planté de sum pouvait garder son nom si quelques autres plantes y étaient cultivées.

(2) S'il s'agissait d'une récolte, le nom de l'entrepôt ne serait vraisemblablement pas omis.

savons qu'ils pouvaient être des offrandes, par les documents où ils sont affectés de l'épithète *maš-da-ri-a* et où le complexe verbal *e-ur₄* signifie qu'ils ont été tondus (cf. RTC 40, Fö 73, DP 88, VAT 4480, *Or.* 20, p. 24). Ils se trouvaient alors entre les mains des bergers nommés *sibad-udu-siki-ka-me* (cf. CSC, p. 68, n. 2), dont les plus connus sont *Nigin-mud*, *Ur-uru₄-dù-a*, *Lugal-nu-me-a*; *Û-ú*, le fils d'*En-zid*, étant chargé du bétail de l'un des fils d'*Uru-ka-gi-na* (cf. DP 88,III).

Cependant, aucun texte ne signale, à ma connaissance, l'offrande d'un mouton à laine (*udu-síg*). Tout au plus parle-t-on de moutons ayant, ou n'ayant plus, leur toison : *udu-nitaġ-bar-ġál-la*, *udu-nitaġ-ur₄-ra* (cf. Fö 54,I). Or, les moutons nommés simplement *udu* ou *udu-nitaġ* (béliers) sont, en général « emmenés », soit par l'intendant de la « Maison » des enfants princiers¹, soit par *En-kug*, le « régisseur » spécialement chargé du petit bétail destiné à mourir pour « nourrir » les hommes ou les dieux. Force est donc de supposer que ces personnages « emmenaient » indistinctement les moutons, quels qu'ils soient, et que la répartition dans les différentes bergeries n'avait lieu que plus tard.

Le *šu-niġín* de Nik 155, bien qu'il ne s'agisse pas d'offrandes, mais d'animaux changeant de bergerie, donne à le croire : 5 *udu-nitaġ eġir-IGI.ĠAR-ma-ta udu-síg-šè ba-diġ sibad-udu-siki-ka-ġé-ne ba-ġar-ěš*: « cinq béliers, après l'inspection, en tant que moutons à laine ont été pris ; les bergers des moutons à laine les ont placés ». On peut alors se demander s'il s'agissait seulement d'une opération d'ordre administratif, après l'inspection du *PA.TE.SI*, de son épouse ou de l'intendant², ou d'un choix entre les animaux, selon leur nature ou leur état de santé. En d'autres termes, la question se pose de savoir s'il y avait ou non plusieurs races de moutons élevés soit pour leur laine, soit pour leur chair.

Quant aux moutons offerts pour les morts illustres, ou en tout cas livrés au Lieu de libations³, tantôt *En-kug* les emmène (DP 212), tantôt on les confie à un simple berger (*Ur-saġ*, *sibad*, Nik 159, I), tantôt on les « compte » (*e-na-šid*) à un autre berger (*Lugal-šaġ₅-ga*, Nik 195,III), sans doute en raison du sacrifice, plus ou moins proche, auquel ils étaient promis.

(1) *Ur-dIgi-ama-šè* (VAT 4825, *Or.* 20, 31).

(2) Cf. : *PA.TE.SI Lagaš^{ki}-ka...* *IGI.ĠAR-bi e-ag* (DP 94,V);
Šaġ₆-Šaġ₅..... IGI.ĠAR-bi e-ag (DP 88,VI);
En-ig-gal..... IGI.ĠAR-bi e-ag (RTC 42,IV).

(3) Cf. *supra*, pp. 24 ss.

Bien entendu, l'entrée dans les troupeaux déjà constitués provoquait la rectification des grandes tablettes d'inspection ; si elle n'était pas faite, on prenait soin de le noter (cf. DP 214, IV : dub-dağal-IGI. ĠAR-ma-ka nu-ğar : « sur la grande tablette d'inspection on ne l'a pas inscrite », signale le texte, à propos d'une ânesse). Les inspections étaient sans doute assez peu fréquentes ; aussi les offrandes étaient-elles recensées de toutes les manières possibles, tantôt une à une, tantôt sur des listes plus ou moins complètes.

L'intendant pouvait aussi venir constater leur présence dans les bergeries, et les compter : En-ig-gal nu-bànda mu-šid (VAT 4728, *Or.* 9/13, p. 222). Il s'agit dans cette tablette du gros bétail d'A-en-NI-ki-āğ, fils d'Uru-ka-gi-na, qui se trouve (e-da-sig₇) auprès du vacher Me-pa-nu-di ; le document contient le nom de chacun des donateurs, mais les circonstances de la remise des offrandes ne sont plus mentionnées.

Des inventaires partiels de gros bétail étaient également dressés où se mêlent, par exemple dans Nik 214, des vaches et un taureau (gud-áb) achetés en Elam (Nim^{ki}-ta mu-sám, col. I, II) et une génisse offerte par la femme du prêtre de la déesse Nanše, placée provisoirement¹ (ba-ğar) chez le même vacher, Lú-kur-rí-bí-gi₄ (col. III).

Au moment de l'inspection, les animaux provenant des offrandes étaient notés comme tels, parfois avec le nom du donateur (cf. TSA 30,II : Ur-è-MÛŠ gal-dam-ğar PA.TE.SI-ka-kam... Ur-sağar-^aBa-ú ĀB.KU-kam), parfois sans. DP 88 est un chef-d'œuvre du genre : on y trouve enregistrés, successivement, les brebis et les béliers « de la tablette » (udu-dub-kam ; col. I), puis les agneaux, puis un bélier offert qui est seulement placé (maš-da-ri-ni ba-ğar (col. II) ; cf. *supra*, p. 62). Sont énumérés ensuite les chèvres, chevrettes, chevreaux jeunes (šag₄-dùg, col. II)² et adultes (gal-gal, col. II) « de la tablette » (col. III), puis une chevrette et treize chevreaux qui sont des offrandes placées une par une (maš-da-ri-a diš-diš-am₆, col. III)³. Ce petit bétail est à la garde du fils d'En-zid, nommé Ū-ú ; il a été inspecté et compté. Il appartient à A-en-NI-ki-āğ ; c'est sa mère, Šag₅-Šag₅, qui en a fait l'inspection dans le Palais ; il a été tondu (col. V, VI).

Les enfants du PA.TE.SI recevaient non seulement le bétail qui leur était offert par les notables, à titre de maš-da-ri-a,

(1) Cf. *supra*, p. 26, n. 3.

(2) Cf. *CSC.* pp. 107, n. 5 ; 141.

(3) Cf. *supra*, p. 50, n. 2.

mais parfois, comme cadeau de leur père, les propres offrandes faites à ce dernier. Les divers recensements précisaient aussi ce genre de transfert : [I¹áb-] níġ-laġ¹ [maš-] da-ri-a Ur-è-MŪŠ. gal-dam-gār-PA.TE.SI-ka-kam PA.TE.SI-gé Gím-^dBa-ú-ra e-na-ba : ... « le PA.TE.SI² en a fait cadeau à Gím-^dBa-ú » (TSA 30,I,II). De petites tablettes étaient d'ailleurs établies à ce sujet, et pour l'animal en question, — un veau³ (gud-sig), d'après TSA 32.I — selon la même formule (cf. Nik 211 ; Fö 26).

Il faut souligner que le mot maš-da-ri-a n'est jamais employé pour exprimer le don du père à l'un de ses enfants. Ce fait montre bien que l'expression ne qualifie pas n'importe quel cadeau, mais, comme je l'ai déjà indiqué, les livraisons, sans doute imposées, du peuple aux princes. Nik 176, qui consigne les offrandes faites à Gím-^dNanše (col. III), fille de Lugal-an-da, auxquelles s'ajoute une chèvre reçue de son père, qu'il avait lui-même reçue d'un de ses serviteurs⁴, confirme cette manière de voir, quoique l'épithète maš-da-ri-a PA.TE.SI-ka-kam, littéralement : « offrande du PA.TE.SI », puisse faire illusion.

Mais elle signifie, je crois, qu'il s'agit d'une offrande faite au PA.TE.SI par Sibad-^dEn-líl-le, et non d'un cadeau du PA.TE.SI à sa fille, ce qui est nettement et complètement exprimé par la proposition venant après l'assertif, et contenant la post-position -ra du datif, qui renforce l'infixe -na- du complexe verbal. On peut se demander si le cadeau à Gím-^dNanše avait été fait au moment même de l'offrande au PA.TE.SI, ou plus tard, l'animal ayant gardé, dans la bergerie, sa « marque d'origine ». Nik 219 me fait croire au moins possible, sinon habituel, ce dernier procédé.

La phrase : Igi-zid ÁB.KU-da e-da-LUL (col. III) : « auprès du vacher Igi-zid elle se trouve » — il s'agit d'une génisse de deux ans — figure également dans Fö 26,III et dans Fö 62,II. Mais, dans Nik 219, elle est précédée d'un nom propre : Ū-ú (col. III). Deimel, d'après *Or.* 20, p. 43 et *ŠL*, p. 674, 30, semble avoir compris qu'il s'agissait d'un transfert : « Ū-ú brachte sie bei dem Rinderhirten (des é-^dBa-ú) Igi-zid... unter (übergab sie seiner Obsorge) » ; « Ū-ú übergab sie der Fürsorge des Rinderhirten Igi-zid ». Mais il

(1) Il s'agit d'une vache ne donnant pas de lait. Cf. *MVAG* XXXIX, p. 137 ; *Manuel*, n° 381.

(2) Cf. *CSC*, p. 298, n. 4.

(3) Cf. *CSC*, pp. 86, n. 1 ; 389, n. 3.

(4) Cf. col. IV : 1 ūz Sibad-^dEn-líl-le ġar-tud É-šag₄-ga maš-da-ri-a PA.TE.SI-ka-kam Gím-^dNanše-ra e-na-ba. (Cf. *CSC*, pp. 161 ss.).

faut préciser que Ū-ú n'est pas le sujet responsable de l'action, ni, grammaticalement, le sujet de e-da-LUL.

Selon l'habitude sumérienne de nommer après une énumération de bestiaux le seul berger, ou l'ânier, ou le vacher qui les soigne, ou après une liste d'offrandes, le personnage qui les consent, ou le dieu auquel elles seront sacrifiées, Ū-ú me paraît désigner celui qui s'occupait de l'animal avant le transfert auprès d'Igi-zid ; ce nom équivalait à un bulletin de « sortie », et prouve que l'animal avait séjourné dans une étable avant d'être offert à A-en-ra-GIN¹.

Un certain Ū-ú, portant le titre de saĝa-É-gal (prêtre du Palais ou Grand Temple) est mentionné dans TSA 28,VI ; le texte indique qu'il fit une réception (mais est-ce pour son usage personnel ?) de *harnais* pour les vaches². D'autres tablettes le citent comme ayant à élever des veaux (amar-gud) ou des moutons, tandis qu'un autre Ū-ú, sans doute un homonyme, était chargé des ovins seulement³. Selon DP 156,VI,VII, l'un d'eux au moins — il y a une lacune — est qualifié de maš-da-ri-a (-am₆), épithète qui me semble l'équivalent de la formule déjà analysée plus haut : maš-da-ri-ni ba-ĝar, car Ū-ú reçoit pour cet animal une ration d'orge, et un mouton destiné par Ū-ú à son prince ne saurait être nourri aux frais du Palais... D'autres bêtes se trouvaient sans doute hébergées dans les mêmes conditions, bien que, en général, les tablettes du type še-ĝar ne les distinguent pas des autres : il n'est pas indispensable, en effet, que soit connue l'origine des animaux présents dans une bergerie quand on calcule le montant de leurs rations d'orge.

Au contraire, lorsqu'un document est établi pour mentionner la sortie d'un animal, de sa bergerie, de son étable, ou de son troupeau, le scribe n'oublie pas de noter ce qui permet de l'identifier, même s'il n'indique pas le motif de la sortie⁴, consigné cependant dans la plupart des cas⁵.

(1) Ce fils d'Uru-ka-gi-na est également nommé A-en-NI-ki-áĝ, A-en-ra-mu-gi₄, En-ra-mu-gi₄ : cf. *Or.* 43/44, p. 125. Selon TSA 33, un bœuf dont l'âge devait être indiqué (mu x), amené au P.A.T.E.SI par le même commerçant Ur-è-MUŠ — le mot maš-da-ri-a n'est pas inclus dans la phrase — fut lui aussi offert à A-en-ra-GIN.

(2) « Geschirr », selon *Or.* 16, p. 79 et *ŠL*, p. 821,14. Cf TSA 28,I,VI : áb-saĝ, áb-úr.... É-gal-la šu-a-bi-gi₄.

(3) Cf. *CSC*, pp. 114 ss. Le contenu des textes du type še-ĝar ne prouve pas que Ū-ú n'avait pas de vaches à élever, mais seulement que les vaches ne recevaient pas de rations mensuelles d'orge (cf. *STH*, I, 37, *CSC*, p. 90).

(4) Cf. *Nik* 189,III : É-mi-ta ba-ra : « du Domaine de la Princesse il a été emmené ».

(5) Cf. *Nik* 158,III : Ki-til e-na-sum : « à Ki-til on l'a confié ».

Aussi apprenons-nous, selon Nik 157¹, que des moutons offerts à Bár-nam-tar-ra, à l'occasion de la naissance de l'une de ses filles, et entrés dans les bergeries d'En-kug, en furent enlevés « pour être mangés » : l'expression níġ-kú-dè me semble, en effet, signifier « pour le repas »², sans mettre en cause l'avenir immédiat de la victime, alors que le verbe ba-šag₃ est plus spécialement employé pour exprimer qu'un animal vient d'être consacré à la cuisine (cf. DP 218, CSC, p. 339).

Quelques textes, enfin, disent nettement, comme on pouvait le supposer, que les offrandes de bétail étaient utilisées pour les sacrifices aux dieux : une brebis sortie de chez En-kug a été abattue dans le Sanctuaire de la Rive du Fleuve (DP 217)³, et nous savons par DP 62 (cf. *supra*, p. 17) que le jour d'une fête du še-kú de Nin-ġir-su, les moutons et les chevreaux sacrifiés provenaient des offrandes.

Tous ces exemples mettent en évidence le fait que les princes disposaient à leur gré, en toute propriété, des offrandes qu'ils recevaient, qu'elles soient animales ou végétales, selon les nécessités de la vie religieuse, sans doute, mais aussi pour leur propre usage ou pour l'entretien de leurs enfants (remarquons en passant que les cadeaux aux jeunes princes sont surtout des vaches (Nik 219) et des chèvres (Nik 176) susceptibles de donner du lait), et enfin selon les besoins de la vie économique.

Il en va tout autrement des offrandes destinées aux PA . TE . SI ou aux notables défunts. Sans doute, l'offrande nommée maš-da-ri-a était-elle faite par le peuple, alors que la consécration aux bénéficiaires et le sacrifice proprement dit étaient l'œuvre du Prince, ou plus souvent de la Princesse. Mais, bien que les dons pussent séjourner un certain temps dans les dépôts ou dans les bergeries (cf. Nik 195), il semble que les princes n'avaient pas le droit de disposer selon leur bon plaisir des « stocks » constitués par les offrandes livrées au Lieu de libations.

Il apparaît, en effet, selon DP 40 et RTC 60, bien que le mot maš-da-ri-a n'y soit pas contenu, que le PA . TE . SI a sacrifié au prêtre Du-du ce qu'un médecin avait apporté, à Nin-me-zid, ce qu'un *échanson* avait offert, à En-èn-tar-zid, ce qui avait été remis par divers personnages — et il faut comprendre, je crois (cf. CSC, pp. 324, 327) : ce qui avait été offert pour Du-du, pour Nin-me-zid, pour En-èn-tar-zid — car le nom du bénéficiaire

(1) Texte traduit dans CSC, p. 160.

(2) Cf. CSC, pp. 148 ss.

(3) Texte traduit dans CSC, p. 244.

figure, je le rappelle, dans les dernières phrases des textes établis pour consigner, non le sacrifice, mais la remise des offrandes, tels que Fö 171, RTC 59, DP 59 (cf. *supra*, pp. 25, 28, 30).

Ces faits me semblent de nature à préciser, non seulement le sens de l'expression maš-da-ri-a, mais — on le verra dans les conclusions de ce travail — les véritables fonctions de l'un des « rouages » les plus importants de la vie sociale sumérienne.

Conclusion

Moins de quatre-vingt textes nous laissent entrevoir le régime des offrandes dans la société sumérienne de Lagaš. Les redites, les lacunes, le style généralement elliptique des pièces de comptabilité appauvrissent encore la documentation. A première vue, l'expression *maš-da-ri-a* se présente dans des circonstances si différentes que l'on peut, à bon droit, se demander si elle se rapporte à un acte bien défini, ou, tout au moins, à un ensemble d'actes possédant des caractères communs. Il m'a semblé, pourtant, que la complexité des faits ainsi désignés était plus apparente que réelle, et ne s'imposait même au jugement que par notre manière de les apprécier.

Nous devons, en premier lieu, ne jamais oublier que le P.A.TE.SI — qu'il porte ou non le titre de *lugal*¹ — était plus qu'un roi par la grâce de Dieu. Sa famille et lui-même étaient les représentants d'une famille divine au nom de laquelle les gens, les bêtes et les biens étaient administrés, dans un territoire donné. Les princes, et, particulièrement, l'épouse du P.A.TE.SI, avaient le pouvoir de sacrifier aux dieux et aux notables morts². Mais les offrandes qu'ils recevaient de la part du peuple ne doivent être considérées, ni comme un témoignage de dévotion, ni comme une redevance en tous points tarifée que le « seigneur » impose.

Elles n'étaient religieuses, me semble-t-il, que dans la mesure où elles étaient consacrées, par l'intermédiaire du P.A.TE.SI ou de son épouse, à la pratique du culte ; et si la plupart d'entre elles étaient livrées les jours de fête, c'est sans doute parce qu'il s'agissait de denrées périssables, dont les hommes, les dieux, ou les morts, devaient se repaître sans retard³, ou d'animaux vivants qu'il était moins commode d'amener les jours de travail. En tout cas, la variété des offrandes paraît liée au fait que les dieux et les

(1) Cf. *CSC*, pp. 247 et 298, n. 4.

(2) La comptabilité du Palais ne peut évidemment révéler les sacrifices éventuels, célébrés par d'autres personnages, au cas où des animaux leur auraient été amenés sans être passés par les bergeries du Palais et de ses dépendances.

(3) Cf. le sens du verbe *ba-kú* dans *CSC*, pp. 330 ss. ; 346.

morts devaient bénéficier de repas symboliques¹, qui, dans une civilisation dépourvue de monnaie courante, ne pouvaient être composés plus facilement qu'au moyen de dons en nature.

On a étudié, dans les différents chapitres de cet ouvrage, la réglementation des offrandes par rapport aux circonstances où elles étaient faites. Il est assez curieux de constater, si l'on veut bien admettre qu'il existait des offrandes caractéristiques de petit bétail¹, et aussi des offrandes dues mensuellement au Palais², que le petit bétail, seul, figure dans les listes d'offrandes « de mois »³. En d'autres termes, si les offrandes « de fête » comprenaient du petit bétail, accompagné ou non de nombreux autres produits, les offrandes « de mois », conformément au sens étymologique de *maš-da-ri-a*, semblent avoir été constituées uniquement de moutons et de chevreaux. On pourrait en déduire qu'elles sont les plus anciennes, et que, peu à peu, l'usage s'établit d'exiger des plus riches qu'ils fournissent tout ce qui était nécessaire pour les cérémonies et les banquets des jours de fête⁴.

Les tablettes relatant les sacrifices à la déesse Nanše, par exemple, montrent que de nombreux chevreaux lui étaient immolés ; or, on a vu qu'à l'occasion du *še-kú* et du *bulùg-kú* de cette déesse, précisément, les cultivateurs et les chefs d'équipe apportaient un chevreau par personne. Au contraire, les *fêtes* du *ki-sug*_x qui, à ma connaissance, n'étaient pas célébrées dans les sanctuaires visités en procession, lors de solennités dont le caractère religieux est évident, donnaient lieu surtout à des offrandes de bière et de pain, ou de quelques moutons consacrés, sans doute, aux réjouissances populaires.

L'adaptation des dons aux circonstances est également suggérée par ce que nous savons des offrandes datées d'un événement particulier : un veau est amené à *Bár-nam-tar-ra*, le jour de la naissance de l'une de ses filles, mais elle reçoit une ânesse alors qu'elle visitait le *domaine* du *Bár-gur*₅-a. Un vase est remis au P.A.T.E.SI, alors qu'il prenait livraison de certaines marchandises.

En résumé, le régime des offrandes n'était pas déterminé par le seul bon plaisir du prince, en vue de son entretien et de l'augmentation de ses richesses, mais par les besoins de la

(1) Cf. *supra*, p. 42.

(2) Cf. *supra*, p. 48.

(3) Cf. *supra*, pp. 47 ss.

(4) La pratique du culte n'était pas limitée aux sacrifices des jours de grandes fêtes que nous connaissons le mieux : DP 217, datée d'un nom de mois, mentionne le sacrifice d'une brebis reçue en offrande, dans le sanctuaire de la *Rive* du Fleuve.

communauté, en rapport avec les manifestations de la vie collective — ce qui est, à toutes les époques, l'un des caractères de l'impôt.

Devons-nous donc considérer les *maš-da-ri-a* comme de simples redevances, et les intégrer au système fiscal sumérien ? On est d'autant plus tenté de le faire que certaines dîmes de poisson ou de dattes pouvaient, on l'a vu, être acquittées au moyen d'une offrande de bétail (cf. *supra*, pp. 55 ss). Mais nous ne devons pas nous laisser entraîner à concevoir trop absolument ce qui sépare le civil du religieux, et à comprendre la société sumérienne comme si elle avait été formée de citoyens libres et égaux en droits, disposant d'une monnaie grâce à laquelle les impôts ne diffèrent qu'en quantité d'un contribuable à l'autre.

C'est pourquoi le régime censitaire lui-même ne donnerait qu'une idée imparfaite de ce qui se passait à Lagaš, car il est probable que les classes de la société n'étaient pas conçues en tant que telles, ni les impôts répartis par rapport à tel ou tel groupe d'individus, selon une échelle de valeurs quantitativement définies, et selon la fortune.

Souvenons-nous que la grammaire sumérienne possède des éléments relatifs à une classe « noble », comprenant les hommes et les dieux, par opposition aux animaux et aux choses, en ce qui concerne les pronoms et les suffixes du pluriel, et des préfixes différents pour caractériser les actions appartenant ou non à une sphère supérieure¹. Ainsi pourrions-nous mieux comprendre que la manière de payer les impôts ne soit pas la même à tous les niveaux de la société.

Les esclaves, bien entendu, ne sont jamais cités dans les textes où il est question d'offrandes ou de redevances. Les revenus du fermage, les droits de pêche, les dîmes des bergers et, sans doute, des jardiniers-arboriculteurs, étaient précisément calculés en fonction des avantages concédés. Mais les offrandes nommées *maš-da-ri-a* paraissent moins rigoureusement déterminées, quoique contrôlées et enregistrées avec un soin minutieux. Parmi le personnel du Palais, seuls quelques employés supérieurs, tels que l'intendant ou l'*échanson*, figurent parmi les donateurs ; les chefs d'équipe et les cultivateurs surveillant les terres (*engarki-gub-me*), constitueraient, d'après ce que l'on sait de la quantité de leurs offrandes, la classe immédiatement supérieure à celle des esclaves et des petits serviteurs. Mais les *maš-da-ri-a*, d'après les textes connus, en tout cas, seraient surtout l'apanage

(1) Cf. *Abrégé*, p. 31 ; *VSC*, p. 144.

des prêtres et des fonctionnaires administratifs, les premiers donnant toujours le plus et le plus souvent, et proportionnellement à la richesse ou à l'étendue de leurs domaines.

Sans doute objectera-t-on que dans telle ou telle tablette, des personnages de moindre importance sont notés parmi les donateurs. Mais le cas se présente surtout dans les listes d'offrandes aux morts, et nous ignorons si le régime était alors particulier. A propos des autres exceptions apparentes, il est possible de répondre que des offrandes pouvaient être faites, comme certains textes le disent explicitement, à la place de redevances impayées, ou, peut-être, à titre d'avance sur les prochains versements.

Quoi qu'il en soit, la notion d'une « classe » noble remettant des offrandes, et d'une classe inférieure soumise aux dîmes, ou trop pauvre pour être imposée, se présente encore à l'esprit lorsqu'on prend connaissance de DP 132, 133, 226 ; TSA 5 et Fö 173. Ces tablettes prouvent qu'une partie de la population de Lagaš offrait, non pas aux princes, mais, à peu d'exceptions près, aux femmes de ceux que j'ai nommés les notables, une certaine quantité de lait pur et de malt pur¹. Quelques notables eux-mêmes bénéficiaient de ces cadeaux, sans doute, je suppose, s'ils n'étaient pas mariés. Les donateurs étaient les serviteurs du Palais appelés IGI.NIĠÍN, des *échansons*, des messagers, des boulangers, des scribes, des porteurs d'eau chaude, des portiers, quelques bergers, des femmes de chambre ou des coiffeuses.

Parmi les bénéficiaires on relève surtout les femmes des prêtres, celles des inspecteurs (niġir), des surveillants (gal-ùġ), celle de l'arpenteur, celles des commerçants (dam-gâr; garàš), des écuyers, du chef des magasins de céréales, et celles des chantres de Ġir-su et de NINA.

Je ne prétends pas, cependant, qu'une correspondance parfaite

(1) L'action est exprimée par le complexe verbal e-ni-ba-e (préfixe e-, infix latif -ni-, racine verbale ba, indice du temps actualisé -e). Deimel, qui a transcrit ces textes dans *An. Or.* 2, pp. 40 ss., et considère, à juste titre, que les IGI.NIĠÍN sont parmi les donateurs, me semble faire, p. 48, 4, un contresens sur la fonction de la phrase lû-ga-kug-bulûġ-kug-ba-me, désignant, selon lui, les bénéficiaires des offrandes : « Die lû-ga-kug-dim₁-kug-ba-me sind, mit wenigen Ausnahmen Frauen, und zwar verheiratete Frauen, die Frauen der höchsten Tempelbeamten ». Cette interprétation est apparemment fondée sur le sens que prend la racine ba dans les formules lû-še-ba, lû-ninda-ba, « hommes à qui l'on donne de l'orge, du pain », donc qui reçoivent cette orge, ce pain. Mais, la phrase sumérienne citée par Deimel me semble en apposition à celle qui exprime le nombre des IGI.NIĠÍN (DP 132,XI; 226,X; Fö 173,N), puisque le mot lû n'est exprimé qu'une seule fois dans DP 133,XIII et TSA 5,XII, où l'on peut lire : x lû-IGI.NIĠÍN-d Ba-ù-ga-kug-bulûġ-kug-ba-me, c'est-à-dire : « x serviteurs du temple de la déesse Ba-ù donnant le lait pur, le malt pur ».

existe entre les listes de donateurs de maš-da-ri-a et celles des gens qui reçoivent le lait et le malt — offrandes qui ne sont pas nommées maš-da-ri-a, bien entendu —; ni que parmi ceux qui donnent ce lait et ce malt aucun personnage n'offre au prince, ou à la princesse et à leurs enfants, des maš-da-ri-a.

Les distinctions entre les rangs des personnages, les uns par rapport aux autres, sont, en effet, plus subtiles. Notons, par exemple, le cas si particulier du nu-bànda: à titre de chef des IGI.NIĠÍN, sans doute, En-ig-gal figure, dans tous les textes, en tête de la liste des donateurs de lait et de malt, alors que la femme de son collègue de la « Maison » des enfants princiers, Ur-^dIgi-ama-še (DP 226,III), se trouve parmi les bénéficiaires. Mais cette dernière reçoit ses cadeaux d'une simple femme de chambre, tandis qu'En-ig-gal a — je suppose — le grand honneur d'offrir les siens à la femme du prêtre le plus important, celui de la déesse Nanše. De même, la femme du chef des magasins de céréales (ka-gur₇, DP 132,III) reçoit, mais de la part d'une femme de chambre, alors que le chef des magasins de matières grasses (ka-šagan, DP 133,I) offre à la femme du prêtre de la déesse Nin-mar^{ki}. Il n'en est pas moins vrai que, dans l'ensemble, la « classe » des prêtres et des fonctionnaires administratifs paraît recevoir l'hommage d'une classe inférieure.

Ce fait invite à conclure, comme tout ce que l'on sait de la langue et de la société sumériennes, que les personnages les plus estimés payaient l'impôt sous forme de maš-da-ri-a en considération de la noblesse de leur fonction, et sans doute, puisqu'une grande partie des offrandes devait servir à la pratique du culte, afin que les dieux reçoivent ce qui était noblement donné par la classe la plus élevée.

Mais ces « dons » que, seuls, le PA.TE.SI ou son épouse pouvaient consacrer aux divinités, apportaient probablement aussi l'hommage du peuple aux princes représentants des dieux, et un témoignage d'allégeance pouvant subsister au-delà de la mort. C'est pourquoi ni le PA.TE.SI vivant, ni la Princesse, son épouse, ne disposaient à leur gré des offrandes destinées aux PA.TE.SI décédés ou aux grands prêtres, mais attribuaient à chacun ce qui avait été abandonné pour lui.

INDEX DES TABLETTES

N. B. : Les chiffres renvoient aux pages ; les documents sont désignés par les abréviations suivantes :

- AO Antiquités Orientales (Indicatif de la Collection de tablettes cunéiformes du Musée du Louvre).
 DP Allotte de la Fuÿe, *Documents Présargoniques*, Paris, 1908-1920.
 Fö Förtsch (W), *Allbabylonische Wirtschaftstexte aus der Zeit Lugalanda's und Urukagina's* (VAS XIV, 1, Leipzig, 1914).
 ITT Delaporte (L), Genouillac (H. de), Thureau-Dangin (F.), *Inventaire des tablettes de Tello conservées au Musée Impérial Ottoman*, 1910-1921.
 Nik Nikolsky (M. V.), *Documents de la Collection Likhatchev*, Saint-Pétersbourg, 1908.
 RTC Thureau-Dangin (F.), *Recueil de Tablettes chaldéennes* (2^e série), Paris, 1903.
 SHH Hussey (M. I), *Sumerian Tablets in the Harvard Semitic Museum*, Part I, Cambridge (U.S.A.), 1912.
 TSA Genouillac (H. de), *Tablettes sumériennes archaïques*, Paris, 1909.
 VAT Vorderasiatische Abteilung Tontafeln (Indicatif des Tablettes du Musée de Berlin, textes transcrits dans *Or. et An. Or.* 2).

AO	DP 62 : 17, 19, 22, 33 n. 2, 78.
AO 3535 (RA 5, p. 98) : 63 n. 1.	DP 67 : 16, 40, 41.
AO 4156 (NFT, p. 181) : 22.	DP 71 : 51 n. 1.
DP	DP 75 : 54 n. 4.
DP 25 : 13, 18, 25, 44 n. 4.	DP 78 : 21 n. 1.
DP 31 : 37 n. 4.	DP 81 : 34, 49.
DP 40 : 78.	DP 82 : 15, 17, 18, 35, 37 n. 4, 38 ss.
DP 41 : 25, 26, 29, 34, 48.	DP 84 : 18, 34, 45, 46, 73.
DP 42 : 19, 26, 28, 29, 34.	DP 85 : 18, 34, 50, 51.
DP 47 : 16.	DP 86 : 34, 51.
DP 51 : 21.	DP 87 : 20 n. 8, 42, 43.
DP 59 : 15, 16, 19, 20 n. 7, 26-30, 34, 36,	DP 88 : 50 n. 2, 73, 74 et n. 2, 75.
37 n. 4.	DP 89 : 37 n. 4, 72.
	DP 90 : 18, 48, 73.
	DP 94 : 74 n. 2.

DP 106 : 57.
 DP 108 : 57.
 DP 130 : 44, 64.
 DP 131 : 34, 41, 64, 65, 69.
 DP 132 : 81.
 DP 133 : 84.
 DP 136 : 26 n. 5.
 DP 138 : 44.
 DP 156 : 62 n. 1, 77.
 DP 166 : 45.
 DP 169 : 45.
 DP 173 : 27 n. 9.
 DP 175 : 27 n. 9.
 DP 181 : 50 n. 2.
 DP 202 : 45.
 DP 205 : 15, 18, 34, 38, 39, 41 ss.
 DP 206 : 34, 36, 41 n. 4, 50, 51.
 DP 207 : 34, 48, 50, 51.
 DP 208 : 31, 50, 51.
 DP 209 : 18, 34, 50, 51.
 DP 210 : 31, 48, 51.
 DP 211 : 34, 50, 51.
 DP 212 : 17, 19, 26, 30, 73, 74.
 DP 213 : 19, 48.
 DP 214 : 18, 19, 34, 37 n. 1, 48, 53, 73, 75.
 DP 215 : 18, 36, 45, 47 n. 1, 48.
 DP 217 : 17, 22, 78, 82 n. 4.
 DP 218 : 35 n. 5, 78.
 DP 226 : 81.
 DP 229 : 64 n. 2.
 DP 233 : 37 n. 1.
 DP 231 : 37 n. 1.
 DP 243 : 37 n. 1.
 DP 244 : 64 n. 4.
 DP 251 : 37 n. 4.
 DP 257 : 45.
 DP 258 : 61, 62.
 DP 270 : 23.
 DP 280 : 55, 60, 61.
 DP 289 : 55 n. 1.
 DP 290 : 56 n. 3.
 DP 291 : 55 n. 3.
 DP 300 : 33 n. 4.
 DP 327 : 56 n. 1.
 DP 333 : 19, 33, 47, 55, 56 et n. 1, 61.
 DP 338 : 37 n. 4.
 DP 383 : 72 n. 1.
 DP 385 : 72, 73.
 DP 394 : 72.
 DP 395 : 72, 73.
 DP 397 : 71.
 DP 403 : 71.
 DP 408 : 71 ss.

DP 511 : 21.
 DP 519 : 63.
 DP 569 : 28 n. 4.
 DP 570 : 28 n. 4.
 DP 571 : 28 n. 4.
 DP 578 : 66.
 DP 591 : 44 n. 3, 66.
 DP 592 : 44 n. 3.
 DP 594 : 65, 67 ss.
 DP 624 : 50 n. 2.
 DP 625 : 50 n. 2.
 DP 647 : 50 n. 2.
 DP 656 : 21.

Fö

Fö 16 : 68.
 Fö 19 : 56 n. 1.
 Fö 20 : 55.
 Fö 21 : 60, 61.
 Fö 26 : 35, 36 n. 1, 76.
 Fö 31 : 37 n. 1.
 Fö 35 : 64 n. 4.
 Fö 38 : 14, 20 ss, 71 n. 2.
 Fö 54 : 36, 48 n. 2, 51, 52, 74.
 Fö 60 : 20 n. 8, 33, 42, 44.
 Fö 62 : 36, 37 n. 4, 73, 76.
 Fö 72 : 59 n. 2.
 Fö 73 : 61, 62, 74.
 Fö 99 : 68.
 Fö 127 : 59.
 Fö 138 : 37 n. 4.
 Fö 159 : 20, 35, 51.
 Fö 164 : 21 et n. 1.
 Fö 165 : 60, 61.
 Fö 170 : 65, 66 et n. 2, 68.
 Fö 171 : 25-30, 33, 37 n. 4, 79.
 Fö 173 : 81 n. 1.
 Fö 179 : 31, 41, 42.
 Fö 182 : 35 n. 2, 45.
 Fö 190 : 56 n. 2.
 Fö 191 : 25.

ITT

ITT, I, 1423 : 69.
 ITT, IV, 7727 : 63.

Nik

Nik 23 : 41 n. 3.
 Nik 25 : 16, 17.
 Nik 26 : 16.
 Nik 36 : 67, 68.
 Nik 39 : 68.
 Nik 45 : 68.
 Nik 49 : 71, 73.

Nik 102 : 65.
 Nik 103 : 65.
 Nik 114 : 65.
 Nik 116 : 35, 39.
 Nik 155 : 74.
 Nik 157 : 20, 34, 53, 78.
 Nik 158 : 37 n. 4, 77 n. 5.
 Nik 159 : 26, 30, 74.
 Nik 168 : 34, 48, 49.
 Nik 172 : 48.
 Nik 173 : 20 n. 8, 34, 42 ss.
 Nik 171 : 11, 37 n. 1.
 Nik 176 : 36, 51, 76, 78.
 Nik 181 : 20 n. 8, 42 ss.
 Nik 183 : 64 n. 4.
 Nik 184 : 64 n. 4.
 Nik 188 : 37 n. 4.
 Nik 189 : 77 n. 4.
 Nik 191 : 59 et n. 2, 60 n. 2.
 Nik 192 : 59 et n. 2, 60.
 Nik 195 : 25, 26, 29, 74, 78.
 Nik 198 : 44.
 Nik 209 : 20, 53.
 Nik 211 : 76.
 Nik 211 : 75.
 Nik 219 : 35, 47, 76, 78.
 Nik 236 : 20 n. 3, 26, 30.
 Nik 295 : 63.
 Nik 296 : 63.

RTC

RTC 17 : 37 n. 1.
 RTC 19 : 21.
 RTC 20 : 20, 36.
 RTC 27 : 63.
 RTC 39 : 36, 52, 57, 58, 63
 RTC 40 : 71.
 RTC 42 : 71 n. 2.
 RTC 43 : 34, 48

RTC 44 : 15, 34, 47, 48 n. 2, 49, 50, 51, 56, 63.
 RTC 46 : 40, 42.
 RTC 47 : 41 n. 3.
 RTC 59 : 25, 26, 29, 79.
 RTC 60 : 29 n. 4, 78.
 RTC 70 : 71 n. 3.
 RTC 71 : 68.
 RTC 72 : 68.
 RTC 75 : 66 n. 2, 68.

STH

STH. I, 37 : 77 n. 3.

TSA

TSA 3 : 35, 45, 46.
 TSA 1 : 35, 36, 39.
 TSA 5 : 81 n. 1.
 TSA 6 : 37 n. 4.
 TSA 20 : 44.
 TSA 21 : 68.
 TSA 28 : 77.
 TSA 30 : 36, 75, 76.
 TSA 32 : 53, 76.
 TSA 33 : 77 n. 1.
 TSA 50 : 33, 37 n. 1, 55, 56.

VAT

VAT 4459, *Or.* 20, 28 : 63.
 VAT 4469, *Or.* 16, 2 : 21.
 VAT 4480, *Or.* 20, 24 : 74.
 VAT 4724, *Or.* 9/13, 199 : 28 n. 4.
 VAT 4728, *Or.* 9/13, 222 : 36, 75.
 VAT 4752, *Or.* 9/13, 221 : 20 n. 8, 42, 43.
 VAT 4825, *Or.* 20, 31 : 36, 48 n. 2, 51, 52, 71 n. 1.
 VAT 4841, *Or.* 20, 26 : 59, 63.
 VAT 4877, *Or.* 9/13, 239 : 20, 22, 53, 71 n. 2.

INDEX DU VOCABULAIRE

- a-túm-a-am₆ : 72.
 áb-níġ-laġ : 76.
 áb-saġ } 77 n. 2.
 áb-úr }
 agrig : 26.
 -ám (-a) : 13.
 ba (e-ni-ba-e) : 84 n. 1.
 ba-al : 71.
 bašur : 54, 55, 56.
 bar-dúb-ba : 63.
 bar-zú-lum-ma-ka : 57.
 Bár-gur₃-a : 34, 53.
 bir-ra : 18.
 bulùġ-kú : 34, 41.
 bur-BŪN.SÁ : 54 n. 4.
 bur-níġ-kú : 20, 36.
 díš-díš : 50 n. 2, 75.
^dLugal-URU.BAR : 29.
^dLugal-URU.KÁR^{kl} : 26, 29, 48.
^dNin-mar^{kl} : 27.
 DU₇ : 72.
 dub-bé e-PI-bal : 60.
 dug : 22 n. 3, 53 n. 7.
 É-gal : 14 n. 1.
 É-mí : 20, 35, 54.
 è(d) : 59.
 engar(-ki-gub) : 27 n. 1, 43, 44, n. 3.
 Èš-è(d)-ka : 44 n. 4.
 ga : 64 n. 4.
 gal-ùġ : 26 n. 5.
 gán-maš : 63 ss.
 gár : 28 n. 5.
 garâš : 20 n. 7.
 gín : 55.
 gu-lal : 72.
 gú-gú-gud : 73 et n. 1.
 gud-áb : 75.
 gud-amar-sig : 53.
 gud-sig : 76.
 ġar : 26 n. 3, 61, 73, 74, 75.
 ġeštin-LAK 490-zíz : 16 n. 3, 40.
 ġa-la : 54.
 ġar-tud-É-šag₄-ga : 53 n. 1, 76 n. 4.
 i-a-a : 37 n. 1.
 ì-ninda-bán-da : 54.
 ì-nun : 23, 53.
 id₇-da : 49.
 id₇-egir-izin-še-kú-^dNanše-ka-ta : 48.
 id₇-Ġá-udu-ur₄-ra-ka : 17 n. 4.
 id₇-gud-du-bí-sar-a : 48 n. 4, 51.
 id₇-udu-šè-še-a(-íl-la) : 15.
 IGI.ĠAR : 59 n. 2 et 4, 74, 75.
 igi-ni-ta : 54.
 IGI.NIĠÎN : 50 n. 2.
 iku-SIR-la-maš : 66 n. 2.
 íl : 63-69.
 ka-sig₃ : 20, 53, 63.
 kam-ma-ka : 50.
 ki-a : 66 et n. 2.
 ki-a-naġ : 18, 29 et n. 4, 30, 31.
 ki-sum-ma gán-Û-gig-ka : 72 n. 1.
 ki-PA.TE.SI-ka-šè : 45.
 ki-sug_x : 34, 36, 45 ss.
 KIĠ.GUR.RA : 28 n. 4.
 KU.KU.ne : 21.
 kug-lal-a-am₆ : 63.
 kug-luġ-ġa : 63.
 kug-maš-ga-bi : 65.
 kur₆ : 66.
 LAK 535 : 17 n. 5, 30, 37 n. 4, 73.
 Lagaš^{kl}-sa : 29, 34.
 lal-a : 55, 56, 59, 60.
 lú-ga-kug-bulùġ-kug-ba-me : 84 n. 1.
 lú-Ur-dul-ka-me : 67.
 LUL : 73, 76.
 LUL.GU : 57 ss., 61 ss.
 maš-apin-lal-è(d)-a : 64 n. 4.
 maš-apin-lal-ka : 64 n. 4.
 maš-bi : 66 n. 2.
 maš-da-ri-a-ni : 62.

- maš-da-ri-ni : 75, 77.
 maš-gán-ga-è(d)-a : 64 n. 4.
 maš-ki-a-bi : 66 n. 2.
 maš-šè mu-na-rig₆-a : 13, 37 n. 1.
 mu₁re : 72 n. 3.
 nağ-KUD : 72 n. 1.
 -ne/-me : 43, 50 n. 2.
 niğir : 27, 37 n. 1.
 Nim^{ki}-ta mu-sám : 75.
 ninda-babbar-še : 54.
 ninda-ğír : 54.
 níğ-kú-dè : 53 n. 3, 78.
 nu-bànda-áb-KU₁ : 39.
 NUNUZ DU₁ : 28 n. 5.
 PA.TE.SI : 35, 81.
 PAB.PAB : 15 n. 3, 34, 37 n. 4, 49.
 ra₁-ra : 73, 77 n. 1.
 sar : 71 n. 4.
 si-sá-ta : 67.
 si₁-lum : 39.
 SIR : 66 n. 2.
 sila₄-è(d)-gúb : 20.
 sum (legume) : 37 n. 4, 71.
 sum (verbe) : 73.
 šag₄-dùg : 75.
 še-gub-ba : 65.
 še-kú : 17, 33, 34, 41, 42.
 še-kug-maš-ba : 65.
 še-lú : 73.
 šè...AK : 57 n. 5.
 sid : 73.
 šu-a-bí-gi₄ : 52 n. 1.
 šu...tag₄ : 21 n. 1.
 šub-lugal : 44.
 sur : 71.
 til : 30 n. 1.
 til : 35.
 tu₁₂ : 20 et 10₁₂ : 67.
 tu₁₆ : 76, 77.
 udu-nitağ-bar-ğál-la₄ : 74.
 udu-nitağ-ur₄-ra : 74.
 udu-síg-šè : 74.
 ugula-ne : 42.
 uku-uš : 44.
 Ur-dul-PA.TE.SI-ka-kam : 37 n. 4.
 Ur-tar : 27 n. 9.
 ur₁ : 71.
 uru₁ : 71, 72.
 üz-da-ka : 30 n. 2.
 za-ğá-ti : 71 n. 3.
 zag-bí-šuš : 52.
 zíz-AN : 22 et n. 4.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS

ABRÉVIATIONS

<i>AOS</i>	<i>American Oriental Series</i> , Newhaven (Conn.).
<i>AOS 32</i>	OPPENHEIM (A.-L.), <i>Catalogue of the Cuneiform Tablets of the Wilberforce Eames Babylonian Collection in the New-York Public Library</i> , 1948.
<i>Abrégé</i>	JESTIN (R.), <i>Abrégé de grammaire sumérienne</i> , Paris, 1951.
<i>An. Or.</i>	<i>Analecta Orientalia</i> , Roma.
<i>An. Or. 2</i>	DEIMEL (A.), <i>Šumerisches Tempelwirtschaft zur Zeit Urukaginas und seiner Vorgänger</i> , 1931.
<i>CSC</i>	ROSENGARTEN (Y.), <i>Le concept sumérien de consommation dans la vie économique et religieuse</i> , Paris, 1959.
<i>Cilé-Temple</i>	FALKENSTEIN (A.), <i>La Cilé-Temple sumérienne (Cahiers d'Histoire Mondiale, I, 4, Paris, 1954).</i>
<i>ISA</i>	THUREAU-DANGIN (F.), <i>Inscriptions de Sumer et d'Akkad</i> , Paris, 1905.
<i>ITT</i>	THUREAU-DANGIN (F.), GENOUILLAC (H. DE), DELAPORTE (L.), <i>Inventaire des Tablettes de Tello conservées au Musée Impérial Ottoman</i> , Paris, 1910-1921.
<i>JCS</i>	<i>Journal of Cuneiform Studies</i> , Newhaven (Conn.).
<i>JCS, IV, 1, pp. 1-62</i>	: B. Landsberger's <i>Lexicographical Contributions</i> , 1950.
<i>Kult. Kal.</i>	LANDSBERGER (B.), <i>Der Kultische Kalender der Babylonier und Assyrier</i> , Leipzig, 1915 (<i>LSS VI</i> , 1/2).
<i>LAK, LAK</i>	DEIMEL (A.), <i>Die Inschriften von Fara. Liste der Archaischen Keilschriftzeichen</i> , Leipzig, 1922-1924.
<i>MDP</i>	<i>Mémoires de la Délégation en Perse</i> , Paris.
<i>MDP. II, p. 1</i>	SCHEIL (V.), <i>Obélisque de Maništu-SU</i> , 1900.
<i>MVAG</i>	<i>Mitteilungen der Vorderasiatische-Aegyptischen Gesellschaft</i> , Leipzig.
<i>MVAG XXXIV</i>	SCHOLTZ (R.), <i>Die Struktur der Sumerischen engeren Verbälprafixe</i> , 1934.
<i>Manuel</i>	LABAT (R.), <i>Manuel d'épigraphie akkadienne</i> , Paris, 1948.
<i>NFT</i>	CROS (C.), HEUZÉY (L.), THUREAU-DANGIN (F.), <i>Nouvelles Fouilles de Tello</i> , Paris, 1910.
<i>NTSS</i>	JESTIN (R.), <i>Nouvelles tablettes sumériennes de Šuruppak au Musée d'Istanbul (Bib. archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul, Paris, 1957).</i>

- Or.* *Orientalia*, Roma, 1920-1929.
- Or.* 2, 5, 9/13, 16, 17, 20, 21, 26, 32, 43/44 : DEIMEL (A.), Travaux concernant les tablettes de Tello.
- RA* *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale*, Paris.
- RA* 5, pp. 67-102 : THUREAU-DANGIN (F.), *Notice sur la Troisième Collection de Tablettes découvertes par M. de Sarzec à Tello*, 1899.
- RA* 8, pp. 183-198 : DELAPORTE (L.), *Tablettes de Iréhem*, 1911.
- RA* 18, pp. 123-142 : THUREAU-DANGIN (F.), *Numération et Métrologie sumériennes*, 1921.
- RA* 42, pp. 189-210 : LAMBERT (M.), *Notes d'Archéologie et d'Épigraphie sumériennes*, 1948.
- RA* 47, pp. 57-69 ; 105-120 : LAMBERT (M.), *Textes commerciaux de Lagash*, 1953.
- Rel. Sum.* JEAN (Ch.-F.), *La Religion sumérienne*, Paris, 1931.
- ŠL, ŠL* DEIMEL (A.), *Šumerisches Lexikon*, 1928-1933.
- TSA* GENOUILAC (H. DE), *Tablettes sumériennes archaïques*, Paris, 1909.
- VAS* *Vorderasiatische Schriftdenkmäler der Königl. Museen zu Berlin*, Leipzig.
- VCS* JESTIN (R.), *Le verbe sumérien*. Complément, Paris, 1954.
- VSDI* JESTIN (R.), *Le verbe sumérien*. Déterminations verbales et infixes, Paris, 1943.
- VSP* JESTIN (R.), *Le verbe sumérien*, Préfixes, particules verbales et noms verbaux, Paris, 1946.
- Verbe AK* JESTIN (R.-R.) et LAMBERT (M.), *Le Verbe AK* (Cabinet d'Assyriologie, Collège de France, Paris, 1955).

Vu, le 22 avril 1958,
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
Membre de l'Institut,*
P. RENOUVIN.

Vu, et permis d'imprimer,
*Le Recteur
de l'Académie de Paris,*
J. SARRAILH.

IMPRIMERIE A. BONTEMPS, LIMOGES (FRANCE)

DÉPOT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 1960
